PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

APR 10 1940

REVUE DE PARIS

15 JANVIER 1940

JACQUES CHARDONNE	*Attachements*	181
IGNOTUS	*Georges Mandel*	203
A. DE MONZIE	*Le salut par l'imposture*	213
COLONEL ORDON	*Les derniers jours de Varsovie*	224
JANE ALLEN	*Superfilm.* — I	246
LÉOPOLD REBEL	*Les mines sous-marines*	276
JEAN SCHLUMBERGER	*Stéphane le glorieux.* — II	293
FRANÇOIS PORCHÉ	*Georges Pitoëff*	327
GÉNÉRAL BROSSÉ	*Les opérations militaires*	334
ROLAND DE MARÈS	*La Finlande et l'Europe*	341
HENRY BIDOU	*Le Mouvement littéraire*	350

PIERRE D'ESPEZEL : *Vieux Paris.*

LA LIVRAISON : 10 FRANCS

47e ANNÉE *NUMÉRO 2*

La Revue de Paris il y a 25 ans

D'un article de M. Charles Andler (La doctrine allemande de la guerre) *paru dans la Revue de Paris du* 15 *janvier* 1915 *nous extrayons les lignes suivantes :*

La difficulté est de savoir ce qui doit l'emporter de l' « utilité » militaire ou de l'humanité, dans les cas où elles se trouvent en conflit. Là-dessus, les théoriciens spécialement délégués par l'état-major allemand à l'étude de la question ne laissent pas de doute :

« Le réalisme militaire, dit le général Julius von Hartmann, exige absolument, dans son intérêt exclusif, qu'on lui donne le pas sur toutes les exigences qu'un droit international scientifiquement constitué pourrait désirer faire valoir... Toute restriction aux actes de guerre, une fois qu'on en est venu aux moyens militaires, conduit à affaiblir l'action d'ensemble du belligérant. Le droit des gens devra se garder de paralyser l'action militaire en lui imposant des entraves...

» La guerre, par sa nature même, est la négation des principes sur lesquels reposent la civilisation et la culture et des lois qui président à leur développement. Elle restitue en leur place un état de choses qui légitime la force et la puissance individuelles. Si l'on entend par civilisation l'équilibre de droits et devoirs qui soutient la structure sociale des nations et que garantissent leurs institutions, ce terme de « guerre civilisée », tel que Bluntschli l'emploie, paraît à peine intelligible... Il porte en lui une contradiction irréductible...

» La détresse et le dommage de l'ennemi sont les conditions nécessaires pour ployer et briser sa volonté. Dans l'efficacité de ces moyens réside leur indiscutable justification, dès qu'on peut atteindre par eux avec certitude une fin militaire exactement définie »

L'état-major allemand, dans sa brochure officielle, ne fait que réitérer l'enseignement de son théoricien officieux :

« Peut être employé tout moyen de guerre sans lequel le but de la guerre ne pourrait être atteint... Il résulte de ces principes généraux qu'il n'est apporté au libre arbitre et à la volonté du commandement que des limites fort vagues. »

Le général von Hartmann se félicitait de cette latitude, qui permet de déchaîner toutes les passions :

« Le combattant a besoin de passion... Tout effort militaire est personnel avant tout. Il suppose l'affirmation totale du caractère individuel. Il exige que le combattant qui fournit cet effort soit affranchi totalement des entraves d'une légalité gênante et de toutes parts oppressive... *Violence* et *passion*, voilà les deux leviers principaux de tout acte belliqueux et, disons-le sans crainte, de toute grandeur guerrière. »

Pour les généraux allemands, il ne peut donc pas être question de « guerre civilisée ». Pour eux, il ne s'agit que de vaincre et d'être « grands ». Et il y a une invincible antinomie entre la « civilisation » et cette grandeur humaine estimée par eux la plus véritable de toutes, la « grandeur guerrière ».

ATTACHEMENTS

Un jour radieux, doucement, silencieusement, sans un battement de cloche ou de tambour, sans une parole aux soldats déjà massés à l'est, la guerre est venue dans Paris, tout frémissant de fébriles voitures, et sur les routes, où les chevaux, enlevés aux champs, s'avançaient de leur pas tranquille et si martial. Je n'ai vu chez personne l'émotion écrasante que j'attendais. On se disait peut-être que les peuples ne supporteraient pas la guerre ; même annoncée, elle n'était pas certaine ; ou bien l'on pressentait qu'elle ne se déroulerait pas comme d'autres guerres. Je crois plutôt que l'usure de l'émotion produisait cette sorte d'atonie. Nous étions déjà accoutumés à l'événement sans le savoir. Notre sensibilité fantasque, vite déréglée, bientôt atténue les chocs — en cela brave complice de la vie qui veut l'effacement de tout.

La France n'était pas surprise, elle était défendue, et enfin gouvernée ; et l'on se rappelait avec effroi la dernière guerre, cette horrible surprise, ce pays débordé, sans maîtres, résistant des années dans une héroïque débandade ; et, plus tard, encore surpris et débordé par la paix, et puis par l'argent et la pauvreté, toujours mal conduit, dupé, ignorant, jusqu'à ce jour où, sur la ligne Maginot, il se reconstitue.

En cet automne 1939, la guerre ressemble à la paix, à ce que nous appelons la paix, faute d'imagination. Comme la

paix, la guerre se compose de souffrances ignorées et de la singulière divergence des destinées. Nul soldat ne connaît « la guerre ». Elle est différente selon la place de chacun, selon sa nature, ses forces, son grade, sa bonne chance qui peut le suivre dans le péril et l'abandonner dans la sécurité. Et celui qui voudrait, à l'abri du danger, au moins vivre en esprit tant de douleurs et de misères amoncelées se perdrait dans des chimères, car les joies ou les douleurs de ce monde ne s'additionnent pas. Il n'y a jamais qu'un homme, une vie, une mort.

« C'est le moment de se souvenir que la vie est ennuyeuse », écrivait Benjamin Constant dans son *Journal*, quand il se crut condamné à mourir.

On ne se détache pas de la vie, même en face de la mort. L'écrivain note une impression, écrit vite une phrase qui peut durer par sa futilité même, parce qu'elle est un instant de vie, et n'est que cela, comme on sauve d'une maison en flammes n'importe quoi.

Le sergent Arland m'écrit : « Relu du Bossuet en bâillant. Et Pascal toujours proche. Peut-être que le plus important, dans cette guerre, c'est que nous nous battions pour Racine, pour Piero della Francesca ou Fouquet, j'entends pour cette forme d'art, la plus haute, dont nous sommes aujourd'hui les seuls dépositaires ».

Au temps de « Munich », pour une très bonne cause, des gens poussaient nos gouvernants à se montrer plus fermes afin d'assurer la paix. Ils ne parlaient que de paix quand il s'agissait de guerre. Ils n'osaient dire le prix de leur politique. Nous connaissons mal le prix des choses. C'est préférable. Sans cela que deviendraient le désir et la volonté ?

On paie plus tard, quand le désir est passé.

Les hommes sont des téméraires qui ne craignent pas d'abréger leurs jours par l'usage du tabac, un travail excessif, une promenade dans Paris. Ils n'ont pas vu le danger, ou se disent

qu'ils ne payeront pas le prix. Cela réduit beaucoup leur courage.

Mon village de Seine-et-Oise est devenu un camp de soldats et, plusieurs fois par jour, j'entends la ritournelle du clairon. Sous les arbres du quai, près de l'église, les camions mouchetés de la compagnie des télégraphistes sont rangés comme des voitures foraines, et les enfants contemplent ces nomades, gens du Périgord et de Charente que je n'aurais pas reconnus sous leur nouvel habit. Ils ont dépouillé, avec leur costume d'antan, ces signes complexes, presque spirituels, qui semblaient indélébiles, adhérant à l'être, et par quoi on distinguait d'emblée leur rôle dans le monde.

La nation armée en temps de guerre est une révolution instantanée, une refonte complète de la société, les anciennes castes abolies. Mais des inégalités nouvelles surgissent, et de nouveaux chefs très autoritaires, comme il convient après toute révolution. Les révolutions n'ont jamais d'autres résultats.

Ces hommes sont bien persuadés qu'ils subissent une calamité. Rajeunis, parfois dispensés d'une vie de famille difficile et d'un métier très pesant, rendus aux sensations primitives, aux intempéries, à la cordiale société des hommes, à cette tranquillité, cette liberté supérieure de l'obéissance, certains apprécieraient le changement. Par respect humain, ils refrènent ce sentiment monstrueux, et même l'ignorent. Des idées préconçues font souvent nos agréments ou nos peines. Rien n'est moins spontané, je le présume, que nos pleurs ou nos rires, et peut-être nos vices.

Ces hommes de quarante ans ne savent si leur caravane se rapproche ou s'éloigne de la guerre, et ils ne pensent pas à la mort. C'est une pensée si étrangère à notre cerveau que nous prenons plaisir aux poisons, à des jeux meurtriers, à l'automobile et à la femme, si dangereuse.

Ils s'ennuient. Ce qui leur manque, ce qui les contentait est peu de chose. On voudrait connaître ces petites choses si nécessaires ; elles échappent toujours.

Dans cette foule cachée des soldats de France, il y a des jeunes gens auxquels je pense beaucoup. Je sais qu'ils ont

bonne mine, et la santé a pour moi tant de prestige que cela me réjouit, quand je devrais m'inquiéter. Une rude tâche à Londres, parmi les douceurs de la civilisation, avait altéré la santé d'un beau garçon. La pluie, le froid, la forêt, l'aurore lui ont rendu la vigueur de ses vingt ans. Peut-être est-il bon que la civilisation se relâche parfois et que l'homme retrouve le contact des éléments.

Nous sommes le produit des occasions. Bien sûr, elles ne changent personne. Mais, faute d'occasions, on peut vivre inconnu à soi-même.

Voici l'occasion d'apprendre le courage. Le vrai courage n'est pas tout entier dans l'action qui se contente de réflexes. Il est tout moral. Il ressemble à la prière ; c'est une idée, une élévation, l'accès aux régions pures et glacées de l'Esprit, cette cime de l'être qui est au-dessus de nos attachements.

Pas de noblesse sans courage. La noblesse, c'est le côté dur de l'homme ; et pourtant, elle n'est qu'un sentiment, et très secret. Ce n'est pas l'esbroufe. La vie n'est rien sans noblesse.

Le courage des Polonais a été admiré. Acceptant de mourir, laissant ravager leur pays, ils lui ont donné une sorte de victoire inoubliable, ils ont marqué sa place en Europe.

On eût souhaité qu'un sentiment si noble fût soutenu par la prévoyance, la science militaire, une juste notion du péril et des moyens de défense.

Siècle exigeant. La pure noblesse ne suffit pas.

Ce n'est pas la prévoyance et les plans bien concertés, avec tout l'appareil nécessaire, qui ont manqué à M. Hitler. Pourtant, il a été surpris.

Le courage, c'est la grande épreuve du cœur.

Certains ne connaissent pas le danger, ni la peur ; d'autres n'ont eu aucun chagrin ; il est permis d'ignorer la mort ; on peut endormir la souffrance physique.

Si le cœur aussi est endormi, qu'est-ce que la vie ?

« Il pourrait sortir d'un seul couple assez d'enfants divers pour peupler de leur foule hétérogène plusieurs planètes aussi vastes que la nôtre. » La nature réduit cette fécondité et l'homme a peu d'enfants. C'est pourquoi ils sont nos enfants. Nos bornes font nos sentiments et la réalité du cœur. La vie n'est que trop abondante et l'on se dissout dans sa profusion.

Nous le sentons bien dans les jours graves, et jusque dans leur dénuement.

Le peuple de la « mesure » et de la « raison » vient de consentir à un sacrifice démesuré qui surpasse la raison. Il ne défend pas exactement son territoire attaqué ; il pouvait obtenir un sursis et peut-être négocier pour sa sauvegarde un pacte honteux. L'ennemi qu'il veut abattre ne gênait pour le moment que sa respiration, je veux dire ne visait encore que des notions assez subtiles sur la personne humaine, des formes très délicates de la civilisation, des formes de l'esprit. A ces choses impondérables, la France a donné de la consistance par son sacrifice. Une distraction de sa part, une lâcheté excusable, et ces nuances s'effaçaient du monde. Cela fut compris par tous. L'Europe, jadis, a parfois maudit la France guerrière ; plus d'un peuple aujourd'hui attend de notre force guerrière sa résurrection ou la défense de sa liberté. C'est l'heure la plus noble de notre histoire. Elle est à peine sentie comme extraordinaire.

La force morale de la France n'a pas été faite par des principes ni par les révolutions qui ont proclamé ces principes en les trahissant, mais par Vauban, La Rochefoucauld, La Fontaine, Proudhon, Péguy, Lyautey et par ceux qui leur ressemblent, parce qu'ils sont du même cru.

Comme le mariage, tout régime politique est une erreur mais une nécessité. Il n'y a pas de bons mariages, il n'y a que de bonnes gens. Toutes les formes de gouvernements sont des repentirs. Le régime parlementaire ne vaut rien mais il est un remède à de plus grands maux. On bénira un despote quelque temps ; ce temps est court. Ce sont là des questions de circonstances, des sujets de discussions surtout. Survient la guerre qui suspend les controverses. La vie est en jeu, et davan-

tage : certaines formes de la vie. Lorsque l'homme est en question, il n'y a pas d'autres questions. Nous appelons « homme » des valeurs morales. Au bout du compte, nous voici devant des principes.

Toute grandeur, même spirituelle, n'est qu'un éclair. Quelle est la puissance qui maintient assez longtemps, sur la cime obscurcie où il faut s'accrocher, un peuple hargneux?

Des Allemands m'ont donné de M. Hitler deux images différentes. Ils le représentaient comme un amoureux de la paix qui ne provoquerait jamais la guerre, et aussi comme un guerrier qui n'avait jamais pensé qu'à la destruction de la France. Ainsi un avare se croit généreux, il est même prodigue en imagination quand il tombe victime des drames de l'avarice dont il est l'auteur et qu'il ne comprend pas. Je me demande laquelle de ces natures diverses dont nous sommes composés est la vraie, laquelle apparaît dans les signes qui révèlent notre caractère (physionomie, écriture, main, plante des pieds chez les Chinois). Celle que nous croyons nôtre, je pense. Le reste, on l'appelait fatalité, ou on l'attribue aux méchants.

Des médecins philosophes pressurent les rêves de curieuse façon ; ce qu'ils en tirent est leur affaire. Mais sûrement les rêves nous ramènent au passé. Un matin, on s'éveille tout plongé encore en des temps disparus. Cette nuit, en dormant, j'ai revu un parent qui représentait dans mon enfance ce personnage grandiose et infaillible que nos aïeux appelaient un chef de famille ; et j'ai pensé aussitôt à son étonnement s'il revenait parmi les siens. Il trouverait à l'envers le petit monde qu'il régentait, et toutes ses prévisions démenties. Ce qu'il jugeait solide s'est évanoui, ce qu'il a combattu toute sa vie a résisté et perpétue son nom et son œuvre ; il ne reconnaîtrait sa véritable descendance et sa pensée que chez des maudits.

Je conçois très bien un Romain du temps de Cicéron ressuscitant à Paris aujourd'hui et très vite à l'aise parmi nous. Mais celui qui reviendrait à la vie après une courte absence ne supporterait pas la dérision de ses

jugements passés, de sa volonté et de tout ce qui fait son orgueil.

Cependant, la moindre action, et penser, aimer, écrire, juger, vivre enfin supposent quelque stabilité. Mais le tonique, l'espoir qui nous aide à vivre, simplement la saveur des choses vient de notre ignorance du lendemain. La confiance instinctive dans la durée que nous manifestons à tout instant par notre vie même, sans y croire, est bien plus surprenante que la foi dans l'immortalité.

Les gens de l'avenir ne verront pas notre présent tel qu'il nous apparaît ; il sera même inconcevable pour eux, comme l'avenir l'est pour nous.

L'histoire future dira les fautes de chacun, l'erreur immanquable de toute action, cette futilité des grandes douleurs, ces réjouissances et ces larmes à contre-temps, ces triomphes qui sont des défaites, ces défaites heureuses.

Et peut-être que les gens de l'avenir ne diront rien du tout, trop soucieux et engagés eux-mêmes dans la nuit de leur présent, car il n'y a jamais que le présent et la nuit qui exigent de nous de la tenue, comme si nous étions des êtres omniscients, d'accord avec l'univers obscur, indifférents à la souffrance et à la mort.

Ce présent est inséré dans une suite d'événements qui le déterminent.

Nous sommes enveloppés par des forces inconnues et que nous pouvons ignorer. Elles disposent de nous et pourtant nous sont étrangères. Elles ne constituent pas notre guerre ou notre paix, notre destin d'homme.

Pourtant, l'essentiel de l'homme est hors de lui, dans une durée, une mémoire qui ne lui appartient pas.

Pour le biologiste, il n'y a pas de merveilles. Il sait d'où viennent en droite ligne la fleur et le génie, et que tout retourne à l'inerte, supportant avec allégresse sa noire vision du monde. Des foules ont bien trouvé un réconfort dans des religions terribles, qui ne leur promettaient guère que des supplices. L'homme n'aime pas les douceurs.

L'optimiste constate que les hommes se reproduisent, donc ils ont opté pour la vie. Il faut ajouter qu'ils se sont toujours lamentés.

Temps de plour, d'envie et de tourment,
Temps de langour et de dampnacion,
Temps pleins d'orreur qui tout fait faussement.

Ainsi chantait Eustache Deschamps au XVe siècle. Ainsi ont toujours chanté les hommes. L'optimisme apparut au XVIIIe siècle. Grande nouveauté. On l'expulsa très vite en ricanant. Un coin secret demeurait pour l'imagination : les plaisirs de l'amour coupable. Mille romanciers, en moins d'un quart de siècle, se sont acharnés sur cet éden. Si le péché vous tente encore, c'est que vous n'avez rien lu.

Un point est obscur : l'homme a toujours exagéré ses malheurs et fait le difficile.

Le Français, individualiste et libéral, n'est pas très difficile sur le chapitre du gouvernement. On dirait que les affaires de l'État ne le concernent pas.

Il a pardonné tout de suite à la République l'hécatombe de l'été 1914 et plusieurs négligences ; mais il n'a jamais oublié les « nouveaux riches » qui ont paru après la guerre.

Cette fois, dit-on, personne ne s'enrichira. Voilà qui nous plaît. On ne verra pas un Citroën révéler son génie en s'enrichissant dans les fournitures de guerre et, pendant vingt ans, donner à des multitudes du travail bien payé et de légères voitures, inconnues auparavant, qui ont fait la joie des foules. Cependant, les « nouveaux riches » vont poindre : ce seront des fonctionnaires. On ne peut sortir de cette affaire, et mieux vaudrait prendre la question sociale par un autre bout ; mais le Français ne lâchera pas sa marotte. Il aime la justice.

L'homme âgé a oublié la jeunesse ; il ne comprend plus ses joies et ses fautes. Ce sont là deux états de la sensibilité qui n'ont plus de communications, et l'on ne peut suppléer

par l'intelligence à cet aveuglement organique. Se mettre à la place d'un autre, cela n'est pas permis. Une femme soupçonneuse ne comprend pas son mari frivole. Et ce mari ne comprend pas les reproches de sa femme, sa jalousie, ses larmes ridicules, car il se juge innocent. Chacun s'indigne au nom de l'équité, de la raison et de l'expansion naturelle. Entre les nations, ces révoltes de l'humeur se nomment guerres ; elles sont toujours passionnelles. J'en vois peu qui se justifient par l'intérêt bien compris.

Maintenir la paix entre les nations, au nom du droit et de la justice, n'est pas impossible en principe, lorsqu'on sait que la justice est affaire de police et que l'homme, par sa complexion, ne s'y prête point.

Un jour, j'en suis sûr, l'Europe raisonnable sera composée de nations fédérées qui vivront en paix et qui auront mis d'accord (c'est le plus difficile) leurs propres passions et leurs propres intérêts. Elles se souviendront de l'erreur de 1918, et que le droit moral à l'existence est inutile si l'on néglige les conditions matérielles de l'existence. Aucune nation en Europe, sauf la Russie, ne peut subsister par elle-même et s'affranchir de la solidarité économique.

Je prédis à cette sage Europe toutes les félicités. Mais cette perspective heureuse m'est indifférente. Je pense aux sauvages des îles Trobriand. Ils vivent, sans le savoir, dans la paix, le loisir et l'abondance.

Les bienfaits sont inutiles. L'homme ne sait pas goûter ce qu'il possède ni même le voir, mais savoure le regret ou l'espérance. Peut-il vivre sans difficulté à vaincre et grandes dépenses d'énergie ?

Ce qui est nécessaire au bonheur des hommes est plus obscur que la mort.

Je m'étonne que le mot bonheur existe. D'où vient ce vocabulaire qui ne s'applique à rien de connu ?

Si je récapitule, depuis mon enfance, les gens de mon entourage, et qui appartenaient tous à cette zone de la société que l'on dit très corrompue, pleine de requins et de monstres divers, je ne vois que des hommes honnêtes, bons, même généreux, ardents au travail, attachés à leurs femmes et à

leurs enfants et qui n'eurent à se repentir que de peccadilles. Mais j'ai connu des femmes effroyables, tout armées d'acerbe fidélité, d'humeurs explosives, de jalousie, de vanité très pernicieuses. Elles s'acharnaient contre des hommes excellents, captés en bas âge, et qui sont morts en maudissant la vie. Si de telles femmes m'ont paru si affreuses, cela tient à une faiblesse de ma part. J'étais trop sensible à des maux sans doute anodins pour d'autres, et je sais que mes vues sur les hommes et les femmes sont personnelles, à peu près chimériques et sans importance.

Aussi je ne conçois pas quel progrès l'on peut attendre de la société tant que nous serons faits ainsi. Suivant sa nature, chacun trouve le meilleur ou le pire dans l'humanité présente et se compose un monde à son idée.

Et chacun se crée des frayeurs, des malheurs inutiles. Nous n'avons pas à craindre beaucoup de chagrins. Nous sommes attachés à peu d'êtres et à peu de choses.

Si le malheur, auquel je pense souvent, me frappait, je ne crois pas que j'en rendrais la guerre responsable, ni les hommes.

Elle était encore jolie, avec cette coquetterie éperdue, cette futilité un peu égarée des femmes qui sentent leur beauté fuir. Sa fille avait un air tranquille, réfléchi et cette véritable jeunesse que donne une âme sérieuse.

Je me garderai de parler des femmes. Elles sont trop différentes. Un de leurs familiers a dit que la beauté, même très vivace, s'altère toujours à quarante-cinq ans et ne dépasse jamais cinquante ans, sans beaucoup d'aide. Pourtant, j'ai vu des femmes très belles et sans apprêt qui avaient plus de soixante ans. Dans leur vieil âge, elles prenaient une sorte de fraîcheur de diamant. Les femmes ont tort de s'inquiéter de leur personne vers quarante ans. Bien plus tôt, elles sont exposées à de grands risques. C'est à vingt ans, presque toujours, que la femme se flétrit. La très jeune fille est une merveilleuse promesse. Une ombre passe, et tout cela se défait assez vite. La vie n'est pas très favorable aux femmes. Tout leur est contraire.

Mais ce sont des mères, de pathétiques déesses. Seules, peut-être, elles connaissent la vie et l'amour, parce qu'elles donnent la vie.

Ce qu'on leur demande aujourd'hui n'est pas supportable.

Faire des économies, c'est reviser encore une fois ses goûts. Quelle privation choisir? Le plus simple serait de renoncer à tout. Le choix est agaçant. Lorsque j'ai moins d'argent, je suis enclin aux folies, et je viens d'acheter de beaux souliers. Dans un salon fauve, à la fois nu et capitonné, je tendais mon pied à une demoiselle agenouillée, quand je remarquai une vieille dame, l'air très affligé, et qui parlait à une autre demoiselle. Son visage maigre portait les traces d'antiques chagrins. Sûrement, elle avait beaucoup soupiré durant sa vie et un nouveau malheur trouvait dans ses traits défaits une expression facile. Son soulier la blessait. Cette dame n'était pas bien élevée. L'éducation doit porter avant tout sur les vains soupirs, par respect pour la douleur.

Notre vie s'oriente et se fixe selon nos attachements. Pour certains, c'est une mère, ou un fils, ou une femme qui est leur vie. Ceux-là vivent dangereusement; la mort les touchera au cœur. Mais elle transfigure tout; le survivant lui-même est un autre être, et dans un autre monde.

Jadis, un ami me disait : « Puisque vous n'êtes pas croyant, vous pouvez satisfaire tous vos désirs, pécher sans crainte et sans retenue. » Il est vrai, rien ne m'a retenu et j'ai toujours suivi mes penchants. J'en avais de bons et de mauvais. Mais s'il m'est arrivé de faire le mal par une contrainte de ma nature, ce ne fut jamais avec plaisir, et je ne crois pas que le mal ait des attraits. J'en éprouvais aussitôt le dommage sur moi-même. Les forces spirituelles qui vivifient et les puissances de mort, le bien et le mal, sont des réalités certaines.

Instruments de leur propre supplice, des infortunés se décomposent dans la colère, la cruauté, l'envie, l'abus des poisons, la volupté de détruire et de corrompre, les imaginations insatiables de la chair, qui usent le cerveau. Sur terre, il y a des

élus et des damnés ; dès maintenant, ils reçoivent leur récompense ou leur châtiment.

Un pessimisme extrême, des vues trop noires sur le monde sont peut-être une forme du mal. Dans nos jugements et nos pensées intervient aussi une grâce.

Les camps de concentration allemands et l'éphémère gouvernement communiste de Barcelone ont montré l'extrême de la déchéance humaine. En comparaison, la sanguinaire révolution française prend un air de santé. Pourtant, les Allemands furent longtemps un peuple très cultivé et imprégné de christianisme. La civilisation n'a pas beaucoup de résistance ; ou, plutôt, elle n'est plus rien, sitôt que la nature est viciée, et il ne faut pas grand'chose pour la corrompre très vite.

Je n'imagine pas des Charentais à ce point sadiques. Leur nature s'y refuserait. S'ils étaient cruels, ce serait par négligence. Pourquoi la terre charentaise préserve-t-elle les hommes du pire ? Et de quoi est faite leur nature ?

Ils ne sont pas d'une race supérieure ; ils ne sont pas les hommes les plus instruits du monde, ni les plus religieux. Je les crois très civilisés mais je ne sais à quoi attribuer ce privilège.

Des auteurs français se sont beaucoup intéressés à l'homme en général. Cet être abstrait et tout raisonnable qu'ils ont forgé, m'échappe. Mais si je pense à un être vivant, à un Charentais de ma Charente, il me paraît plus insaisissable encore.

Sérieuse et douce Charente ! Ses maisons de bonnes pierres, sans ornement, sans coquetterie ! Ses champs variés, ses pluies, sa lumière, sa gravité et ses chais embaumés, et le beau travail de ses hommes !

Celui qui est né sur ces terres et qui en a compris la poésie sera toujours un « libéral ».

Il veut une société qui respecte le privé, le secret de l'être, et la liberté qui est la condition de ce secret, et la dignité incomparable de l'homme ainsi constitué. Il pense que la foule des hommes, avec sa hiérarchie et sa diversité naturelles,

s'organise assez bien d'elle-même et que nulle doctrine venue des bibliothèques, nulle puissance barbare ni personne n'a qualité pour remanier ces choses selon sa formule.

Le Français est libéral, comme il est chrétien dans sa chair, bien qu'il fréquente peu les églises. Il est libéral d'instinct, même lorsqu'il se croit féru d'un parti extrême, à droite ou à gauche. Il est si profondément libéral qu'il ne s'aperçoit pas de son originalité et se doute à peine combien ses pareils sont isolés aujourd'hui sur une mince frange de l'Europe.

Il a mal compris la révolution de ce temps en Europe, ce qui a été voulu par des peuples nombreux qui ne sont pas faits comme lui, ou doucement subi, ou secrètement désiré avec un frisson d'effroi et de volupté. Drieu La Rochelle a bien saisi la nouveauté du siècle. Quelle est cette nouveauté? C'est que l'extrême-gauche abandonnait la conception libérale et démocratique pour adopter les maximes et les moyens du despotisme.

A Moscou, un socialiste avait proclamé : « A nous la vio-
» lence, la ruse, la force. Rien de ce qui aura été employé
» par les conquérants, les tyrans, les monarques absolus —
» les puritains de Cromwell, les jacobins de Robespierre —
» ne sera négligé par nous. » Cela fut répété à Rome par le socialiste Mussolini, en Pologne par le socialiste Pilsudski, en Allemagne par le national-socialiste Hitler, en Turquie par cet autre homme de gauche, Kemal Ataturk. Cela ne fut pas ignoré dans la pratique par le socialiste-national Bénès. Cela fut imité par les monarques balkaniques et les demi-dictateurs baltes; et au Portugal et en Espagne. Ainsi, les deux tiers de l'Europe ont été balayés depuis vingt ans par un renouvellement total des valeurs comme celui que Nietzsche avait appelé et prophétisé.

Deux Europes, complètement étrangères l'une à l'autre, vont-elles subsister longtemps de chaque côté d'une ligne Maginot? Le despotisme, avec son programme de régression humaine, sa morale bestiale, sa religion horrible, tel qu'il a surgi des masses asiatiques et de l'Allemagne mongole, n'est pas conciliable avec l'esprit libéral, sa haute raison et son respect de l'homme. Cette question ne convient point pour

aujourd'hui. Une tâche indiscutable et urgente, peut-être limitée, est en cours pour le repos du pays. Elle exige que l'esprit libéral soit un moment refréné, pour survivre au moins dans ses pays d'origine.

Le Français est de tempérament si libéral que plus d'un socialiste en ce moment regimbe contre la loi martiale, les pouvoirs de l'État, la bureaucratie généralisée, la gêne d'un régime de servitude qui est justement le socialisme.

De ce régime passager, un libéral retiendra le meilleur, et notamment le symbole de la « ligne Maginot », avec son association de la technique et du cœur, du chef et du subordonné émis dans la volonté commune.

En vérité, il n'y a pas une différence irréductible entre le vieux socialisme français et l'économie libérale. La différence a été créée par la dialectique toute scolaire des chefs du socialisme, qui refusaient à la nature ce qui lui revient. M. Léon Blum a expliqué que les conservateurs anglais combattent dans cette guerre pour des motifs purement spirituels et que la victoire ne peut leur apporter aucun profit, parce que l'Allemagne, en se repliant sur elle-même afin de consacrer ses forces à des ambitions militaires, avait cessé d'être un concurrent pour le commerce anglais. Cette belle démonstration contredit ce qui est enseigné chez les socialistes depuis que je sais lire.

Il n'est pas vrai, en effet, que les nations dites capitalistes, c'est-à-dire les nations libérales, fomentent des guerres en faveur d'intérêts particuliers ; elles sont devenues pacifiques par le jeu même de leur économie. Il n'est pas vrai que le capitalisme libéral favorise une classe d'hommes au détriment des autres ; il réclame seulement une sévère sélection des chefs par les voies de la nature, et ceci pour le bien de tous.

Inconciliables en théorie, le libéralisme et le socialisme seront fondus par la force des choses. Un jour, on ne comprendra plus nos querelles. Le temps supprime les oppositions de surface. Sur cette terre de Charente, où jadis les protestants et les catholiques se sont tant combattus, ils me semblent aujourd'hui tous pareils.

Le temps efface nos haines, nos peines, nos efforts, nos

amours. Il ressemble à la mort. C'est la part utile de la mort dans notre vie.

Écoutons Jean Rostand : « L'espèce humaine passera, comme ont passé les dinosaures et les stégocéphales. Peu à peu, la petite étoile qui nous sert de soleil abandonnera sa force éclairante et réchauffante. Toute vie aura cessé sur terre, qui, astre périmé, continuera de tourner sans fin dans les espaces sans borne. Alors de toute la civilisation humaine ou surhumaine — découverte, philosophie, idéaux, religion — rien ne subsistera. »

C'est que tout cela, peut-être, aura cessé d'être nécessaire. Un seul instant de notre vie consciente a dépassé cet univers. Que cet instant soit ! Cet instant divin et suffisant où l'homme atteint à l'esprit. Le reste n'est pas notre affaire.

Tandis que les soldats se dirigeaient vers nos frontières pour défendre la France indivisible, des millions de Français et de Françaises abandonnaient leurs maisons, exilés dans un coin de France où tout leur paraissait insolite et insupportable. La France est homogène et bien dessinée, mais son climat et ses mœurs sont très divers. Malgré tant de voitures, les gens n'avaient guère changé de place, et les voici tout dépaysés quand ils sortent d'une coque à peine transparente. De vieux ouvriers qui n'avaient jamais quitté la ville étaient jetés dans de plaisantes campagnes qu'ils trouvaient épouvantables ; des écrivains, naguère parisiens et solitaires comme presque tous les Parisiens, et qui avaient vécu jusqu'ici dans une société de leur création, souffraient dans la société très réelle d'une petite ville ; des Lorrains transférés en Charente ne comprenaient pas le langage de leurs compatriotes. Tous pleuraient l'existence passée et le gîte d'antan ; on n'a jamais versé larmes plus amères.

Je me doute que ces maisons si regrettées n'étaient pas toujours exquises. Chez eux aussi, ces exilés avaient souffert. Mais là-bas, leur vie s'était fixée dans les objets et les coutumes, elle était devenue leur être même. Je ne puis comprendre cette vie : les mots pauvreté, richesse, affliction, maladies et les signes que je considère comme heureux ou funestes ne la représentent pas du tout, car elle échappe aux regards des

autres, la seule vie que l'on possède, et que l'on aime telle qu'elle est, avec son secret.

Certains Lorrains, habitués au confort germanique, ont dû trouver la Charente arriérée. Il est vrai (j'y pense en imaginant des Lorrains dans nos fermes), la maison du paysan charentais n'a pas beaucoup changé depuis des siècles. La Charente n'a jamais été pauvre, je crois, et ce qui a jadis contenté ses habitants leur semble encore bon. Ne font-ils pas toujours un cognac parfait, lentement, avec de vieux ustensiles et d'antiques méthodes?

Je me demande si les Lorrains ont apprécié le cognac. Cet arome si délicat qui ne flatte aucune perversion, cette essence un peu sévère, mais chaleureuse, ni sucrée ni trop violente ne satisfait que le goût averti et ne se révèle complètement qu'à ses familiers. Les êtres aussi.

Pardonnons à ceux qui veulent imposer leurs supériorités et rénover à leur façon l'espèce humaine; ils ignorent ce qu'ils détruisent.

Je n'ai pas d'aversion pour les temps modernes, et même j'habite une maison du dernier style. A l'usage, elle me paraît peu confortable. Lorsqu'on a vu, durant sa jeunesse indisciplinée, chez de vieilles gens ridicules, des toits imperméables, des greniers, des cheminées accueillantes, des rideaux de reps, des assiettes à soupe creuses, des verres bien d'aplomb, on est tenté de changer tout cela.

Ainsi, l'or nous ennuie. Nous avons lu trop de romans sur les avares, les bourgeois rapaces et leurs crimes. On se doute que l'or est une entrave au bonheur : il retient les élans, il empêche les objets abondants de passer vite de l'un à l'autre, il s'oppose à de grands travaux collectifs qui permettraient à un peuple enthousiaste de bouleverser le pays de fond en comble.

Mais si l'or disparaît, remplacé par un papier douteux, la tragédie devient générale. Chacun se fait marchand, et c'est un état qui donne le vertige, même à qui en a la pratique. Il faut se hâter de remplacer un objet par un autre, de crainte que le papier ne perde encore de sa valeur. On s'aper-

çoit de la vertu de l'or, même pour celui qui n'en possédait qu'une parcelle. C'était un repos. Il permettait de rêver, au moins de penser à autre chose. Les avares étaient remarqués.

Dans l'une de ses jolies chroniques, qui passent trop vite, comme un oiseau matinal dont on n'a pas vu toutes les couleurs, Gérard Bauër rappelle que l'abbé Brémond citait cette strophe pour montrer que la poésie peut plaire sans avoir de sens :

Orléans, Beaugency,
Notre-Dame-de-Cléry,
Vendôme, Vendôme...

Si la vie a une poésie, elle est dans ce genre.

Je pourrais composer un charmant poème avec des noms de villages charentais. Il n'aurait de sens que pour moi. Là, j'ai vécu enfant.

Sans annoncer ma visite, je suis entré dans l'ancien domaine de mon grand-père et, cherchant ses nouveaux maîtres, que je ne connais pas, je me suis approché de la maison. Je n'ai vu personne. Sans se soucier de mon pas, un chien dormait à la place où jadis s'élevait un orme trapu et noir, dont le feuillage verdissait la fenêtre de ma chambre. Sur un fond de prairies, des vaches paraissaient immobiles entre les peupliers centenaires, sveltes et lustrés avec leurs feuilles papillotantes. Les granges étaient garnies de fourrages et de charrettes au repos. La laiterie respirait encore d'un faible souffle un peu aigre mais tout ce qui jadis s'ébrouait et ronflait dans les salles ruisselantes était silencieux. Pas un être humain dans les champs, dans les allées, et cette propriété semblait appartenir à des chats, à de majestueuses volailles, très paisibles, indifférentes à ma présence, et qui n'avaient pas l'air tout à fait vivantes.

Il y a très longtemps, un vieillard inspiré avait fondé ici une industrie agricole révolutionnaire, où les Charentais ont su puiser de bonnes idées.

J'ai gardé un souvenir très net de ce vieillard et de la famille qui l'entourait, personnages très pittoresques, féerie

baroque et sombre. Ces figures de mon passé ont tant de précision et de couleur qu'elles me semblent étrangères. Elles ne sont pas contenues dans ma vie, ni entrées dans sa substance. Ma vie, c'est aujourd'hui, ce sont des choses informes, fluides, presque inconsistantes.

Nous ne disons plus que le feuillage du peuplier est frissonnant. Le mot est usé. Papillotant, passe encore. Je me demande comment on peindra le peuplier dans mille ans. Il n'aura pas changé mais tous les adjectifs et leur assaisonnement auront perdu leur saveur. On se contentera, je pense, d'une sorte d'algèbre. Au XVIIe siècle, les écrivains n'étaient pas très difficiles sur le détail de leurs tableaux et le choix des termes. De « frais ombrages », un « clair ruisseau » parlaient suffisamment à l'imagination, et l'on pouvait répéter la formule. Les hommes de l'âge classique étaient plus sensibles que nous à ces objets et ne raffinaient pas l'expression. En vérité, s'ils ont peu parlé de la nature, ils la goûtaient mieux que les romantiques déjà recherchés. Ils n'aimaient pas seulement les jardins mais la campagne, les arbres, les clairs ruisseaux et même les montagnes modérées. Mais ils n'accordaient pas de beauté à la montagne écrasante, à l'océan houleux, et considéraient les abîmes comme simplement affreux. Menant une vie plus rude que la nôtre, ils appréciaient mieux la douceur. On n'a jamais trouvé beau ce qui est vraiment blessant et horrible. Le domaine de la beauté s'est étendu et comprend maintenant les montagnes, l'océan et d'autres objets effrayants, parce que nous avons accru nos pouvoirs. Plus rassurés, comblés d'aise, nous jouons avec l'épouvante. La beauté est une nostalgie.

Un poète, qui est aussi un admirable écrivain en prose, a déclaré qu'il ne se résignerait jamais à écrire un roman. Il ne dira pas : « La voiture de madame la marquise est avancée. » Flaubert savait quel art impliquent ces humbles détails du roman. Quand on écrit comme il faut : « Fermez la porte, et asseyez-vous là », on est un très grand maître. La maîtrise finit par tout gâter. Ces mots si simples, ces gestes sont donnés par l'inspiration ou plutôt l'amour pour qui rien n'est insignifiant et qui nous le fait sentir. Cet amour-là,

comme les autres, est rare. Aujourd'hui, je pense avec respect et accablement à tout ce qu'un roman exige de son auteur : activité de la mémoire, travail des yeux, de tous les sens et de l'inconscient, un tact félin, un style très varié, une longue patience qui ne doit rien abîmer. On voudrait débarrasser le roman de sa noble gaine, si difficile à faire, rejeter les dépôts du romantisme et du réalisme, et les servitudes que vous impose un lecteur formé par des siècles de littérature. On le réduirait à l'essentiel, écrivant sans effort ce que l'on veut dire. Tels sont mes rêves, dans la pénurie. Si j'écris encore un roman, il se nommera *Attachements* et il tiendra en trois pages.

Pour me garer des bombardements, j'ai loué dans un village de Charente la maison d'un menuisier. Je n'ai pas eu encore besoin de l'habiter mais je vais la voir. Elle contient deux pièces, dont l'une est grande avec une haute cheminée blanche et bien patinée. Cette maison a des agréments qui ne sont pas communs dans le pays. Le menuisier l'avait ornée ainsi pour retenir sa femme, qui regardait trop d'un autre côté. Malgré l'électricité, le fourneau d'émail, le papier fleuri des murs, le bûcher bien garni, la femme est partie.

La femme que l'on aime vous prive de toutes les autres femmes et parfois de l'amour. Nous avons moins d'amour que nous n'avons d'attachement, et d'attachement forcé. Mais l'amour indéterminé n'existe pas, et « les femmes », cela ne veut rien dire. Il n'y a d'amour que dans les douleurs, les dons, le creusement, les créations, la toute-puissance des attachements.

Un homme sain et normal s'accommode très bien de la vie et des hommes. Il ne s'attarde pas au médiocre, sachant d'ailleurs qu'en y regardant de plus près, il y trouverait du bon ; il rend grâce à l'excellent qui abonde. Un seul point de la vie peut le décevoir : le point sur lequel il est exigeant. Mais l'exigeance est-elle le fait d'un homme sain et normal ?

ATTACHEMENTS

Certains romanciers, dont je suis, sont très attachés au réel ; ils le transforment par un travail mystérieux de l'imagination. Le mot *réel* est trompeur. Ces écrivains inventent mais ils ne sont jamais libres ; ils respectent dans leurs inventions et dans chaque mot une exacte concordance avec un modèle intérieur, ils ne s'écartent pas de la vérité. Cette vérité est certaine, même impérieuse, et pourtant elle est imaginaire.

Je dois à deux êtres qui ont existé mon dernier roman : *Romanesques*. Ils sont morts. Je n'ai pas relu *Romanesques* et je veux me rappeler seulement l'homme qui fut mon ami et dont l'étrange sentiment m'a intrigué.

Je lui disais qu'il devrait écrire. Il me répondait : « J'ai reçu de la vie une seule impression, et qui m'a trop marqué. Je ne pourrai parler que d'une chose, et elle est trop intime, elle tient à des circonstances trop particulières pour intéresser des lecteurs. »

Cette chose singulière, c'est qu'il aimait depuis vingt ans une femme qui l'aimait.

Son amour était lucide et calme. Mon ami n'avait pas ces dispositions natives qui créent la passion quand les événements s'y prêtent. Il avait épousé sans délai, à un âge mûr, la femme de son choix. Il trouvait cette femme belle et délicieuse.

Jusque-là, il n'avait pas eu de liaisons. Dans les femmes, il n'aimait pas la femme ; chez les hommes, il ne supportait que l'intelligence féminine. Ses amitiés étaient souvent refroidies par ses propres susceptibilités, qu'il ne comprenait pas lui-même.

Qualité assez rare, il était à l'aise dans la vie, mais incapable du moindre attachement, même d'une convoitise, indifférent au gain, quoiqu'il se fût enrichi dans sa jeunesse, fermé aux arts et à la science, ignorant la religion ; même incapable d'être distrait par un amusement ou une manie.

Aucune mélancolie, je crois, mais le sentiment d'un vide

en lui-même qui lui donnait de l'effroi, et dont il fut détourné quelque temps par son métier.

L'amour paraît sans raison. Ses raisons existent pourtant. Dans ce cas, la raison était claire : le besoin de parler.

Nous n'avons jamais l'occasion de parler, sauf pour ne rien dire. Ces indigents ont besoin de parler la vie, faute d'en écrire, afin de la toucher et de la construire. La pensée est trop solitaire. Il ne pouvait parler qu'avec la femme qu'il aimait. Quand il disait : « Elle est ma vie », je le comprenais très bien.

Dans nos rapports avec autrui, nous ne sommes pas exigeants. Les autres n'existent pas pour nous. Ce sont des symboles. Il ne s'agit jamais que de soi-même.

Sa femme existait pour lui d'une façon terrible.

Il n'avait aucun sentiment naturel, sauf, peut-être, le goût d'une certaine ligne du corps, un goût de la chair qu'il nommait la beauté. Il était fier de ce goût. Les restes du primitif chez l'homme lui paraissaient admirables.

Il n'a pas eu d'enfants, et cela est heureux car il n'aimait rien d'instinct. Chez lui, l'affection était inséparable de l'estime, et il gardait les yeux ouverts. Cette exigeance le torturait quand il s'agissait de la femme à qui il avait accordé un si grand crédit et tant de pouvoirs sur lui-même.

Elle n'était pas sans défauts. Chez une femme, nous appelons défauts des nuances qui n'ont pas de réalité absolue, des traits qui varient avec la nature de chacune. Si l'on me dit qu'une femme est sensible, un peu nerveuse, pas très bien portante, je vois la suite, et je sais la forme de sa jalousie, de son entêtement, etc... Je répondais à mon ami : « C'est tout simple, elle est ainsi. Une autre serait différente. Elle aurait ses propres traits, que tu appellerais des qualités ou des défauts selon ton jugement, qui ne signifie rien car il est le produit de ta nature, de tes qualités et de tes défauts. »

Avec le temps, engagés à jamais, ils me paraissaient de moins en moins accoutumés l'un à l'autre, plus sensibles à la déception, plus vulnérables, s'épiant sans cesse, perdus dans l'obscure intimité des natures et des cœurs, où tout se déforme, et blesse le fond le plus irritable de l'être. Lorsque l'un d'eux me parlait de l'autre avec tant de révolte et d'amour, il me

décrivait une personne que j'ignorais, et qui me paraissait une création de la démence, à moins qu'elle ne fût la vérité qui ne serait connue que dans l'amour et par ces voies de feu.

Je tâchai de les soustraire à cette dévotion si tendue, ombrageuse et mortifiante, faite d'extrêmes, et où les ravissements et les rancœurs avaient la même cause.

Mais, s'il était lassé quelquefois d'une servitude et de complaisances qu'il se figurait sans limite, il ne pouvait plus supporter une température moyenne de la vie. Le dehors lui paraissait froid et peuplé d'ombres. Éloigné de sa femme, il n'avait plus d'existence. Il voulait une solitude brûlante.

Il doutait qu'il fût possible à un homme de rendre une femme heureuse, et c'était là son unique grief contre la création, plus amer avec les années. Il ne songeait qu'au bonheur de sa femme et croyait ne rien demander pour lui.

Elle fut atteinte d'un cancer dont elle souffrait peu. La dernière année, ce mal lui troubla l'esprit. Elle regardait son mari comme un être odieux, coureur d'aventures et qui l'avait toujours trompée, un pervers, un fourbe, un cruel qui la tuait. Il écoutait avec patience ces accusations monotones et détaillées, pleines de références indéniables. Tout le jour et la nuit, il tâchait de dissiper ces hallucinations et d'en extirper les menues racines si vivaces, parlant doucement, parfois furieux, comme s'il s'adressait à un être sensé. Les parents voient un enfant changer entièrement de visage et d'âme, et cette substitution n'affaiblit pas la certitude qu'ils ont de son identité ; de même, sa femme n'avait pas changé pour lui dans la maladie ; elle demeurait à ses yeux la femme belle, délicieuse et sage qu'il avait toujours aimée. A cette époque de haute nervosité, elle ne pouvait supporter personne auprès d'elle, sauf son mari. Cette exception le touchait. Enfin, elle le persuada, je crois, qu'il était vraiment cet homme abominable. Et, après tout, elle avait peut-être raison.

Quand elle fut morte, il ne paraissait pas malheureux. Il restait chez lui, l'air un peu endormi et disait souvent : « Quelle paix !... La paix... La paix... » Il mourut trois semaines après sa femme. Un matin, il ne s'est pas réveillé.

JACQUES CHARDONNE

GEORGES MANDEL

Quand la guerre éclata, la France n'eut pas à improviser sa défense coloniale ni à craindre pour ses possessions d'outre-mer qui, cependant, au cours des mois précédents, avaient été l'objet de menaces précises et redoutables.

Non seulement notre vaste empire était en sécurité mais, d'emblée, il envoyait à la mère patrie, à un rythme régulier, des hommes, des produits qui représentaient un « renfort » d'une importance capitale dans la lutte entreprise.

L'Allemagne ne s'y est pas trompée. Cette œuvre rapide et magnifique, sa propagande n'a jamais cessé d'en désigner l'auteur : M. Georges Mandel, notre actuel ministre des Colonies.

Une pareille réussite, complétant si heureusement le vigoureux redressement national opéré par M. Édouard Daladier, attire une fois de plus l'attention sur l'homme, exceptionnel sans doute, à qui elle est due. Au pays des demi-mesures, des lenteurs administratives, comment M. Georges Mandel a-t-il trouvé les moyens d'agir, conformément aux besoins de l'heure? La réponse tient en un mot : volonté. La volonté de M. Mandel est inflexible. Le bon sens politique est peut-être, chez nous, la chose du monde la mieux partagée. La volonté politique, au contraire, est rare, et le devient souvent hélas, à l'heure où les circonstances condamnent les pratiques

de facilité. L'homme de la rue, qui ne connaît de M. Georges Mandel que sa légende, se fait de lui une idée exacte bien que sommaire. « C'est un dur », ai-je entendu dire, un soir, à un ouvrier qui parlait de lui. C'était aux temps déjà lointains de quelque grève des P.T.T. Cet anonyme avait senti qu'à l'école de son maître Clemenceau, au souvenir duquel il dédie, en effet, chacune de ses réussites, M. Georges Mandel a appris cette vertu peu répandue qu'est le courage politique. Comme il est de surcroît homme de gouvernement et d'autorité, on comprend que M. Georges Mandel inquiète dans les périodes d'euphorie et rassure, au contraire, dans les périodes de crise.

★ ★

M. Georges Mandel est arrivé en avril 1938 au Ministère des Colonies. Aussitôt, il lui a fallu agir en prévision d'événements qu'il pressentait, d'événements qu'il annonçait même depuis longtemps. Mais, tout d'abord, il devait se donner les moyens d'agir. Les premiers décrets qu'il prend révèlent clairement ses méthodes de gouvernement. Il convient, d'abord, de mettre ou de remettre de l'ordre dans la Maison, de renforcer dans le personnel administratif, du haut en bas de l'échelle hiérarchique, le sens et le goût de la fonction. Il interdit donc les déplacements trop fréquents des fonctionnaires coloniaux et il institue, pour les administrateurs des colonies, l'obligation de passer cinq années au moins dans le même poste. Il fixe des primes pour les fonctionnaires coloniaux qui apprennent la langue de leurs administrés. Le libéralisme de sa politique indigène se manifeste aussi dès le début par des initiatives heureuses. En juillet 1938, une décision ministérielle affecte, pendant une année, à l'Administration centrale du Ministère des Colonies, quatre fonctionnaires indigènes des cadres supérieurs indochinois et deux fonctionnaires malgaches, cela dans le dessein de les former aux méthodes administratives de la mère-patrie. Ainsi, grâce au double jeu des exigences et des récompenses, guidé rue

Oudinot, comme il l'avait été rue de Grenelle, au Ministère des P.T.T., par la seule considération du service public, M. Georges Mandel a pris bien en mains l'instrument administratif dont il dispose. Après quoi, donnant lui-même l'exemple d'un labeur ininterrompu, il en obtient le maximum de rendement.

* *

Il eût été toutefois fort inutile d'avoir revivifié l'Administration coloniale si la dualité entre le Ministère de la Défense nationale et le Ministère des Colonies avait continué d'entraver ce dernier dans son activité. C'était, on l'avouera, un paradoxe, pour ne pas dire un contresens, que la Défense coloniale ne fût pas étroitement intégrée à la Défense nationale. Particulièrement à une heure où nos terres lointaines étaient l'objet de convoitises étrangères proclamées et où il apparaissait non moins clairement qu'en cas de conflit mondial (guerre d'effectifs doublée d'une guerre économique), la victoire ne serait gagnée qu'au prix d'une solidarité totale entre la métropole et les colonies, immense réservoir d'hommes et de matières premières. Ce paradoxe évident, périlleux, n'en existait pas moins et peut-être existerait-il encore sans M. Georges Mandel, qui remporta, dans ce domaine, son premier succès, à la suite duquel il devait réussir bientôt à faire du Ministère des Colonies un ministère militaire. Par un décret d'une importance capitale, le ministre des Colonies était, en effet, appelé, au mois de mai 1938, à siéger au Comité permanent de la Défense nationale. Par un autre décret, un état-major des troupes coloniales était créé rue Oudinot, à la tête duquel était placé le général Bührer, collaborateur de tous les instants de M. Georges Mandel. Libéré de ses entraves, promu à cette souveraineté qui conditionne la rapidité et l'indépendance de l'action, le Ministère des Colonies devenait vraiment le Ministère de la Défense impériale française.

★ ★

Ces décisions initiales révèlent un des traits les plus frappants de l'esprit de M. Georges Mandel. Les considérations secondaires, les détails l'irritent. Son habitude est d'aller à l'essentiel d'un problème politique. Dans sa conversation sèche et dépouillée, d'un mot, d'une phrase le plus souvent sarcastique, et avec un haussement d'épaules, il repousse les objections vaines ou faciles. Son action revêt le même caractère direct, prompt, parfois cassant. Ministre des Colonies, il ne pouvait ni ne voulait tout entreprendre à la fois. Il fallait en revanche aller au plus pressé, qui était le plus difficile : mettre jour par jour, heure par heure et sans désemparer, notre empire à même de répondre au S.O.S. éventuel de la patrie. La première préoccupation de M. Mandel était de donner à nos colonies la possibilité de remplir le rôle qui leur était assigné en cas de conflit. Peut-être n'a-t-il tant obtenu d'elles que parce qu'il leur a accordé la plus large confiance. Depuis des années il a averti le pays que la paix ne serait sauvée que si la France avait des alliés, et que la France n'aurait d'alliés qu'autant qu'elle serait forte par les armes. C'est là le thème du discours qu'il a prononcé à Lesparre le 11 novembre 1936, un jour où il avait consenti à sortir de la réserve dont il s'est fait une règle.

Il s'agit de savoir, disait à cette date M. Georges Mandel, *si, comme au lendemain de Sadowa, nous préférerons notre repos à l'indépendance de notre politique extérieure ou bien, au contraire, si nous défendrons, coûte que coûte, l'ordre européen issu de la victoire.* Nul n'aurait aujourd'hui le goût de rouvrir les polémiques de l'avant-guerre. On ne peut néanmoins oublier que M. Georges Mandel, cependant qu'il travaillait avec acharnement rue Oudinot à compléter notre défense impériale, était accusé chaque jour de *bellicisme*, c'est-à-dire, si le mot inventé par Paul Souday a un sens, de vouloir la guerre et de l'appeler de ses vœux. Étrange procès !

C'est un peu, en vérité, comme si en prévoyant l'orage et en l'annonçant on se chargeait des méfaits de la tourmente. En fait, depuis que M. Georges Mandel a connu le prix douloureux d'une victoire, il a monté autour du traité, issu de celle de 1918, une garde vigilante. L'ordre européen qui s'était construit à Versailles avait certes, ses imperfections, comme toutes les œuvres humaines. Mais il était perfectible. Là encore il suffisait de vouloir. Non seulement on n'a pas voulu tirer du traité de Versailles les moyens d'une longue sécurité internationale mais dans les années qui ont suivi la guerre on a voulu le contraire, on a voulu, plus ou moins consciemment, ruiner le traité de Versailles. Et l'on est allé ainsi d'abandon en abandon. M. Georges Mandel a stigmatisé chacun de ces abandons. Parce que chacun d'eux, à ses yeux, nous rapprochait d'une nouvelle guerre. Et quand tous les abandons (ou presque tous) furent consommés, M. Georges Mandel sachant désormais la guerre inévitable, imminente, n'eut de répit qu'à la place où il était, on n'y fût activement préparé. Telle est l'histoire de son clairvoyant *bellicisme*.

M. Georges Mandel ne s'est résigné, pour sa part, à aucune abdication. Dès 1936, il adjurait le Gouvernement de rattraper les retards que notre système militaire, et surtout notre système offensif, avait encore sur l'Allemagne. Quant aux lacunes de notre défense coloniale, c'est à lui que précisément la tâche allait incomber de les combler. Les résultats acquis en un peu plus d'un an s'inscrivent dans le sobre bilan que le ministre a dressé le 8 novembre 1939 au micro de la radio française.

Il est plus simple, au fait, de transcrire ses propres paroles. Sur les effectifs de nos troupes coloniales, M. Georges Mandel a donné les indications suivantes :

Le premier soin du Gouvernement fut d'accroître de près de 50 *p.* 100 *les effectifs coloniaux, et le résultat, vous le savez, c'est qu'en quelques semaines, l'on a pu mobiliser plus de soldats dans nos possessions d'outre-mer qu'on ne l'avait fait pendant toute la guerre de* 1914-1918, *malgré sept recrutements successifs. C'est ainsi que, dans l'infanterie, l'on est parvenu à former cent bataillons, composés exclusivement d'éléments indigènes. Dans l'artillerie, l'on a tiré, de ces mêmes éléments,*

tout le personnel correspondant aux grandes unités ainsi constituées et, en même temps, des ordres ont été donnés pour faire venir, du Tonkin, un premier lot de soixante-dix mille ouvriers que des millions d'autres pourront suivre, car ce n'est qu'un début. Il sera très aisé de lever, au fur et à mesure des besoins, de nouveaux contingents de soldats ou de travailleurs. On a souvent déclaré, et l'on avait raison, que la France constituait un empire de cent dix millions d'âmes. Mais ce n'était guère qu'un thème de discours. Ce sera une réalité — et cela ne saurait tarder — quand, pour le salut de la patrie, on aura fait largement appel au réservoir colonial.

Ce n'était là qu'un aspect (primordial il est vrai) de la contribution de nos colonies à la défense de la patrie. Dans l'ordre économique les résultats n'étaient ni moins importants ni moins réconfortants.

Écoutons encore M. Georges Mandel :

Je vous demanderai de noter, disait-il encore, *que, de* 1914 *à* 1918, *les colonies ont envoyé à la Métropole le montant respectable de trois millions quatre cent quarante et une mille tonnes de produits et de denrées diverses. Eh bien ! dès le début de septembre dernier, nous avons pu, selon un plan antérieurement établi, prescrire aux gouverneurs de prélever sur la récolte en cours et de mettre à la disposition du ravitaillement général : un million six cent mille tonnes de céréales, un million cent mille tonnes d'oléagineux, huit cent mille tonnes de bois, de charbon, de caoutchouc et pour autant de viande, de cacao, de thé, de bananes, de sucre et de rhum, soit un total bien supérieur, pour la seule année en cours, à l'ensemble de ce qui avait été livré pendant les cinquante mois de la dernière guerre ; et, malgré les difficultés d'affrètement inhérentes à la période de mobilisation, nous avons d'ores et déjà reçu plus de quatre-vingts bateaux portant un chargement d'environ deux cent soixante-dix mille tonnes.*

Ajouterai-je qu'entre temps les exportations des colonies à l'étranger se sont normalement poursuivies? Il est sorti d'Indochine, notamment, à destination d'autres ports que les nôtres, quatre-vingt-dix mille tonnes de maïs, cent quarante-sept mille tonnes de riz, six mille tonnes de caoutchouc, deux cent dix-huit mille tonnes de charbon.

Ce mouvement d'affaires aura pour effet, vous vous en doutez, de nous procurer des devises avec lesquelles nous pourrons faire des achats à l'étranger. Mais, dans aucun cas, ces achats ne sauraient atteindre les proportions de ceux que l'Allemagne ferait certainement si elle réussissait à rompre le blocus, car nos colonies, on ne saurait trop le répéter, nous fournissent, avec du charbon, du coton, du chrome, du fer et de l'or, la totalité du nickel, des bois, du caoutchouc, du manioc, de la vanille, du maïs, du rhum et du riz.

Il ne serait que juste d'inscrire en marge de ces lignes tout ce qui a été réalisé en quelques mois pour l'équipement défensif de nos colonies. Chacun sait aujourd'hui qu'à Dakar, notamment, trente millions de travaux de dragage et de construction ont été exécutés qui permettront bientôt à notre grand port commercial de l'Afrique d'abriter l'escadre de l'Atlantique. Sans parler du renforcement défensif de Djibouti et de l'Indochine où M. Georges Mandel a décidé, en janvier 1939, la création, d'une usine d'aviation pouvant fournir annuellement cent cinquante appareils et quatre cents moteurs.

Devant ce bilan, pourtant incomplet, faut-il s'étonner que le sens impérial se soit rapidement développé suscitant des dévouements innombrables, dont M. Georges Mandel a parlé avec reconnaissance à la radio, éveillant des vocations ardentes, une compréhension mutuelle plus grande, facilitée d'ailleurs par les mesures que le ministre des Colonies a prises pour que la jeunesse scolaire française fût à même de mieux connaître le vaste champ d'expérience colonial et que la jeunesse indigène pût, de son côté, mieux s'adapter aux traditions culturelles de notre patrie?

★ ★

Ce qui déconcerte un peu quand on approche M. Georges Mandel, c'est, a-t-on dit souvent, l'enveloppe de rigueur froide dans laquelle il paraît avoir à jamais enfermé son personnage. Son passé politique, et plus spécialement la « dictature »

qu'il a exercée dans l'ombre de Clemenceau, ont convaincu beaucoup de gens qu'il était inaccessible aux émotions collectives. Il est bien certain que l'abord de M. Georges Mandel n'incite point à une excessive familiarité. Sa poignée de main est rare. Le romantisme est définitivement banni de son intelligence politique qui a le luisant et le mordant de l'acier. Mais sont-ce bien les romantiques qui ont le plus de générosité pratique? M. Georges Mandel, à tout le moins, a un ardent souci de justice : ne s'est-il pas efforcé sans relâche d'équilibrer les sacrifices qu'il réclamait des colonies par l'octroi aux indigènes d'une charte civique plus libérale? A mesure que les devoirs des indigènes envers la patrie commune augmentaient, s'élargissaient leurs droits à l'intérieur de la patrie commune. L'assimilation des populations protégées au sein de la Cité Française s'est poursuivie parallèlement à la mise en œuvre du système défensif colonial.

★ ★

Les preuves de cette préoccupation abondent. On doit se borner à quelques exemples. Depuis septembre 1938, les Indochinois sont admis dans toutes nos écoles de formation militaire aux mêmes conditions que les Français. En juin 1938, une décision avait déjà accordé aux indigènes appelés sous les drapeaux et à leurs familles l'exonération d'impôts personnels et de prestations en nature, l'exemption de peines disciplinaires et administratives et leur avait octroyé des concessions inaliénables pour une durée de trente ans. En mai 1939, une décision étend la composition du collège électoral du délégué de la Cochinchine au Conseil supérieur des colonies. En octobre 1939, un décret a porté de quatre cents à trente mille le nombre des électeurs appelés à désigner les membres indigènes des délégations économiques et financières de Madagascar. Dans cette guerre où les fils de la plus grande France, blancs et hommes de couleur, savent que c'est un idéal de

liberté qu'ils défendent, M. Georges Mandel a voulu que les indigènes apprécient, en compensation de l'effort amplement consenti, la réalité d'une vie civique libre et confiante, sous l'égide de notre drapeau.

* *

Il faut voir M. Georges Mandel au terme d'une journée où il n'a cessé de recevoir, d'interroger ses visiteurs (car il excelle dans l'art d'interroger autrui) tendre à l'un de ses collaborateurs les liasses de lettres et de documents dont sa table et ses tiroirs sont encombrés : « Tenez, voilà du papier, du papier ! » dit-il, avec la nuance indéfinissable de mépris qui n'appartient qu'à lui. Arguties de procédure, chinoiseries administratives, il se décharge de ce fardeau pour aller plus vite et plus droit au but. Sa mémoire ne le trahit jamais. Il est habile à discerner la valeur des hommes qu'il regarde sans passion. L'indignation n'est pas pour M. Mandel un état d'âme politique. Aucune polémique n'a ébranlé son imperturbable et dédaigneuse indifférence aux coups reçus. Aussi bien, est-il moins enclin à garder du ressentiment à l'adversaire d'hier qu'à prévenir l'adversaire de demain, car il a, dans les avenues du pouvoir, exercé sa volonté à se dominer d'abord lui-même.

* *

Son action, libérée de sa légende, est au fond uniquement tendue vers la défense de la patrie. Quand il s'agit de parfaire cette défense, on sent que M. Mandel ne se laisserait détourner par aucun obstacle. Aussi, l'opinion, qui le sent, lui accorde-t-elle un crédit d'une nature assez particulière, où le sentiment et la mode n'ont point de part. Elle attend de M. Georges Mandel ce qu'elle n'espère pas de beaucoup d'autres : un courage politique qui ne peut vaciller dans la tourmente. Et de savoir que les calculs et les servitudes de l'esprit de

parti n'ont pas obscurci la lucidité de ce politique indépendant par vocation, la confirme plus fortement encore aujourd'hui dans cette impression.

★ ★

On ne s'étonne plus de son ascendant quand on a entendu M. Georges Mandel parler à des paysans de sa circonscription, paysans des landes ou du vignoble. Sans aucune concession à la facilité, qu'il a du reste en horreur où qu'il la rencontre, M. Georges Mandel traite en face de cet auditoire des grands problèmes de l'heure et des nécessités nationales comme il le ferait à la tribune de la Chambre. Et la force de la vérité est telle qu'elle l'emporte sur toutes les préventions. Les souvenirs de la dernière période électorale paraissent assez émouvants quand on les confronte avec la réalité actuelle. Menant la dure campagne de 1936, M. Georges Mandel en finissait toujours par cette question qu'il lançait à ses auditeurs de sa voix aux résonances si curieuses : « Voulez-vous ou non que la France renonce ? »

Le pays a aujourd'hui répondu et, avec lui, l'Empire colonial français dont M. Georges Mandel a la grandeur en charge.

IGNOTUS

LE SALUT PAR L'IMPOSTURE[1]

Il n'est de valable que l'orgueil physique, la jactance d'un athlète ou le contentement de ce promeneur solitaire qui fait bruit avec son pas sur la pierre des chemins. L'homme se caractérise par les jambes. Un marbre antique se passe de bras mais le simple torse déconcerte parce que la marche semble l'attribut principal de l'espèce humaine, le symbole permanent de toute vie et de tout progrès : « Marche, marche... », prêche Bossuet. « Marche en avant ! », commandent les Révolutions — marche et démarche — mots essentiels du langage. Le développement du machinisme moderne ne diminue ni l'importance ni le prestige de la bonne marche et de la belle démarche. De plus en plus, la renommée va aux cuisses. Chaque semaine, un coureur devient un héros dans l'imagerie de chaque peuple, cependant qu'au long de chaque dimanche, le loisir des masses s'emploie presque uniformément à mettre en jeu l'activité musculaire des jambes.

Dans une société qui gambille, le boiteux a condition de paria. Autour de lui, des quolibets, mais pas de légende, sinon la sotte légende amoureuse que rapportent sous forme de badinage pédant Aristote et Montaigne. La superstition qui

1. La nouvelle que voici appartient à une série de contes que M. de Monzie a recueillis sous le titre de « *Contes de Saint Cére* » et dont une partie fut publiée en édition de luxe par la N. R. F. Celle-ci, qui n'a pas été publiée, se situe comme les autres dans le cadre de ce pays du Haut Quercy dont l'actuel Ministre des Travaux Publics est tout à la fois l'élu et le conteur.

s'attache au bossu négligea toujours le boiteux, citoyen inférieur aux autres citoyens, privé de leurs droits à mobilisation mais non point suffisamment distinct pour bénéficier d'un sentiment révérentiel. A cause de l'ambiguïté du sort qui l'éloigne de ses semblables sans l'exclure de leur compagnie familière, le boiteux doit se maintenir à parité de l'existence normale en usant d'adresse ou d'insolence — adresse des femmes, insolence de Talleyrand et de Byron. La claudication exige un certain pouvoir d'illusion sur soi et sur autrui. Afin d'illustrer ce précepte, je veux conter la destinée mensongère de Camillot, le bancal.

o o

Camillot naquit à Castelnau-Montratier, un bourg du Bas-Quercy qui, là-bas, au bout d'une falaise crayeuse, garde — en dépit de la déprédation des siècles — un aspect de forteresse démantelée et désertée. Les maisons s'entassent dans le bourg comme moutons dans la bergerie : une seule rue, une seule place, pas un seul jardin. Quelques demeures anciennes, haut cravatées d'un portail, ajoutent à la gravité du lieu qu'opprime une crainte plusieurs fois centenaire. Au seuil de la petite ville, une silhouette de moulin à vent prolonge l'alerte des guerres féodales. Le père de Camillot — Désiré Planioles — fut le dernier exploitant de ce dernier moulin à vent qui fournissait l'approvisionnement d'une contrée sans eau. J'ai connu, naguère, sous sa blouse de meunier, ce caussenard-type, sec, solide, taciturne, dont le regard avait la lueur grise d'un quinquet.

Une fille de quinze ans servait déjà les jours de foire à l'auberge Garrigues, quand la famille s'accrut de ce garçon baptisé Camille et qu'une fantaisie de tendresse maternelle surnomma Camillot. Un enfant qui ne présentait aucune tare constitutionnelle, et braillant et goulu ! Camillot parla tôt. Il gazouillait, gesticulait, grandissait mais à vingt-deux mois traînait encore dans sa trotteuse. Sa sœur le laissa-t-elle choir par mégarde en le transportant dans la commune ! Le

fait est que, posé à terre, le bébé tombait et retombait, ne parvenant pas à s'équilibrer.

« Il faudra consulter le médecin », édicta Désiré Planioles. On alla donc à la visite du docteur Esclavissal, le praticien qui régnait sur les malades du canton : un médecin pareil à tous ceux du Lot, cordial, loyal, prompt aux diagnostics mais sceptique en matière de chirurgie orthopédique ! L'orthopédie dans notre enseignement médical n'a jamais eu que la place d'un art mineur à peine digne des ci-devant officiers de santé : ce raccommodage de la porcelaine des os ne flattait pas les prétentions scientifiques de la pure médecine. Le docteur Esclavissal professait à ce sujet les opinions sommaires et péremptoires de son époque. Fracture ou coxalgie ! Après deux palpations hâtives il opta pour la coxalgie ! « Sans doute d'origine tuberculeuse. Je ne trouve pas trace d'un traumatisme, cela s'arrangera avec l'âge mais l'enfant boitera. Les boiteux durent plus longtemps puisqu'ils s'avancent plus lentement. » A l'instar des autres, il consolait à défaut de guérir et professait l'optimisme de l'impuissance.

L'enfant boita en effet. Un peu plus, un peu moins, selon les saisons, selon le froid ou la chaleur. L'infirmité, en se consolidant, lui permettait de se mêler à la marmaille du quartier qu'il dominait de sa voix criarde.

« Dommage, disait-on, qu'il soit estropié ! Il a la meilleure tête. »

« A votre place, monsieur Planioles, suggéra la dame du forgeron, j'irais voir le Fouinat. J'en sais qu'il a redressés, de plus abîmés que le Camillot. »

Ce Fouinat était un paysan de la paroisse de Divillac qui réparait bras et jambes aux gars des environs, un rebouteux réputé jusqu'en Tarn-et-Garonne, qui habitait un taudis, portait son pantalon à l'envers et se détournait du curé au passage, comme s'il participait à quelque diablerie. Désiré Planioles ne voulait pas fâcher le médecin en allant chez Fouinat, le rebouteux. Mais la nuit couvrirait son imprudence.

Il hissa sur sa charrette, entre deux sacs de farine, la mère et l'enfant et, dans l'ombre d'un soir d'automne, l'équipage descendit la côte qui mène de Castelnau-Montratier au hameau

de Divillac. Ce fut la mère — la Rosalie — qui exposa le cas au rebouteux. Elle s'expliquait mal, la pauvre, s'excusant d'avoir d'abord consulté le médecin, tandis qu'elle aurait dû venir vers lui dont la main faisait miracle.

« Ah ! grognait le Fouinat, vous avez consulté Esclavissal. Combien vous a-t-il pris de votre argent ? Vous ne croyez que si vous payez. Tous les mêmes, vos médecins ! Ils ne connaissent que l'argent. Ils tâtent le porte-monnaie plutôt que le corps. Comment a-t-il dit ? Une coxalgie ? Pécaïre ! L'enfant a-t-il eu la rougeole ? Non. Eh bien ! Esclavissal est un bourricot et cette prétendue coxalgie a tout d'une simple luxation. Seulement, vous avez trop attendu et je ne puis plus la réduire... vous ne me devez rien. Vous êtes bien assez punis sans que je vous enlève encore vos sous. » Il continuait d'invectiver l'ignorance officielle, tous les diplômés anonymes, les fainéants innommés qui commettent ce crime de ne pas remboiter un fémur en temps utile. Cette scène consacra l'enfant boiteux à titre définitif.

o o

Désormais, il n'y avait plus de recours que dans l'école d'où les mal foutus sortent bien pourvus : employés, commis de perception, fonctionnaires. Désiré Planioles conduisit Camillot à M. Monpeyssen qui dirigeait l'école publique de Castelnau-Montratier avec l'autorité d'un régent d'autrefois. Lorgnon à la pointe du nez, une chaînette métallique brinqueballant sur son gilet, coiffé hiver comme été d'un chapeau de paille défraîchi, M. Monpeyssen se passionnait à déchiffrer la vaine énigme des vingt-cinq ou trente petits bougres dont il recevait la charge annuelle. Il était caricatural et augural. « Entendu, Planioles. Je vous en ferai un monsieur de ce gamin. »

De vrai, Camillot fut un élève exceptionnel. Apte à retenir tout ce qu'il entendait, doué d'une intelligence toujours en éveil, il dépassait singulièrement les lourdauds de sa classe, volontiers inattentifs et lents. Lecture, écriture, calcul, il

assimilait les notions élémentaires de toutes choses sans dépenses d'efforts, si naturellement qu'il n'y appliquait point d'intérêt.

Son intérêt, il le réservait aux compétitions corporelles. Camillot prétendait courir avec les autres et gagner à la course ; il se mêlait aux bagarres, touchant des épaules à tous les coups : il butait, trébuchait, roulait au sol, se relevait, recommençait. Quand M. Monpeyssen, les jours de fêtes, conduisait sa troupe scolaire sur la place de la Mairie, le clopineux refusait d'abandonner le cortège et suivait en arrière de la troupe, comme un canard suit coqs et poulets à l'appel de la fermière donneuse de grains. Quelques-uns ajoutèrent à son prénom ce sobriquet « le Canard ». Les camarades l'interpellaient ainsi : « Eh ! Canard, cinq et trois font huit ! » Cette plaisanterie que nous transmit la férocité des générations, retentissait à ses oreilles d'heure en heure — rengaine puérile, vidée de sens à la longue mais scandant le triomphe des plus forts, des réguliers, des bipèdes réguliers. « Cinq et trois font huit ! » L'enfance de Camillot fut rythmée par ce ricanement.

Le pire advint dans l'épreuve de la bicyclette. N'importe qui, en deux leçons, s'habitue à manier le guidon et à stabiliser la machine. Il suffit d'avoir bon pied, bon œil et poigne souple de surcroît. La jambe n'a pas besoin d'apprentissage pour imprimer à la pédale son mouvement de rotation. Notre anatomie est disposée en vue de ce tour de roue pourvu que soit en ordre notre engrenage intérieur. A douze ans, Camillot eût été fort embarrassé de comprendre pourquoi sa patte folle, à défaut de liaison avec sa hanche, se raidissait vainement sur la pédale. « Appuie ! Pousse ! », lui criait un moniteur bénévole. Il appuyait, poussait et l'effort lui révélait une souffrance dont il gardait le secret, mâchoires serrées, artères bloquées. Il y a des petits calvaires pour petits garçons qui ont mal et ne l'avouent pas.

Camillot gravit le sien, succombant tous les cent mètres, puis tous les kilomètres, jalonnant ses essais de chutes à droite, à gauche, de ces chutes molles qui trahissent l'épuisement de la volonté. Genou ensanglanté, côtes meurtries, il s'enrageait à surmonter sa propre paralysie. Misérable héroïsme ! héroïsme grotesque ! Le grotesque alimentait la commune risée.

Les écoliers riaient, les filles riaient ; seul M. Monpeyssen ne riait point.

Cet enragement, cette folie de l'enfant à vouloir ce qu'il ne pouvait pas démontraient au maître d'école que le livre n'aurait jamais de prise sur cette âme fruste, uniquement occupée de vaincre le corps. « Planioles, mon ami, dit-il au père, je renonce à éduquer Camillot comme je l'espérais. Le sport le soustrait à l'instruction. Il ne lit plus, n'écoute plus. Il n'est même pas en état de passer son certificat d'études. Il ne pense plus qu'à galopiner, à monter sur vélocipède. Encore un de perdu pour le savoir ! » Désiré Planioles ne songea point à discuter la sentence pédagogique ; les événements l'accablaient : la fuite de son aînée à Cahors dans un cabaret équivoque, la mort de Rosalie, la baisse des affaires du moulin. Son fatalisme paysan encaissa ce supplément de malheur.

Dès lors, Camillot, aide-meunier, charretier à l'occasion, laveur de voitures, apprenti charron, marchand de confettis « à la botte » fut le voyou de la commune, le propre à rien, le sans-métier qu'entretient, dans presque tous les villages de France, la pitié narquoise de la collectivité. On ne rencontrait que lui dans la grand'rue, traînassant sa guibolle et musardant aux portes des commères. Quand il eut obtenu son exeat du conseil de révision, il se déniaisa auprès de la Biroulette, une « particulière » qui faisait charité de son sexe. Depuis, il se frottait aux femmes qui venaient danser. C'est en les recherchant qu'il devint musicien ou plutôt accordéoniste. L'image qu'il laisse à ceux de Castelnau-Montratier est celle d'un chemineau à demi-fou qui, tout en boitillant, tout sautillant, faisait pleurer sous ses doigts un accordéon loqueteux.

o o

J'ai retrouvé, j'ai reconnu vingt ans plus tard, un après-midi d'été, à Saint-Céré, Camillot, le fils de Désiré, l'écolier raté de M. Monpeyssen, le vagabond inoffensif de Castelnau-Montratier dont se gaussaient les ivrognes et les drôlesses.

Assis parmi plusieurs clients en bras de chemise à une table

du Gravier, c'était bien le même maigre bonhomme, blanchi, ridé mais avec un certain air de défi, un pli dédaigneux des lèvres qui donnaient à sa cinquantaine une autorité de chef désabusé. Un accoutrement étrange : bleu de mécanicien et chandail noir de débardeur. Devant lui, posé sur le guéridon, son instrument, l'accordéon. Il ne me regarda point, occupé qu'il était à son discours. Car il discourait devant un cercle d'oisifs que ses propos immobilisaient.

— Tel que vous me voyez, je ne suis plus qu'un déchet, j'avais tout sacrifié au sport : le soin de ma propriété, une éducation qui s'annonçait brillante, les projets d'établissement que caressait mon regretté père, en son vivant minotier à Castelnau-Montratier. Que voulez-vous, mes amis? J'avais la vocation. Je rêvais de gloire, de foules qui m'acclameraient aux virages, de *Marseillaise* me saluant à la ligne d'arrivée parmi les préfets et les fleurs.

— Et des femmes par-dessus le marché, insinua un loustic de l'assistance.

— Pas de femmes, monsieur ! Un sportif a des obligations de moine. Je tenais à sauvegarder mon capital. Quel capital ! Touchez ma jambe.

Il offrait à l'examen sa jambe valide. Le voisin de table la tâta avec admiration.

— Bougre ! C'est de l'acier !

— De l'acier spécial, monsieur. On ne fait pas mieux comme extenseur. De plus belles jambes il n'y en avait pas au régiment, déclarait le major quand j'ai passé le conseil de révision. Pas une course du pays où je ne me sois classé, ma réputation s'étendait au delà de Toulouse.

— Vous courriez aussi à Toulouse, Camille?

— A Toulouse, à Béziers, partout. Vous êtes trop jeunes et vous ne vous souvenez pas, toutes les semaines la presse répétait : « Planioles, c'est un grimpeur. » Je ne craignais aucune rampe. J'avalais une rampe comme vous avalez un pernod.

— Plutôt deux ! lança un interlocuteur.

La boutade interrompit à peine la tirade. Camille s'exaltait au souvenir d'illusoires montées, de cols fallacieux que franchissait dans la rétrospective son imaginaire vigueur.

— Vos fameuses montées vers Presques ou Leymes, compa-

rées aux plus modestes cols des Pyrénées ne sont que raidillons de taupinières à la mesure d'amateurs gringalets. Qui n'a pas atteint le sommet d'une vraie montagne n'a pas ressenti la joie vraie de l'escalade, récompense du professionnel.

Le ton montait, grimpait, escaladait les cimes de son imposture. Témoin du passé, je m'abandonnais à l'enchantement d'un si merveilleux mensonge.

— J'étais déjà un professionnel que guettait la vedette nationale et internationale. Je comptais affronter bientôt Pélissier...

— Le fameux Pélissier?

— Pourquoi pas? Il manquait encore à mon entraînement quelques mois et quelques avances. C'est alors, mes amis, que se produisit l'horrible accident dont vous voyez ici la victime. Aux Sept-Ponts, à une lieue de Cahors, par temps de brume, une auto non identifiée me jeta dans le fossé et la misère. Avec des morceaux de routier ramassés à leur intention, vos respectables médecins ont fait — ont fait de moi un accordéoniste à votre service, messieurs.

Il saisit son accordéon, en tira quelques notes dolentes et se tut. Sauf l'allusion malicieuse aux médecins, l'allusion obscurément héritée de Fouinat, rien, dans la conclusion pathétique du récit, n'évoquait les affres de l'hôpital, la hantise des soins opératoires, les relents fades du plâtre, tout ce qu'un malade authentique ne saurait oublier. Le lyrisme du narrateur tournait court en indifférence, tandis que les nécessités de son affabulation ramenaient Camillot, athlète déchu, à son personnage bancal et banal.

Un des braves bougres attablés rompit le silence de politesse compatissante qui pesait sur le petit auditoire.

— A votre santé quand même, Camille!

— Combien de verres n'a-t-on pas bus à ma santé, du temps que j'étais un espoir et non pas un débris!

Tous les verres se choquèrent dans une reconstitution d'hommages sportifs. Evadé du présent, Camillot, le visage soudain extasié, rentrait dans sa fiction.

o o

Comment cette fiction avait-elle pu se créer et se développer à si faible distance de la petite ville dont tous les habitants tutoyaient il y a vingt ans l'infirme du moulin à vent? Quelle conjuration de hasards abritait l'audace de cette légende qu'un démenti eût aussitôt réduite à la proportion d'une escroquerie? Certes, entre la Limagne et le Bas-Quercy les relations sont rares. Mais la possibilité d'une rencontre imprévisible devait interdire un travestissement de durée. Une phrase échappée à la surprise d'un toucheur de bestiaux : « Que fas aqui, Camillou? » et c'en était fini de l'auréole cycliste dont se nimbait la superbe de cet effronté boiteux.

J'ébauchai mentalement une doctrine de l'alibi en guise de justification. Le monde ne serait-il pas inhabitable si les condamnés, les réprouvés, les répudiés, ne possédaient plus la faculté de se transformer en puritains sous des climats différents? A quoi serviraient les voyages, les révolutions, les sociétés anonymes si les humains se voyaient enlever le droit de changer leur peau et leur rôle, ce droit que la nature octroya généreusement aux animaux? Puisque l'histoire universelle se résout en conjectures, pourquoi l'histoire individuelle ne serait-elle pas, elle aussi, conjecturale au gré des convenances de la détresse? Qu'est-ce après tout qu'un artiste, sinon un adaptateur de la vérité? Rudimentaire artiste, Camillot s'était fabriqué une jambe artificielle et un artificieux bonheur, voilà tout!

Toute l'astuce de cette fabrication tenait dans une carte de visite, commandée à quelque imprimeur forain, une carte de visite qui résumait sa biographie romancée : « *Camille Planioles, ancien coureur cycliste, musicien.* » Pas d'adresse, comme il sied pour les notabilités et les bohèmes! Il remettait le bout de carton imprimé aux aubergistes et limonadiers auxquels il demandait la permission de musique. La possession d'état vite acquise lui ouvrait libre accès à la soupe.

— Assieds-toi, Camille, et mange la soupe.

— Ce n'est pas de refus, mais la soupe seulement. Habitude d'un métier où l'engraissement est prohibé! Sérès, Bottechia,

Christophe, nos illustres concurrents, se nourrissaient d'un oignon.

Ces noms et cet oignon augmentaient l'autorité technique et morale de Camillot, ascète en disponibilité. Que si un étranger s'enquérait de son identité, la moins informée des ménagères répondait aussitôt : « C'est l'ancien coureur cycliste ». Les gendarmes lui adressaient au passage le sourire qu'ils réservent aux notables retraités : de l'un à l'autre ils se passaient la consigne de bienveillance : « C'est l'ancien coureur cycliste ».

Lui seul avait pouvoir de distraire les pêcheurs à la ligne hiératiquement installés le long de la Bave, cette rivière qui forme un faubourg aquatique de Saint-Céré. Il s'asseyait sur le talus auprès de chacun d'eux, étirait sa jambe gourde et 'installait dans la conversation comme dans un fauteuil de malade. Conversation-prétexte ! Histoire de souffler sans l'avouer !

— Ça mordille, mon gars ?

— Pas encore l'heure.

— Oui, le bon moment c'est celui de l'*Angélus*.

— On le dit.

— Le goujon attend l'*Angélus* pour frayer et se laisser prendre.

— Eh ! Camillot, puisque tu connais si bien les trucs du goujon, pourquoi ne pêches-tu jamais !

Un jour, Lucien Blanchot, le beau Lucien qui, en jouant au billard, se forme à discourir et badiner, hasarda de supplémenter d'une taquinerie ce dialogue réédité presque invariablement à chaque halte.

— En somme, gros malin de Camillot, tu es un pêcheur honoraire en même temps qu'un coureur honoraire.

Camillot eut un sursaut sous l'attaque : « Je vais t'expliquer, répondit-il avec un accent inaccoutumé... Après tout il vaut mieux m'expliquer... à toi Lucien, parce que tu me blagues ce soir où je suis à bout — à bout de course — je te confierai ce que je cache à tous depuis tant de jours où je rigole pour la galerie... Ce n'est pas que tu puisses comprendre. Pas plus toi qu'un autre. Peut-être moins à cause de ta santé trop solide et du succès que te font les donzelles... Tant pis ! Les confidences crèvent comme les abcès ; elles ne choisissent pas le

moment de crever... Alors, voilà, mon petit gars, je m'arrête près de toi parce que je souffre, je ne pêche pas à la ligne, droit sur mes quilles, parce que je souffre... Personne, sauf moi et les malheureux qui ont ça à la jambe, ne sait quelle est cette souffrance... Une morsure continue ou plutôt un rongement à l'intérieur. Quelque chose qui ressemble à une rage de dents... une rage de dents qui serait descendue à niveau de la cuisse... Quelquefois je m'imagine ce que pourrait donner le frottement d'une tête de bielle sortie de sa boîte et qui tournerait quand même le long de l'appareil. Mais ça, c'est une idée que je me fais pour me distraire de souffrir... Ce genre de distraction, c'est au repos qu'on se l'offre... Le reste du temps, ça suffit de ravaler son mal et de mettre un pas après l'autre sans crier, sans trop se démonter... Si l'on ne crânait pas, on ne vivrait pas... Seulement, Lucien, ça fatigue de crâner. Tu te trouves là ce soir, juste à point, quand je n'ai plus la force de crâner... à ce tournant où les chiens se cachent pour mourir sans qu'on les regarde... »

Camillot se cacha la tête entre ses mains, comme un acteur qui renonce à la représentation et noie dans les larmes le maquillage de son existence.

o o

Ce matin, j'ai lu, à la chronique régionale du courrier, ce bref entrefilet :

Un affreux accident. — Avant-hier, à la tombée de la nuit, on a découvert à la jonction de la route d'Alvignac et de la route de Saint-Céré le cadavre d'un homme écrasé par un automobiliste inconnu. Le cadavre a été identifié. C'est celui de M. Camille Planioles, ancien coureur cycliste. On ne connaissait au défunt aucune famille. Une enquête judiciaire a été ordonnée.

Accident ! suicide ! Camille était mort, comme il l'avait prévu, avec les honneurs d'une publicité qu'il avait souhaitée, et le mystère s'achevait sur un mensonge inviolé.

A. DE MONZIE

LES DERNIERS JOURS DE VARSOVIE

21 SEPTEMBRE. — Le général Rommel a réuni aujourd'hui, en conseil, un Comité formé de douze notables de Varsovie. Ils proviennent de tous les partis politiques et sont l'expression vivante de la concorde nationale qui règne dans la ville. Nous sommes comme un grand camp retranché, comme le Zbaraz des guerres cosaques, racontées par Sienkiewicz. Ni bisbilles ni divergences ni récriminations sur le passé ni spéculations sur l'avenir. Il n'y a qu'un ennemi et qu'une pensée : lui résister le plus longtemps possible. Tout le reste ne compte plus. Le Dornier allemand et le Henkel tchèque, en jetant leurs bombes ou en vidant leurs bandes de mitrailleuses sur tout le monde indistinctement, ont fait l'accord. Et, à tous les étages de la société on commence à souffrir de la même famine.

Le maire Starzynski veille à cet ensemble parfait. On le voit partout en ville. Les obus ne le gênent ni pour travailler à son bureau ni pour parler à la T.S.F. A chaque instant, ses proclamations viennent ranimer les courages. On trouve toujours auprès de lui un accueil qui fait du bien.

Je suis allé lui rendre visite, hier, à l'Hôtel de Ville. Nous manquons de bras, en premières lignes, où il faut travailler sous le feu. Je lui demande s'il ne voudrait pas mettre à notre disposition sa réserve de police, constituée de vieux soldats aguerris. Il réfléchit un instant, et me dit :

— Entendu. Dès demain vous aurez un bataillon de gardes

mobiles. Je préviendrai la population qu'une partie de la police est aux tranchées et que chaque citoyen doit penser maintenant à la sûreté publique. Au revoir, colonel, j'irai voir mes hommes dans les secteurs.

Je crois qu'il ne s'est pas trompé en faisant confiance aux Varsoviens. Malgré cette diminution du service de sûreté, on entend peu parler de vol ou de pillage. Les rues sont pourtant, chaque nuit, plongées dans les ténèbres ; beaucoup de maisons ouvertes aux quatre vents et que de magasins sans portes, sans vitres ! Que l'on pense aussi à cette atmosphère d'angoisse, de panique, de désordre, à ces gens qui attendent la mort à chaque instant et qui n'ont plus rien à perdre...

Les gardes mobiles ont commencé à travailler aujourd'hui même. Une plaque commémorative rappellera plus tard, dans leurs casernes, les morts tombés, en 1939, pour la défense de Varsovie.

On m'apporte, à l'instant même, un des innombrables tracts dont les avions allemands continuent à semer notre pavé. Les gens ne les ramassent même plus. Et quand un curieux s'y risque, il est aussitôt entouré de protestations : « Jetez cette saloperie ! Vous n'avez pas honte ? » Les gamins de la rue en prennent des poignées qu'ils déchirent en courant et en levant le nez en l'air d'une mine triomphante, comme si l'ennemi, là-haut, pouvait voir le piteux résultat de sa propagande. Elle se trompe parfois de porte. Les Varsoviens ont ramassé des tracts destinés aux habitants de Lwow, et qui leur annonçaient que « Varsovie s'était rendue » ! On imagine la joie que provoqua ce petit lapsus. Il y a aussi les gaîtés du siège.

Cette fois, le papier nous est bien personnel. Nous sommes invités à nous rendre. Puisque le Gouvernement et l'armée ont quitté le territoire, inutile de nous entêter. Et le commandement allemand prévient que, si la résistance se prolonge après minuit du présent jour, il prendra de « violentes mesures militaires ». C'est donc un ultimatum. Les Varsoviens savent déjà que toutes les « mesures » allemandes sont violentes et l'information n'est pas très claire. Elle invite au moins ceux d'entre eux qui ont le temps de faire un somme dans la journée à prendre un peu d'avance sur une nuit qui s'annonce moins calme.

Maintenant, déjà, notre rue éprouve une recrudescence de bombardement. Des schrapnells, pour changer. Mon chauffeur avait négligé de rentrer sa voiture et l'avait laissée dans une petite cour, épargnée jusqu'à présent. Cette fois, tout le contenu d'un schrapnell de gros calibre est venu trouer comme une écumoire cette brave machine jaune, qui m'avait roulé si vaillamment, pendant trois semaines de guerre, et s'était tirée de tant de mauvais pas. Il faudra maintenant trotter à pied ou s'en procurer une autre. Janiak, mon chauffeur, vieux canonnier, en est tout penaud et marri. Il croyait sa machine tabou. Une autre ne lui inspirera plus confiance. Et, pour comble d'infortune, tout ce qui se trouvait à l'intérieur : capotes, couvertures, sacs, chaussures, tout est lacéré.

Ce soir, pour la première fois, nous nous installons pour la nuit dans notre abri. C'est une cave ordinaire, à la voûte de briques. Un bon déplacement d'air suffirait à l'effondrer. Elle a, au moins, le mérite d'étouffer un peu les bruits du dehors et d'être plus chaude que les chambres. Nos fenêtres sans vitres, sous ce climat et à cette saison, manquent de confort. On gèle, tout simplement, la nuit.

La cave est propre, il ne semble pas qu'il y ait beaucoup de rats. On apporte les lits que l'on range comme dans une chambrée modèle. Les soupiraux sont aveuglés par des sacs de sable. Les bougies ne manquent pas.

On s'installe gaîment dans ce nouveau local. Des officiers du génie des bataillons voisins, touchés de la misère de notre état-major qui n'est affecté nulle part en subsistance, nous apportent des boîtes de conserves avec deux flacons d'eau-de-vie de prune. Je reçois aussi la visite de mon cousin, capitaine, avec qui je me trouvais, en 1919 et 1920, près du général Szeptycki. Nos vieux souvenirs nous aident à passer gaîment le temps. Cette cave est vraiment très agréable. Mais bien après minuit, quand on se décide enfin à dormir, un remue-ménage inattendu se produit. Deux de nos voisins se mettent à ronfler d'une façon si tonitruante qu'un commandant du génie, n'y tenant plus, emporte son matelas et retourne là-haut. Il préfère, dit-il, la musique des obus. Je rallume une bougie pour l'aider à déménager. Tous les goûts sont dans la nature.

22 *septembre.*

Un agent de liaison était venu nous prévenir, au milieu de la nuit, que le général qui dirige la défense de Praga nous attendait, ce matin, avant huit heures.

Le commandant Z... me prend dans sa voiture, ainsi que mon chauffeur Janiak, qui essaiera d'en trouver une autre pour moi. Nous traversons le pont sans encombre. L'état-major est installé dans les sous-sols d'une maison incendiée ; on y est terriblement à l'étroit. La lumière manque. Officiers et soldats se bousculent. J'admire qu'ils puissent travailler dans ces conditions.

Cette convocation nous inquiétait. Qu'allait nous dire le général ? La situation s'était-elle agravée ? Il ne s'agissait heureusement que des mesures à prendre pour empêcher l'ennemi de s'introduire par les canalisations souterraines de Praga. Il fallait aussi préserver les ponts contre les mines flottantes. Après trois semaines de sécheresse, si fatalement favorables à l'activité de l'aviation allemande, la Vistule a beaucoup baissé et il s'est formé de nombreux bancs de sable qui gênent, par contre, l'emploi des explosifs. Mais mieux vaut se tenir sur ses gardes. Le génie surveillera le fleuve et organisera des barrages.

Au moment où s'achevait le rapport, un peu avant neuf heures, des éclatements de bombes se mirent à se succéder à un rythme effrayant. La terre en répercutait les secousses au point que nous croyions sentir, au fond de nos abris, le roulis d'un bateau. Quelqu'un vint dire qu'une escadre de plus de cent avions survolait la ville. Cela promettait de l'amusement.

Le commandant et moi sommes restés une bonne heure et demie à compter les coups et à apprécier les calibres. Le tremblement et le fracas n'en finissaient plus. Il fallait pourtant nous acquitter de nos consignes et aller chercher d'abord à la Direction des Eaux, tout au bout de la ville, le plan de la canalisation de Praga. C'est bien la plus vilaine promenade que j'aie faite de ma vie.

Le commandant prit le volant. Pour commencer, démarrer de la place du Château ne fut pas facile. Par terre, d'énormes

crevasses ; en l'air, des câbles de tramways, arrachés et branlants. L'église des Bernardins est en flammes. Rue Podwale, une maison frappée s'écroule avec un bruit de tonnerre. A l'entrée du faubourg de Cracovie, deux autres incendies, et, devant le palais Potocki, une automobile explose.

Mon compagnon, qui avait fait de longs séjours à Paris, n'était pas gêné pour conduire dans une grande ville moderne. Il eut l'occasion d'exercer sa virtuosité. L'auto volait sur les montagnes russes des décombres, contournait les brasiers et les excavations, zigzaguait d'un côté à l'autre de la rue pour éviter les murs douteux. Nous essayons de prendre par la Senatorska et la place du Théâtre mais le feu nous barre la route. Nous revenons sur le Nowy Swiat qu'encombrent les ruines d'un immeuble écroulé au coin de la rue Sainte-Croix. Il faut tourner par la rue Copernic. Nous cherchons notre chemin comme au travers d'une ville inconnue, la tête bourdonnante de ce fracas affolant, les yeux et la gorge rongés par la fumée. Toutes nos batteries antiaériennes tirent éperdûment, toutes les mitrailleuses crachent d'en bas et d'en haut. Les bombardiers allemands piquent jusqu'aux toits puis remontent avec un sifflement qui déchire les oreilles. J'ai vu des films qui présentaient ainsi le tableau de la guerre future. La voilà. Enfin, après tant d'émotions et, à vrai dire, incapables de plus nous émouvoir de quoi que ce soit, nous arrivons à la Direction des Eaux.

On s'y agite mais sans perdre la tête. Le directeur Downarowicz nous reçoit aussitôt dans un abri. La situation paraît grave. On bombarde sans arrêt, depuis ce matin, les filtres et les stations des pompes. Le cylindre principal est rompu. La ville est sans eau, et pour longtemps. Le plan de l'ennemi ne fait pas de doute. Il veut nous empêcher de combattre les incendies que ses bombes allument de tous côtés.

Et le raid dure toujours. Les escadrilles se relèvent. Ils veulent en finir avec nous. Et plus un avion de chasse à notre disposition, plus que des batteries, à chaque instant réduites au silence. On se mord les poings, devant cette impuissance, de désespoir et de rage.

Trois fois, nous essayons de profiter d'une accalmie pour rentrer à Praga, et trois fois le souffle monstrueux d'explosions

toutes proches nous refoule dans notre trou. L'auto est restée intacte le long d'un mur. Midi est passé depuis longtemps. Nous avons les plans que nous venions chercher. Il faut partir à tout prix.

En avant donc, à la grâce de Dieu. Dans les allées d'Ujazdow, le bombardement semble ralentir. Sur la place des Trois-Croix, deux maisons brûlent. Je fais faire un crochet pour apercevoir, au moins en passant, celle qui abrite les miens. Elle est encore debout. Je pense à ma femme et à mes enfants dans leur cave. Nous décidons de prendre le pont Poniatowski. On peut y rouler à cent à l'heure, sans risquer de heurter une grille, comme celle qui divise le pont Kierbedz par le milieu. Mais il faut renoncer quand même à la vitesse, tant il s'y est fait de nouveaux trous et tant il est jonché des décombres de la balustrade de pierre. Enfin, nous voilà à Praga, cette Praga qui passe d'ordinaire pour un volcan en éruption et qui nous semble, maintenant, un oasis de paix. Toute la furie des Allemands s'est portée sur Varsovie, et sur le centre principalement.

Tant qu'on était soi-même au milieu de cet enfer, tant qu'on avait l'esprit tendu vers une mission à remplir, on ne se rendait pas compte de l'horreur que l'on vivait. Mais le crépuscule tombe, la nuit vient, plus tôt qu'on ne l'attendait. La campagne est plongée dans les ténèbres, tandis que le ciel, au-dessus de Varsovie, s'éclaire de lueurs rougeoyantes. Les gens sortent en foule de chez eux pour regarder. Nous allons du côté du port de la Vistule. Varsovie flambe comme une torche. Des tourbillons de fumée s'amoncellent au-dessus des toits, roses ou jaunâtres puis, soudain, noirs de poix et piqués d'étincelles. On entend des coups sourds et comme un immense grignotement. Le Château brûle d'un feu clair. On ne le sauvera plus cette fois. A mesure que la nuit s'avance, le ciel rougit de plus en plus et la Vistule semble rouler du sang.

Nous regardons cela. Notre capitale, ses souvenirs nationaux, ses œuvres d'art, ses richesses, l'œuvre des générations, tout est perdu, anéanti par l'ennemi qui, depuis des siècles, ne pense qu'à notre destruction. Il triomphe...

On se laisserait mourir de découragement si de nombreux obus tombant sur Praga ne venaient réveiller en nous, avec

l'instinct de la défense vitale, le désir enragé de la revanche. Durer, tenir. La Pologne n'est pas vaincue. Varsovie tiendra encore.

Les gens regagnent en silence leurs caves ou leurs logis écornés, sous le sifflement des gros obus et le ricanement des schrapnells.

23 *septembre.*

Nuit affreuse. Les canons ne se sont pas tus un instant. De toutes les directions, les obus roulaient au-dessus de Varsovie et de Praga, frappant les églises, les hôpitaux, les maisons et les fabriques, tombant au milieu des parcs, emportant les toits, abattant les tours et les cheminées. Il y a beaucoup de morts. Des chevaux du train et ceux de la brigade de Posnan ont été tués.

Le bombardement, la nuit, est plus terrible que pendant le jour et quand il dure de longues heures, sans arrêt, les nerfs n'y résistent plus. Il faut être bien fatigué pour s'endormir, cesser de sentir, de penser, d'entendre, et bien courageux pour dominer la peur animale par la réflexion. Nous avons donné abri aux ingénieurs envoyés pour réparer les conduites et nous expliquer le plan de la canalisation. Ils se sont comportés avec tant de calme bravoure qu'ils nous en ont imposé, à nous autres officiers.

Quand un craquement trop sinistre se faisait entendre, on sortait pour voir quel étage avait reçu le coup et si les murs ne se lézardaient pas. Tout habitant de Varsovie était menacé, cette nuit-là, d'être écrasé sous des décombres. On enviait le soldat des tranchées, qui risque une balle ou un éclat d'obus mais qui a au moins le grand ciel étoilé au-dessus de la tête. Pour la première fois, pendant ces heures d'angoisse, j'éprouvai un sentiment étrange et bien humain. Chaque obus qui tombait sur Praga me causait un soulagement. Je me disais qu'il avait épargné Varsovie et la maison à laquelle je pense sans cesse.

Nous avons la chance, aujourd'hui, d'avoir beaucoup à faire. En cela, nous sommes plus heureux que le soldat qui reste des semaines inoccupé dans sa tranchée et que rien ne

distrait du danger qu'il court. Dès que le jour se lève, nous déployons donc les plans sur les lits et nous débattons, de concert avec les ingénieurs, l'exécution des travaux projetés. Il faut ensuite se rendre à l'état-major de la place, afin de conférer avec les services du génie sur la protection de la Vistule. Le commandant Z... me prend encore dans sa petite limousine. Je laisse mon chauffeur Janiak. A quoi bon l'exposer ?

Le départ, au milieu du bombardement, me rappelle des souvenirs de mes patrouilles, voilà vingt-cinq ans, dans les défilés des Carpathes. Penché en avant, regardant de droite et de gauche, on prenait son élan pour franchir d'un bond les mauvais endroits. Ici, on va se lancer, pour des heures, en pleine bagarre. Avant le virage de la rue Targowa, deux cadavres de chevaux rétrécissent la route puis c'est un vérirable cratère de volcan creusé par une bombe d'une demi-tonne puis ce sont les barricades à contourner. Arrivés là, le conducteur ralentit, examine la situation car nous approchons du pont. Juste en ce moment, une série de quatre obus s'abat sur Saint-Florian. C'est une chance pour nous. Avant que parvienne leur prochaine salve nous serons sans doute de l'autre côté de la Vistule. Depuis des semaines, c'est là, pour les chauffeurs, un point critique. Nous fonçons à plein gaz. Mais au milieu du pont, une planche semble recouvrir un trou. Il s'agit de la prendre par le bon côté. Puis, c'est un cycliste qui vient nous compliquer la situation. Le brave homme ne sait-il pas qu'hier même un homme à bicyclette est resté à ce même endroit? A l'instant où nous le dépassons, deux schrapnells frappent le toit d'une maison de la rive gauche. Les flammes commencent à courir mais on doit les maîtriser car, à notre retour, il n'y paraîtra plus. Enfin, nous parvenons aux bureaux de l'état-major et, nos affaires expédiées, nous continuons la randonnée.

Elle se présente aussi désagréable que celle d'hier. La place du Théâtre n'est qu'un monceau de décombres. A l'Hôtel de Ville, le vice-président Okolo-Kulak a été tué, la veille, à son bureau, mais M. Starzynski reste à son poste. Des flammes sortent des fenêtres du ministère des Affaires étrangères et de celles du palais Kronenberg. Le musée des Beaux-Arts a

brûlé, comme celui du Commerce et de l'Industrie. Enfin, au coin des rues Traugutt et Czacki, le commandant est obligé de stopper. Un amas de poutres incandescentes, une grande quantité de verre cassé barrant la rue et une fumée noire, épaisse, ne nous permet plus de rien voir. Il décide de faire volte-face, car ses fonctions l'appellent à Praga, et de m'abandonner à mon sort

Je me rends à l'Inspection, où je dois prendre contact avec la brigade de cavalerie. La promenade s'annonce peu facile. Il n'est que dix heures du matin et l'obscurité règne partout, sous ces flots de fumée âcre qui rongent la gorge et les yeux. D'un côté de la rue Mazowiecka, des magasins en feu dégagent une chaleur intenable ; de l'autre, les balles de schrapnells crépitent et des éclats volent de partout. Aveuglé, inondé de sueur, je me traîne jusqu'à la rue Jasna. Mais il n'y fait pas bon non plus. Des gens s'échappent d'une maison en feu, portant des paquets sous le bras ou sur l'épaule, regardant à droite et à gauche pour chercher du secours, tournant sur eux-mêmes, égarés, frappant aux portes voisines et poussant des cris inhumains étouffés par les effroyables rugissements de ce cyclone.

Dans les allées de Jérusalem, que les obus cinglent de l'est à l'ouest, le découragement me prend, j'hésite. Est-ce la peine de s'entêter? Ne vaut-il pas mieux attendre un moment plus calme? Mon affaire n'est pas si pressante... Mais je pense aussitôt : est-ce la peine de se ménager quand les murs calcinés de Varsovie s'effondrent, quand toute la Pologne croule, quand une nouvelle servitude nous menace? Que pèse maintenant la vie d'un homme?

Je continue donc mon chemin, comme en rêve, et tout à coup je me trouve devant Saint-Alexandre. Un coup de vent, chassant les fumées, découvre l'inscription, en lettres d'or, placée après l'insurrection de 1863 sur cette église, que le tsar avait permis d'édifier sous le vocable de son saint patron. Que ces mots sont éloquents, aujourd'hui comme alors, pour la Pologne agonisante, au milieu de ces meurtres et de ces incendies ! « Seigneur, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! »

De chaque côté de l'église, deux immeubles modernes

brûlent. Les flammes les dévorent lentement, tranquillement, sans sursauts. Les murs semblent fondre peu à peu, sous leur étreinte perfide, enveloppante.

La petite place, jadis couverte de gazon, est maintenant un cimetière. J'y compte une quinzaine de tombes. Parfois, un bouquet de fleurs, une croix formée de deux morceaux de bois, marquent un pieux souvenir de parents ou d'amis. Mais, le plus souvent, il n'y a rien sur ces monticules de terre grisâtre. On me dit qu'une famille de sept personnes, tuées du même coup, repose là. De charitables inconnus ont apporté les corps dans des draps...

Je pense aux miens qui sont là, tout près, dans une rue voisine, sous le même bombardement. Et je sens que mes jambes se dérobent. Aurai-je le courage d'aller voir ce qui se passe?

Mais à ce moment, un camion de la Manutention débouche de la rue Wiejska. Qu'il pleuve ou qu'il vente, il faut que le soldat mange, il faut porter du pain aux premières lignes. C'est là qu'ils vont, me dit le conducteur. Derrière lui, juché sur une pile de boules, souverainement indifférent à tout ce qui l'environne, un homme de corvée mord à belles dents dans un croûton. Il a la mine heureuse et fière. N'est-ce pas, à la fois, une mission de confiance et un filon épatant? Et comme les camarades vont le recevoir! Qu'il suffit donc de peu de chose pour vous remonter le moral! Je ne tremble plus, je vois mon gamin, mangeant, lui aussi, une tartine. Ne faisons plus de drame pour rien.

La maison tenait encore. Mon fils aîné était allé au sauvetage de l'ambassade de France, située non loin de là, et dont les meubles, les tapis, les livres couraient grand risque d'être brûlés. Je trouve mon monde amaigri et pâli, mais les nerfs sont toujours solides. Le pire des soucis, maintenant, c'est l'eau. Après avoir fait longtemps la queue, on en a rapporté deux pots pour dix personnes.

Les incendies font le principal sujet des entretiens. On me raconte de très belles histoires, qui mériteront de figurer dans les annales du siège. La veille même, un sous-officier du service antiaérien aperçoit une lueur suspecte sur le toit de la villa du comte T... Il prend avec lui un jeune scout de quinze ans, fils d'un capitaine, et grimpe là-haut. C'était une bombe

thermique. Elle avait traversé le zinc et embrasait déjà le grenier. Les deux gaillards vidaient par l'ouverture un ou deux sacs de sable, quand un gros éclat d'obus vint fracasser la cheminée à laquelle ils s'appuyaient. Un miracle d'adresse et de chance les préserve d'aller piquer une tête dans le vide. Des soldats viennent à la rescousse. Le feu est maîtrisé et la maison sauvée.

Un autre immeuble de la rue Wiejska doit sa conservation à une jeune fille de vingt ans, préposée là comme gardienne par les services de la Défense passive. Aux premiers ronflements des appareils ennemis qui commençaient à survoler la ville, elle court aux mansardes et passe de là sur le toit, par une échelle. Elle a sa pelle toute prête et quelques sacs de sable. Ce jour-là, le ciel était littéralement noir d'avions. J'imagine quel concert elle a dû entendre. Les rues s'étaient vidées, tout le monde se cachait dans les abris. Et là-haut, blottie contre une cheminée, bravant cet ouragan de fer et de feu, dominant la crainte du vertige, cette jeune fille ne pensait qu'à guetter la mauvaise petite bombe élektron, pareille à une bouteille d'or, contre laquelle on peut se défendre, quand on sait s'y prendre à temps.

Je veux noter encore un exemple de l'héroïsme de nos femmes. Au coin de la place du Château, la municipalité fait distribuer du pain. Les fours de la boulangerie, endommagés par le bombardement, ne fonctionnaient plus depuis trois jours. On vient enfin de les réparer, on a pu cuire cette nuit. Et ce matin, dès l'aube, une file de trois ou quatre cents personnes attendait la distribution. J'entends dire qu'il y avait là une mère de cinq petits enfants, dont le mari, mobilisé, se bat depuis le début de la guerre. Elle ne recevait pas d'allocation, les services étaient suspendus. Il fallait profiter de ce pain de bienfaisance. Comme le jour grandissait, les avions allemands sont venus. La foule, épouvantée, s'est débandée aussitôt pour chercher des abris. Cette femme n'a pas bougé : elle était dans les premiers de la file, elle tenait à sa place. A peine a-t-elle levé la tête aux crépitements de la mitrailleuse. On l'a ramassée morte, avec son panier vide.

Mais le temps presse, je ne dois pas m'attarder en bavardages. C'est déjà beau que j'aie pu voir mes chéris une fois

de plus. L'Inspection, où je me rends, est à proximité. Je remarque, en passant, que l'ambassade d'Allemagne est épargnée — comme par hasard — et que tout le quartier semble profiter de ce voisinage protecteur. Des escadrons cantonnent dans le jardin de l'Inspection. On forme une brigade combinée de cavalerie, chargée d'une mission offensive. La nouvelle fait plaisir à apprendre. J'aimerais être affecté là.

Pour mon retour, je choisis l'itinéraire le plus court, par le Nowy Swiak. Il serait inaccessible en auto. Un piéton peut s'y risquer. Et le trajet me vaut une aventure amusante. Au premier tournant de rue, devant le rez-de-chaussée d'une maison qui achève de se consumer et dont les derniers plafonds vont écraser bientôt un dépôt de vins et liqueurs, un groupe de soldats contemple avec navrement et convoitise tant de délices si menacées. L'un d'eux, à ses risques et périls, va s'emparer de quelques bouteilles que la bande a vite fait de siffler. Me voyant en capote de troupe, ils me prennent pour un vieux sergent et, déjà un peu éméchés, m'invitent sans façon à partager l'aubaine. La bouteille de vieux Tokay qu'ils me tendent est engageante et me redonnerait des jambes fort à propos pour achever mon expédition. Quel malheur que je sois colonel ! On me reprocherait ensuite d'avoir mené mes hommes à la maraude. Je m'esquive prudemment sans me trahir, en les remerciant. Grand bien leur fasse, les pauvres garçons ! Leur délit a tant de circonstances atténuantes.

A travers ces rues de grande ville, on croirait maintenant marcher sur les moraines des Tatras. Je dois escalader des monticules, éviter des fondrières et le feu me suit tout le long de mon chemin. L'angle de la rue Pieracki brûle. Il y avait là un beau magasin de fourrures.

On m'a donné hier l'adresse d'un garage, rue Konopczynski. J'essaie de m'y faufiler. C'est alors, si j'ai bon souvenir, que je me suis trouvé le plus sérieusement en danger. Quelque chose, en effet, s'est écroulé derrière moi mais la fatigue me brouillait un peu les idées et tant d'impressions violentes m'agitaient encore que je ne m'en suis pas clairement rendu compte. Quand on a erré des heures le long de maisons éventrées, toutes ces visions de cauchemar finissent par se confondre. Au garage, le commandant de la colonne est un de

mes amis et la chance veut qu'il lui reste justement une super-Steyer disponible. On me prête un chauffeur. Nous pouvons partir sur-le-champ. Ce chauffeur, un caporal, a bien un petit sursaut en m'entendant donner la direction de Praga. Mais c'est un brave garçon, il prend le volant d'un air vite décidé. Nous ne resterons pas en route ; je n'aurai pas sa mort sur la conscience. D'ailleurs, les batteries allemandes sont pointées à présent sur le centre de la ville, le quartier de la Vistule est plus calme.

Nous atteignons Praga sans accident et je renvoie le caporal avec un motocycliste. Mon Janiak est enchanté de sa nouvelle voiture. Il aura soin, cette fois, de la garer. On me rend compte des événements. Mon vieil ami, le colonel Szostak est tué. Les travaux de la canalisation sont finis. Les Allemands trouveront des difficultés s'ils veulent jouer aux rats d'égout et prendre nos lignes par là.

Je dîne très mal. Point de thé, faute d'eau, et rien de chaud. Pour passer le temps, je tourne machinalement le bouton d'un appareil de radio. Silence. Ah ! c'est vrai, j'oubliais. Le monde nous est fermé et notre station ne marche plus. La voix de la Pologne est brisée. J'essaie le téléphone. Silence, là encore. Tous les fils coupés. Alors, cette pensée affreuse m'envahit : les derniers lambeaux de la Pologne libre sont encore Hel, Modlin, Varsovie. Cela disparu, silence. Comme à la radio, comme au téléphone. Et aujourd'hui, Varsovie est incendiée par les Allemands. Ils l'incendient, parce qu'ils ne l'ont pas prise encore. Elle n'est pas à eux.

24 septembre.

La journée s'annonce plus calme, bien que la nuit ait été orageuse. L'ennemi a attaqué en même temps par le nord et par le sud. Au début de l'attaque, j'étais près de l'un des commandants de bataillon. Tous les anciens combattants connaissent le programme de ces sortes d'auditions nocturnes. Les postes se mettent à tirer quelques coups secs qui s'unissent bientôt à une fusillade nourrie. Puis, le tic-tac endiablé des mitrailleuses s'y joint. Après quoi, les grosses pièces viennent tomber une à une au milieu de ces margouillis de crépitations

et y produisent comme un énorme bouillonnement. Ce n'est plus un combat de patrouille, c'est une bataille.

Tout cela est assez banal dans son horreur, mais cette fois, étant donné la disposition de nos lignes en demi-cercle, chaque secteur entendait le feu de l'autre et en éprouvait les émotions. Tous deux ont résisté. Les cimetières allemands autour de la ville connaitront plus d'une nouvelle tombe. Et notre commandement ne ressent plus les transes des premiers jours. Chaque fois que nous parvenait, voilà deux semaines, une fusillade un peu nerveuse, nous nous demandions avec angoisse si les chars d'assaut n'entraient pas à Praga et si nous n'allions pas entendre, sur le pavé des rues, le piétinement de la débandade. Les détachements, organisés en hâte, avaient de jeunes chefs inexpérimentés. Les premières débâcles avaient affaibli le moral des troupes et les réserves étaient faibles. Désormais, on pouvait avoir confiance. Ni l'infanterie allemande ni les machines blindées ne passeront facilement. Le terrain est partout hérissé de défenses et quinze jours de bombardement ont trempé l'âme du soldat.

Après la débauche de munitions à laquelle l'ennemi vient de se livrer contre nous, il a besoin de se réapprovisionner et nous laisse respirer un peu. J'en profite pour aller voir mon ancien régiment de lanciers qui, avec la brigade de Poznan, a pu venir se joindre récemment aux troupes de la capitale. Ses états de service sont brillants. Il s'est battu sur la frontière, il a repris aux Allemands Leszno et Rawicz, occupé Militsch en Silésie et pris part aux actions de l'armée de Poznan, qui a tourné deux divisions allemandes. Mais la retraite a été laborieuse, au milieu des forces ennemies qui resserraient leur étreinte. Vingt-sept divisions polonaises devaient tenir tête à soixante-quatorze. Que pouvaient les meilleurs plans de campagne contre une telle disproportion? Le régiment a fait son entrée à Varsovie en bon ordre, avec ses canons et ses mitrailleuses. Mais ses pertes sont énormes. Treize officiers ont été tués, dix-huit grièvement blessés, il n'en restait que sept. Et maintenant même, un sous-lieutenant, qui allait en voiture porter des ordres, vient d'avoir la jambe enlevée par un obus. Il est à l'hôpital.

L'état d'esprit des troupes n'en demeure pas moins excellent.

Toutes nos inquiétudes sont pour les munitions et pour l'eau. Les dernières attaques et la défense antiaérienne nous ont considérablement épuisés. Le besoin d'eau se fait sentir de plus en plus cruellement. Comme j'allais voir mes lanciers, un avion de chasse prussien abattit au milieu d'une rue le cheval d'une voiture de munitions. A mon retour, il ne restait de ce cheval que la carcasse. La population affamée l'avait immédiatement dépecé sous la mitraille et s'en était partagé les lambeaux sanglants. Pour le pain, on n'arrive plus à le cuire. La fumée des fours attire aussitôt l'attention des bombardiers.

Peu de cheminées fument encore, tant le charbon est rare. Mon chauffeur Janiak se casse la tête pour nous en dénicher. Un jeune employé du chemin de fer lui a proposé de nous en céder quelques quintaux de sa provision personnelle. J'étais prêt à payer très cher. Le jeune homme n'a pas voulu d'argent. Il préférait recevoir un pain en échange, pour chaque quintal car on en manquait totalement chez lui. Je sacrifierai donc ma portion de pain et ma famille aura ainsi du charbon. Mais le fait démontre que la disette augmente, et pas seulement dans les classes pauvres. Ici, nous tenons en magasin quelques réserves de biscuit pour l'heure où nous tenterons le grand coup : percer le front. Viendra-t-elle?

On ne se doute pas de l'importance de l'eau pour une grande ville. Nous trouvons si naturel de tourner un robinet et d'être aussitôt servis. Dès le début du siège, la municipalité avait prescrit de tenir remplis tous les récipients disponibles. Ces provisions se sont vite épuisées. La situation, par suite de la sécheresse, est devenue tragique. Dans les hôpitaux, notamment. Plus d'eau pour laver les blessures, les linges. Plus d'eau pour les cuisines, les toilettes, les abreuvoirs. Le puits artésien percé à grands frais, cette année même, dans l'hôpital militaire d'Ujazdow ne fonctionne plus. Il ne reste en ville que quelques citernes qui ne soient pas comblées par les éboulements. Des queues de quatre ou cinq cents personnes attendent devant les maisons : de petits va-nu-pieds et des femmes du grand monde, des ouvriers et des dames de la Croix-rouge. Chacun lorgne d'un air soupçonneux le récipient de son voisin, prêt à protester s'il le juge de trop grosse taille. Ces rassemblements au dehors offrent d'ailleurs un extrême danger. Les

mêmes pirates qui infestent le ciel comme un tourbillon d'oiseaux de proie — et qui, en détruisant systématiquement les canalisations et les appareils, ont réduit à la détresse cette malheureuse population — profitent du moindre attroupement pour la décimer. Leurs balles ou leurs explosifs ont plus d'une fois fracassé en chemin les tonneaux ou les camions-citernes qui, conformément aux ordonnances du maire, transportaient de l'eau du fleuve dans les quartiers éloignés. Quand je vais de Praga à Varsovie, je prends parfois, dans mon auto, un bidon et vais puiser à la pompe des abattoirs voisins. Il faut voir la joie des gens pour apprécier ce que vaut aujourd'hui un verre d'eau.

Les Allemands ont semé des tracts annonçant qu'ils emploieraient des gaz asphyxiants si la ville s'obstinait à se défendre. Ni le général Rommel ni le maire Starzynski n'ont l'intention de répondre à ces menaces. Il faut croire que la résistance de Varsovie gêne considérablement ces misérables pour qu'ils se décident à en venir à bout à ce prix. Nous allons bien voir. On tient les masques prêts.

25 *septembre.*

Aujourd'hui la fête recommence. Les batteries ont de nouveau craché des obus, plusieurs escadrilles ont jeté des bombes, le secteur de Mokotow subit de rudes assauts, mais ils n'ont pas envoyé de gaz. Les Varsoviens se promènent tout fiers. Les menaces des Boches — des « Souabes » comme on les appelle ici — ne leur ont pas fait peur. Hitler hésite. Il sait que l'indignation de l'Europe ne resterait pas platonique, comme elle semble l'être jusqu'à présent, devant certaines monstruosités.

L'état-major a donné le bilan actuel de la guerre aérienne. Au-dessus de Varsovie, cent vingt-sept avions ennemis ont été descendus, et l'on peut en compter autant qui ont été gravement atteints et n'ont peut-être même pas pu regagner leur base. Dans ce nombre, les bombardiers sont en majorité. Si l'on pense que, par toute la Pologne, nos escadres de chasse ou nos batteries antiaériennes en ont touché plus de quatre cents, que, d'autre part, l'Allemagne a perdu au moins un millier de ses meilleurs pilotes qu'elle ne remplacera pas de

sitôt, on constate qu'elle ne nous a pas bombardés impunément. Ses aviateurs montrent beaucoup de courage mais, dans les combats des premiers jours de la guerre, ils étaient loin de montrer la dextérité acrobatique des nôtres. Ils manquaient d'instruction et de pratique. Aujourd'hui encore, nos mitrailleuses viennent de descendre deux gros bombardiers. Il a été impossible d'identifier les hommes de l'équipage. Ils sont arrivés à terre carbonisés avec leurs appareils.

26 *septembre.*

La nuit dernière, un petit coup de main a réussi. Deux barques, transportant un groupe franc du bataillon « universitaire », ont remonté le fleuve sans être vues, dépassé le front des assiégeants et atteint les environs de Wilanow. Il y avait là une compagnie de la Reichswehr, précédemment repérée. La surprise a été complète. Les nôtres ont pris quelques mitrailleuses et ramené des prisonniers, sans subir la moindre perte. Cette jeunesse, qui a une excellente préparation militaire, soutient remarquablement l'épreuve actuelle. Quand on demandait des volontaires pour traverser les lignes allemandes et établir la liaison avec les détachements qui se battaient du côté de Brzesc, il s'en présentait un si grand nombre qu'on en avait le cœur bouleversé. Et c'était une mission dangereuse. Combien de ces jeunes gens ont mérité la décoration de l'ordre Virtuti militari ! Les durs moments que nous traversons ne semblent pas les entamer.

Dans l'après-midi d'hier, petite diversion, ou plutôt petit divertissement intérieur. Notre hôtesse, la femme de l'avocat, trompée par le calme de la matinée, entreprend une nouvelle expédition à Praga. Sa femme de chambre et sa cuisinière, se trouvant décidément trop au frais dans des pièces aux carreaux cassés, ont voulu venir chercher ici des couettes et des vêtements chauds. Elles se mettent en route toutes trois par le pont Kierbedz : juste devant elles, un obus réduit deux soldats en miettes. Les voilà donc qui nous arrivent dans un état de nerfs affreux, secouées de spasmes et de sanglots ; impossible de les raisonner. Elles ne veulent plus toucher aux armoires, elles ne veulent plus faire de paquets, elles veulent rentrer

chez elles tout droit mais pas par le pont, cela non, jamais, à aucun prix ! Et comme il n'y a pas d'autre chemin, du coup, elles préfèrent mourir là. Enfin, la maîtresse, la première, parvient à se dominer, exhorte ses femmes, les console, les persuade. Les baluchons sont prêts ; mais cette fois, nouveau désespoir : elles en ont pris une telle montagne qu'elles succombent sous la charge, elles ne peuvent tout emporter. Et la fusillade fait rage. Par bonheur, une de nos camionnettes devait aller à ce moment au pain. Nous y empilons en hâte toutes ces femmes avec leurs paquets. Je recommande ostensiblement au conducteur d'être « prudent ». Elles sont tranquillisées du coup. Le conducteur m'a rendu compte, à son retour, qu'il n'avait rien à signaler de fâcheux.

Les gens font bien de lutter contre le froid qui exerce déjà ses ravages. On n'entend par les rues que toux et éternuements. Dans quelles conditions vivent les malades ? Varsovie se défend de son mieux. Nous venons de recevoir deux chargements de chevaux de frise. Bientôt, toutes les premières lignes seront couvertes d'un triple rang de barbelés. Le terrain se fortifie.

27 *septembre.*

Voilà bien, aujourd'hui, la plus mauvaise journée du siège. Dans la matinée, silence complet. Les gens couraient chercher des vivres et de l'eau, faisaient leurs emplettes les plus urgentes avec la même hâte fiévreuse. Mais l'étrange silence persistait dans le ciel vide. Pas un avion, pas un obus. Du front, on faisait demander ce que cela voulait dire. Les passants, dans les rues, posaient la même question. N'était-ce pas signe qu'on se rendait ?

Je vais à l'état-major du groupe. J'apprends l'affreuse vérité : la capitulation de Varsovie sera signée aujourd'hui même.

28 *septembre.*

Nous traînons à travers les quartiers, les rues, anéantis, le noir dans l'âme.

Quand un être cher est condamné, on se résigne d'avance, on s'attend au pire. Mais quand le moment terrible arrive, quand la tête inerte retombe sur les bras qui la soutiennent, ne semble-t-il pas que la foudre vous écrase? Quiconque a vécu un pareil moment a ainsi senti le coup que nous avons subi. Tout l'état-major savait que le moment de l'effroyable décision devait venir pour le commandant de la place. Et tout le monde se berçait de l'illusion qu'il serait encore retardé de quelques jours, d'une semaine et que, pendant ce temps, quelque chose d'inattendu se produirait, et que ce « quelque chose » changerait immédiatement toute la situation.

De vieux souvenirs nous revenaient. En 1914, notre deuxième escadron de cavalerie était cerné à Cucylow, en Galicie orientale. Nous avions épuisé nos munitions. Une brigade de Cosaques nous encerclait de toutes parts. Plus rien à espérer. Et soudain, l'ennemi se replie : notre infanterie l'avait attaqué de front. Et en 1915, je tiens avec mon peloton le pont du Pruth, en arrière-garde de la brigade. Position perdue, sans possibilité de retraite. Un corps de cavalerie marche sur nous, puis tourne à l'est. Et notre cinquième armée, lors de la bataille de Varsovie, en 1920? Elle lutte sur trois fronts — et elle gagne la partie.

Ainsi défilent tant de souvenirs joyeux, de désastres conjurés, de résistances victorieuses qui viennent aboutir à cette heure maudite. A-t-il donc fallu endurer ces jours affreux mais sublimes, supporter tant d'assauts, de bombardements pour tomber maintenant en esclavage? Comment oserons-nous regarder dans les yeux le soldat auquel nous ne cessions de répéter qu'il fallait tenir? Comment lui donner l'ordre de déposer ses armes?

A la première nouvelle de la capitulation, je me rendis au quartier du général Rommel. Comme on le trouvait lourd et amer le calme de ces ponts et de ces rues! Comme on se sentait honteux d'y circuler maintenant si à l'aise, quand on y cavalait dare-dare, la veille encore, sous la menace des bombes, le cœur battant mais si léger, presque joyeux!

Le général me reçut. Je n'étais pas le premier à me présenter chez lui. J'ai servi sous ses ordres, à différentes périodes

de la guerre et du temps de paix. Je pouvais lui dire hardiment:

— Est-ce vraiment vrai, mon général?

Il me répondit avec calme :

— Je comprends, je respecte vos sentiments de soldat. Je les éprouve pour mon compte personnel et ils ne me rendent que plus pesant l'horrible devoir qui s'impose. Une délégation de la ville est venue me trouver hier. Cette population souffre trop. On ne peut plus tirer sur une corde, tendue au delà de tout ce qu'on peut admirer. J'avais encore un autre motif. Nous n'avons plus qu'une journée de munitions. On ne peut continuer à se défendre ni percer les lignes ennemies puisqu'on n'a pas le moyen de s'ouvrir le chemin. Et d'ailleurs, où aller?...

Le général se tut. Le sort de Varsovie était décidé mais non le nôtre à nous, soldats. Je pris congé de ce chef dont l'Histoire dira un jour qu'il a défendu cette capitale jusqu'à la dernière cartouche. Il n'y avait pas de temps à perdre. Il fallait aviser à tout prix aux moyens d'échapper aux Allemands...

La ville fourmillait de monde. Par dizaines de mille, les gens sortaient de leurs trous, de leurs caves, de leurs décombres ou des habitations encore debout pour se mettre en quête de leurs parents, amis, connaissances ou compagnons de travail. Cette foule énorme grossissait comme une marée qui envahit une plage, une foule étrangement silencieuse. Des groupes s'arrêtaient pour lire, affichées aux murs, les proclamations du général Rommel ou du maire Starzynski. Sur des visages de femmes, exténuées par la faim et la misère, coulaient des larmes muettes. Ah! qu'elles sont chères à la patrie les larmes de ces Polonaises qui oubliaient leurs propres souffrances, alors que commençait la passion de la ville, livrée à ses bourreaux!

« Où que le destin nous jette, nous n'aurons qu'une pensée : reconquérir l'indépendance. Vive la Pologne! » disaient les derniers mots de la proclamation.

Les gens lisaient sans faire de commentaires et se dispersaient en hâte pour courir, Dieu sait à quelle distance, revoir de la famille, retrouver un magasin, un atelier, des bureaux, une école. Combien ne revoyaient que des ruines ou des murs

branlants! Combien devaient s'informer de ce qu'étaient devenus les disparus, où ils avaient pu se réfugier! Parfois, à un tournant, rencontre inopinée, exclamations, embrassades; explosions d'attendrissement, torrents de questions et d'explications puis nouvelle plongée dans la fourmilière et nouvelle galopade.

Ceux qui connaissaient l'histoire ne pouvaient s'empêcher de songer aux désordres qui suivirent, en 1871, le siège de Paris, où les souffrances et la famine engendrèrent la Commune. Qu'était pourtant ce siège au prix des horreurs que vient de vivre le peuple de Varsovie?

Ce peuple n'a pas cédé à l'agitation révolutionnaire, il a gardé sa révolte et sa haine pour l'ennemi. En causant avec les gens, en observant leurs visages, on se rendait compte qu'un seul sentiment, une seule pensée dominaient les têtes et les cœurs : l'Allemand nous a détruit nos maisons parce que nous ne voulions pas lui céder, l'Allemand répondra un jour devant Dieu et devant les hommes de nos douleurs, de notre misère. Il triomphe aujourd'hui. Mais le jour de la vengeance viendra. Il doit venir...

Varsovie, le jour de l'armistice, s'est comportée aussi dignement que pendant les semaines de la bataille. Là encore, la capitale a sauvé l'honneur de la nation.

Les ordres de la capitulation paraissent. Nous les lisons comme un faire-part mortuaire.

Cependant, toutes les formes d'une capitulation honorable sont accordées à la garnison de Varsovie. Les drapeaux et les fanions seront brûlés solennellement dans les unités. Les officiers ne rendront pas leur sabre. Sous-officiers et soldats seront libérés du service et auront le droit de rentrer chez eux. Les armes seront déposées dans les magasins, qui restent sous la surveillance des officiers polonais, jusqu'au jour où elles doivent être remises aux autorités d'occupation. Ainsi le soldat ne subira pas l'humiliation de se voir enlever ses armes. La population civile recevra des vivres; les blessés seront pro-

tégés par les conventions internationales de la Croix-rouge. Des dispositions techniques règlent la démobilisation. On délivre des états de service et une liste plutôt symbolique de décorations de guerre paraît. En ville, le déblaiement des rues commence.

Tout cela s'exécute machinalement mais les cœurs bouillonnent de rage. Nous étions le poste avancé de la culture européenne. Une infanterie, trois fois supérieure à la nôtre, une aviation et des forces motorisées dix fois plus nombreuses se sont abattues sur nous. La Russie soviétique nous a lâchement frappés dans le dos. La Pologne, avant-garde de la civilisation, a succombé ; sa dernière place se rend aujourd'hui. Cesserons-nous de nous battre? Laisserons-nous notre pays à ses deux envahisseurs?

Cette seule pensée nous fait bondir le cœur et ranime nos courages. On achève les préparatifs de la reddition de Varsovie mais on combine en même temps les plans de la lutte qui va reprendre. Elle sera longue, elle sera dure. On se battra, s'il le faut, sur la terre étrangère mais on ne lâchera pas jusqu'à ce qu'on ait reconquis la liberté, jusqu'à ce qu'on ait retrouvé, puissante et heureuse, cette grande patrie « qui n'est pas encore morte ! » [1]

COLONEL STANISLAS ORDON

1. Copyright by *Le Sagittaire*.

SUPERFILM

OU

LES JOIES D'HOLLYWOOD

I

Je deviens prolétaire

TÉLÉGRAMME adressé à :

Miss Agnès Lawrence ;
à Kansas City (Middle West)

Hollywood, Californie, 10 octobre.

Bien arrivée — Habite au Cercle de la Jeune Fille — Sais que vous serez ravie d'apprendre qu'on nous fait coucher à dix heures — Tendresses.

Madge.

CERCLE DE LA JEUNE FILLE
Hollywood, Californie.

A Mr Marc Freeman. Studio National,
Hollywood, Californie.

Cher Mr Freeman,

Je joins à ces lignes une lettre d'introduction qui m'a été donnée par Robert James.

Puis-je espérer un rendez-vous?

Sincèrement vôtre.

MAGDE LAWRENCE.

20 octobre.

Liz, mon chou,

Ta lettre, toute usée et froissée, a fini par m'arriver de Kansas City. Je m'y suis cramponnée comme à une ancre reposante, après dix journées caniculaires d'un soleil aveuglant, suivies de nuits brusquement glaciales. Je commence à comprendre pourquoi les climats tropicaux peuvent avoir raison d'une femme blanche. Mon intéressante pâleur new-yorkaise a fait place à un vif incarnat, sauf aux endroits où se sont nichées de bonnes grosses taches de rousseur. Mes cheveux ont pris une rectitude de ficelle que le brossage le plus énergique ne parvient pas à modifier. Ma svelte silhouette présente des symptômes de rondeurs des plus alarmants; bref, je ne semble pas m'adapter physiquement à ma nouvelle ambiance. Rien ne m'y est familier ni rassurant, par-dessus tout, ce brûlant et éblouissant soleil. Dieu! que j'aspire à une après-midi lavée de pluie, aux alentours de Washington Square!

Le Cercle où j'ai temporairement élu domicile n'est destiné qu'à calmer l'inquiétude qu'inspire à tante Agnès le sort de sa nièce orpheline. Elle a connu quelqu'un qui con-

naissait une personne qui en a rencontré une autre qui lui a dit que toutes les jeunes filles convenables habitaient ce foyer amical et bon marché, abri d'une sécurité éprouvée. En somme, ce n'est pas un trop mauvais petit hôtel, bien qu'il grouille de femmes et que, partout où les femmes se rassemblent, l'atmosphère soit plutôt déprimante. Je ne l'avouerais pour rien au monde à un monsieur, ne reniant pas la féministe que j'ai été, féministe de la vieille garde, qui cassait les vitres.

Ce refuge, édifié, grâce aux largesses des cinéastes, pour les jeunes filles égarées à Hollywood, est extrêmement espagnol, avec ses murs de stuc, ses patios blancs et ses cellules affreusement propres et dénuées de gaîté. Nous sommes quatre-vingt-dix ici, toutes destinées au cinéma mais toutes encore au stade du têtard. La majorité se compose de figurantes attendant la grande occasion, pour la plupart terriblement jeunes et terriblement jolies. En plus, il y a un assortiment de sténographes, de *script girls*, de découpeuses, de dessinatrices, une ou deux bibliothécaires et une femme-auteur authentique dont le nom a déjà paru sur l'écran mais qui se farde très parcimonieusement, faisant des économies en prévision des mauvais jours. J'aimerais bien la connaître de plus près mais elle plane au-dessus de nous, distante et hautaine car, selon l'échelle des valeurs sociales, en ce pays du cinéma, elle nous dépasse de mille coudées.

J'ai envoyé à leurs destinataires mes lettres d'introduction ; jusqu'ici, personne n'a paru s'en apercevoir.

Mes amitiés à Maman et Papa Rocco et à tous les petits Rocco de la Grotte. Comment marche le violon de Tony?

Bien à toi.

MAGGIE.

21 octobre.

Chère tante Agnès,

Merci pour votre dépêche, vous vous tourmentez inutilement. Je suis grasse et florissante. Si je ne vous ai pas écrit

plus tôt, c'est que j'attendais d'avoir de bonnes nouvelles à vous donner.

Jusqu'à présent, il ne s'est rien produit. J'ai envoyé dans les studios les lettres de recommandation qui m'avaient été remises à New-York mais je n'ai encore reçu aucune réponse. Les cinéastes doivent être fort occupés.

Le Cercle est charmant et nous y sommes admirablement soignées. L'aspect en est ravissant : l'architecture est espagnole, avec des amours de patios et des fleurs magnifiques, bien qu'elles ne sentent pas grand'chose.

Les pensionnaires sont très amicales et obligeantes. Elles raffolent du costume de sport vert dont vous m'avez fait présent et plusieurs de ces jeunes filles l'ont porté à l'occasion de rendez-vous importants. Il était trop juste pour l'une d'elles ; cela ne l'a pas embarrassée, elle a lâché les coutures et défait l'ourlet. Je regrette de ne pas posséder plusieurs toilettes de soirée, parce qu'on en manque nettement ici. Il semble que quantité de rendez-vous d'affaires ont lieu le soir. Néanmoins, je fais de mon mieux avec ce qu'il m'est possible de donner à la cause.

Votre nièce affectionnée.

MADGE.

A Miss Madge Lawrence, Cercle de la Jeune Fille, Hollywood, Californie.

22 octobre.

Chère Miss Lawrence,

Mr Freeman m'a chargée de vous accuser réception de votre lettre et de vous exprimer ses regrets de n'avoir aucun poste à vous offrir pour l'instant. Je vous conseillerais de vous adresser à notre bureau de placement ; vous y serez certainement très bien accueillie.

Bien sincèrement.

ELLEN FLAGG,
Secrétaire de Marc Freeman.

A Mr Robert James. Daily News,
New-York City.

22 octobre.

Cher Bob,

Ci-joint la lettre que j'ai reçue de votre ami Marc Freeman, en réponse à votre lettre d'introduction.

Vous avez été un ange de me la donner ; la réponse est positivement encourageante, comparée au silence absolu qui a suivi l'envoi de mes autres lettres d'introduction.

J'ai, selon le conseil de Miss Flagg, essayé d'obtenir un rendez-vous au bureau de placement. On m'a écrit que Miss Flagg avait envoyé mon nom, qu'on l'avait mis sur les listes et qu'on m'avertirait dès qu'il se présenterait quelque chose.

Décidément, les bureaux de placement ne sont pas le plus court chemin qui conduise aux studios.

Comment vont tous les garçons de l'arrière-boutique ?

MAGGIE.

Dimanche, 29 octobre.

Liz,

Tu ferais bien d'enfiler ta plus belle liquette de nuit, d'ouvrir un paquet de cigarettes, de te préparer un verre bien tassé et de t'installer sur quelque chose de moelleux car je vais t'infliger un scénario assez long ; ne louche pas sur la dernière page : le dénouement doit être une surprise.

Lieu : Hollywood. *Heure :* huit heures du soir, vendredi dernier ; je suis dans ma chambre, dans cet Éden sans homme, en train de me ronger les ongles et d'hésiter entre un bon livre et un ciné bon marché. Autour de moi, un ramage de volière et le rire haut-perché de près de quatre-vingt-dix jeunes filles (les autres sont à leurs rendez-vous), sans parler de la sonnerie des téléphones. As-tu remarqué avec quelle insistance les téléphones grésillent quand on n'a pas la moindre chance d'être la personne demandée ? Ici, l'appel du téléphone semble ponctuer une existence dénuée de sens et former le seul lien avec le monde vivant du dehors et ces murs véritablement

conventuels. En attendant, me voilà donc à redouter la perte de ma raison et à me dire que je donnerais n'importe quoi pour être avec toi et les autres dans la Grotte de Rocco, au lieu de ce Hollywood où, Dieu sait pourquoi, je suis venue échouer... puis, prise soudain d'un sursaut de révolte, je campe hardiment mon vieux feutre sur ma tête et je m'aventure seule dans la nuit.

Je parcours Vine Street à pied, jusqu'à la Taverne de Mr Lévy, que j'avais vu mentionner dans les journaux. Je m'y arrête, ce qui te prouve que j'étais tombée bien bas. Les bruits joyeux et le cliquetis des verres qui me parviennent éveillent en mon cœur une nostalgie invincible ; aussi, je pousse la porte battante. Une foule de gens encombre le bar ; je m'assieds modestement à une petite table qui lui fait face. J'en suis à ma troisième gorgée de whisky et je m'inspire une profonde pitié quand, tout à coup, j'entrevois un visage connu et j'entends une voix familière.

Ma première réaction est une folle joie ; puis je regrette que ce ne soit pas quelqu'un de plus sympathique. Car c'est ce sinistre raseur de Bob Faulkner... Non, ne dis rien ! Je sais trop ce que tu penses !... Mais, dans l'état où je me trouvais, Bob Faulkner lui-même était le bienvenu... Te rappelles-tu les trucs auxquels nous avions recours pour l'éviter, quand nous étions à State College !

M'en voilà bien punie en sentant un large sourire s'épanouir sur mon visage, tandis que j'agite frénétiquement la main. Il ne semble pas me reconnaître ; je redouble mes signaux. Ses yeux ont l'air opaque, comme s'ils ne voyaient rien. Je commence à m'en étonner, lorsqu'un homme, assis à côté de lui, le pousse du coude en me désignant. Bob revient soudain à la vie ; l'instant d'après, il est auprès de moi et me présente à Max Sellers, le metteur en scène. Mr Sellers se montre très cordial et Bob est du plus pur Bob. Je regrette déjà d'avoir attiré son attention ; la solitude ne vaut pas un tel sacrifice... Mais Mr Sellers hasarde quelques compliments et j'ai brusquement conscience de la vieillesse de mon chapeau ; je me rappelle que je ne me suis pas poudré le nez, que je n'ai pas rougi mes lèvres depuis des heures et que mes bas ont des échelles... Mr Sellers dit qu'il est si rafraîchis-

sant de rencontrer une fille telle que moi à Hollywood ; il me demande ce que j'y fais ; je prends une seconde consommation et je lui raconte tout.

Mr Sellers me témoigne beaucoup de sympathie. Il me dit que, par une heureuse coïncidence, il a appris le jour même qu'une très bonne place de secrétaire est vacante auprès de Sidney Brand, le producteur de films ; je ferai précisément l'affaire parce que Mr Brand apprécie la culture supérieure et qu'il ne veut comme secrétaire qu'une diplômée d'Université. J'en suis toute ébaubie : c'est la première fois que quelqu'un accorde la moindre importance aux études que j'ai faites. La place m'est pratiquement acquise, dit Mr Sellers, vu que lui et Mr Brand sont comme deux doigts de la même main. Je déborde de gratitude, sur quoi il déclare qu'il faut célébrer mon nouvel emploi. J'objecte que Mr Brand ne me connaît pas mais Mr Sellers affirme que l'affaire est dans le sac et, pour me le prouver, il fait demander Mr Brand au téléphone, à Palm Springs.

C'est une drôle de façon d'être embauchée, pourtant, avant que nous ayons achevé trois autres verres, Mr Sellers avait Palm Springs au bout du fil et j'étais *engagée !*

— Nous allons maintenant au « Bosquet des Cocotiers », dit Mr Sellers.

Je dois l'appeler Max ; il veut me présenter à Hollywood et me faire faire un début en règle. J'hésite, je murmure que je ne suis pas habillée comme la circonstance l'exige, laissant croire qu'il me suffirait de rentrer pour pouvoir revêtir la toilette la plus élégante. En vérité, ma chérie, je ne possède rien de chic en dehors de mon ensemble vert que j'ai prêté pour les trois soirs suivants !

Heureusement, Mr Sellers est au-dessus de ces détails : il dit qu'il serait fier de m'emmener n'importe où telle que je suis. Je commence à croire qu'il est une sorte de surhomme.

Je dois avouer que, lorsque sa Packard blanche grand sport nous dépose à l'Ambassador Hotel, mes pensées ne sont pas très nettes. Il y a une longue tente, illuminée de lampes multicolores ; je me sens comme Alice au Pays des Merveilles. Soudain, je m'aperçois que Bob n'est plus avec nous ; je commente ce fait. Mr Sellers dit, avec une grimace, que Bob

connaît son métier, qu'il est l'un de ses meilleurs assistants mais que c'est un lâcheur. N'ai-je donc pas remarqué qu'il a fait semblant, tout d'abord, de ne pas me reconnaître? Bien sûr, que je l'ai remarqué !

— Eh bien, dit Mr Sellers, cette attitude est celle d'un grand nombre de gens casés, à Hollywood. Ils prétendent ne pas reconnaître leurs vieux amis, de crainte d'avoir à leur rendre un service.

C'est pour moi une idée nouvelle, qui me donne à réfléchir.

Mais je ne réfléchis pas longtemps ; je n'en ai pas le loisir, une foule ne cesse de déferler à travers le hall vers le « Bosquet des Cocotiers », une foule d'une élégance éblouissante, parmi laquelle je reconnais nombre de célébrités. Je demande s'il en est toujours ainsi et j'apprends que je suis tombée sur la « Nuit des Étoiles ». Une femme salue Mr Sellers d'un geste : c'est une vedette de l'écran ; elle est vêtue d'une robe de satin blanc et d'une cape de renards de l'effet le plus somptueux ; ses longs cheveux dorés sont aussi lisses et luisants que sa robe. Une dépression se creuse en moi, celle de la femelle qui se sent miteuse et éculée. Je prie Mr Sellers de choisir une table où personne ne puisse nous voir. Il répond qu'il fera tout ce que je désire mais la belle aux cheveux d'or s'est accrochée à son bras et elle roucoule de sa belle voix un peu voilée : « Max, chéri, pourquoi ne vous joignez-vous pas à nous? Gary est avec moi. »

Ce n'est qu'à cet instant que je remarque un très beau jeune homme dont le visage m'est inconnu. On nous présente. La belle blonde, que je ne puis nommer, pour des raisons que tu comprendras plus tard, se montre à mon endroit très polie mais franchement intriguée. Je commence à me demander si mon jupon ne dépasse pas. Puis Gary dit : « Comment allez-vous? », avec l'accent caractéristique d'Oxford, et je me rappelle avoir lu qu'un nouveau jeune premier anglais faisait ses débuts comme partenaire de cette blonde.

Avant que j'aie recouvré mes esprits, nous voilà installés à une table en bordure de la piste ; il me semble vivre un cauchemar... tu sais, le genre de rêve où l'on n'a que sa chemise de nuit quand le pasteur vient en visite... Le « Bosquet » est très vaste ; des centaines de gens s'y pressent. Il y a, tout

autour, des palmiers et des cocotiers avec des singes empaillés dessus. Je me dis que j'apprends la vie et je me décide à boire encore un verre.

Nous sommes tous très gais ; Mr Sellers a l'air de me trouver spirituelle et s'occupe beaucoup de moi. Même Gary se dégèle et m'accorde son attention. Je m'épanouis ; ma féminité est très satisfaite. De nombreux danseurs s'arrêtent devant notre table pour dire bonsoir mais ils ne semblent pas me remarquer, ce qui contrarie Mr Sellers.

— Parce que vous n'êtes ni une vedette ni même une figurante, ces gens-là croient que vous n'êtes rien du tout ! me dit-il à l'oreille... Eh bien, on leur montrera qui fait marcher la machine, dans ce village ; ils seront bien attrapés !

Aussi, quand un producteur connu et sa femme, qui est une star, ont salué la blonde, Gary et Mr Sellers, celui-ci dit :

— Et, naturellement, vous connaissez Madge Lawrence ?

Ils hésitent un quart de seconde puis, me serrant vigoureusement la main, ils répondent :

— Mais bien sûr ! ... comment allez-vous ?

Mr Sellers se tord et me dit à voix basse :

— Vous êtes une célébrité, à présent !

Néanmoins, cette publicité m'intimide, lorsque la musique s'arrête et qu'un projecteur est dirigé sur notre table. Des milliers d'yeux nous fixent ; je voudrais me cacher sous la nappe. Je dois être à faire peur, à cette heure...

La blonde se lève et débite un beau petit discours. Il paraît que c'est elle la première étoile de cette nuit-là. L'acteur anglais est alors présenté au public et tout le monde applaudit ; Mr Sellers salue. J'entends murmurer tout autour de moi : « Mais qui est-ce ? qui donc est-elle ? » Et je découvre qu'il s'agit de moi. Comme il me semble honteux de torturer ainsi les gens, je pose un doigt sur mes lèvres et je dis à ceux qui occupent la table voisine : « Chut ! je suis Sally Rand — en civil ! »

Cela les amuse ; Mr Sellers aussi ; il l'explique à Gary qui en rit à son tour. Mais la blonde demeure impassible ; elle ne paraît pas m'aimer beaucoup. Elle dit, d'un ton hautain, à Gary qu'elle voudrait s'en aller. Il répond qu'il se plaît

où il est, ce qui amène une petite discussion. L'Anglais s'obstine. Il me remplit d'admiration : c'est mon premier contact direct avec un Britannique et je me dis que ce sont des caractères pareils qui ont édifié l'Empire.

La blonde égrène alors à mi-voix un chapelet d'épithètes des plus énergiques. J'en suis sidérée ; j'en suis blessée. Tu sais quelle est ma dignité lorsque j'ai bu. Je dis à Mr Sellers que je n'ai pas l'habitude de fréquenter des harengères et je le prie de faire partir cette dame. Mr Sellers ne comprend rien à ma dignité et rit très fort. La blonde est maintenant vraiment furieuse. Nous sommes dans une impasse ! Mr Sellers engage Gary à reconduire la belle dame chez elle et à venir nous rejoindre ensuite s'il en a envie. Lorsque Gary s'éloigne avec elle, les bravos crépitent. Je les crois très ironiques.

Nous ne tardons pas beaucoup à quitter le « Bosquet », Mr Sellers et moi ; il tient à me faire connaître le Trocadéro. La Packard blanche nous y dépose en un clin d'œil. Nous descendons au « caveau » qui est très sympathique malgré ses grandes dimensions. Il me plaît mieux que le « Bosquet », avec ses murs lambrissés de sapin et ses fauteuils de cuir rouge, et puis le public, comme le décor, a l'air moins irréel qu'au Bosquet.

Quantité d'hommes entourent le bar, ce qui est fort égoïste de leur part, étant donné que Hollywood regorge de femmes charmantes.

Mr Sellers doit être populaire : ils viennent à notre table et me font des compliments très recherchés. Mr Sellers me dit qu'il jouit d'une réputation déplorable et que ces messieurs me font la cour parce qu'ils me prennent pour sa nouvelle favorite.

— Ils ont tous un service à demander, ajoute-t-il, désabusé.

Une jolie brune, pleine d'entrain, portant le costume de sport le plus chic que j'aie jamais vu, s'approche de notre table, escortée de quatre jeunes gens très efféminés. On nous présente ; je la reconnais : c'est une beauté de music-hall, dont la franchise déconcertante s'appuie sur une indemnité de divorce d'un million de dollars.

Nous devisons très gaîment ; je me dis que je suis tout

à fait « dans le train », mais elle me demande soudain :

— Et quels rôles tenez-vous au cinéma, Miss Lawrence?

Je réponds :

— Je suis secrétaire.

Elle me dévisage comme si je venais de lui faire une sale blague. Je me sens, telle Alice revenant de derrière le miroir, me réduire à ma taille normale.

— Quelle horrible façon de gagner sa vie! dit-elle d'un ton froid.

Je suis dégrisée. Je comprends que je viens de faire un rêve et qu'après tout, je ne suis qu'une prolétaire.

Tendresses.

MAGGIE.

P.-S. — De plus, Mr Sellers est marié. N'est-ce pas triste?

II

QUELLE HORRIBLE FAÇON DE GAGNER SA VIE!

Extrait du journal d'une secrétaire.

30 octobre.

Levée de bon matin, très agitée à l'idée de me lancer dans ce métier lucratif du cinéma; très curieuse, aussi, d'en connaître le cadre et les gens avec lesquels je vais travailler. Mêlant les caresses aux menaces, je réussis à récupérer mon ensemble vert et je le revêts, pensant qu'il convient à une jeune fille qui franchit le seuil d'une existence nouvelle.

J'obtiens, au moyen du prêt de mes sandales du soir en drap d'argent, qu'une jeune personne à l'air délicat, propriétaire d'une Ford modèle T, me mène jusqu'au studio. Elle est en termes amicaux avec le gardien grisonnant de l'entrée, le salue, me dépose devant un bureau de réception et file vers le service du clichage.

Je passe quelques minutes fiévreuses à persuader un groom

très désagréable que je suis la nouvelle secrétaire de Sidney Brand. Ni impressionné ni prompt à être conquis, il me parcourt d'un regard évaluateur.

— J'espère que je suis votre type, dis-je d'un ton rogue.

— Oh ! vous ferez l'affaire, répond-il sans se presser, puis il daigne me conduire, à travers la cour, jusqu'au théâtre de mon activité.

Je suis presque aveuglée par le soleil éclatant que les murs éternellement blancs reflètent avec furie. Sur cette blancheur se détachent quelques massifs de fleurs rouges et le vert fané des palmiers qui remuent à peine sous la brise légère.

Nous passons devant des échafaudages et des bungalows ; des danseuses en « shorts » se reposent à l'ombre ; des hommes en habit portent des bavettes pour protéger leurs cols et leurs plastrons blancs contre les taches de peinture ; des paysans, des soldats, des flâneurs respirent un bref moment hors des étouffants studios du son. A l'extrémité de l'allée est ménagé un parc à voitures rectangulaire rempli de Fiat, de Duesenberg, de Cadillac et de Ford d'où s'échappe un flot de gens qui se dispersent dans toutes les directions. Des ouvriers, conduisant de bruyants wagonnets, évitent tout juste d'écraser les piétons ; des électriciens traînent d'énormes câbles et de gigantesques lampes ; des manœuvres transportent des décors. Sur le côté s'étendent de longs baraquements où logent les figurants ; des bungalows blancs modernes abritent les stars.

Soudain, un bourdonnement, un bruit de voix discordantes, le rugissement de la musique nous enveloppent, émanant d'un groupe de constructions sur notre gauche. Je m'arrête un instant pour écouter. Le groom grimace un sourire. « Je vais vous montrer quelque chose », dit-il en me poussant vers une porte entr'ouverte, tout en m'enjoignant le silence d'un doigt posé sur sa bouche.

Nous gravissons quelques marches et nous pénétrons dans une baraque obscure, pleine de machines compliquées, tapies dans l'ombre comme autant de formes diaboliques. J'éprouve une sensation de cauchemar jusqu'à ce que je distingue un jeune homme à l'air très doux qui dirige ces monstres : le projectionniste.

Un intervalle entre deux machines nous permet de regarder, à travers une minuscule fenêtre qui domine sur un petit théâtre. Rien sur l'écran mais on entend des voix et une musique spectrales ; j'en suis saisie ; le groom s'amuse de mon effroi.

De nouveau au soleil, je respire. Le groom se tord. « C'est comme ça qu'on recueille le son d'un film ; il est pris sur une bande séparée, m'explique-t-il. C'est seulement le public qui a besoin de voir les acteurs », ajoute-t-il avec mépris.

Nous finissons par nous arrêter devant un joli cottage de la Nouvelle-Angleterre, tout couvert de vigne et de fleurs, précédé d'une pelouse bien soignée. On se croirait dans le Massachusetts, abstraction faite de quelques palmiers inattendus. Je m'imagine que c'est un décor de film mais j'apprends que c'est le quartier général de l'Entreprise de Production Sidney Brand. Nous nous quittons là, le groom et moi.

Tout est muet comme la tombe dans ce cottage. J'entre audacieusement dans une demi-douzaine de bureaux et, bien que les fenêtres y soient munies de stores à l'italienne et drapées de chintz charmants, je suis un peu déçue de ne pas trouver même un seul rouet. Les cinéastes ont pourtant la réputation de n'omettre aucun détail.

Ma tournée d'inspection solitaire se termine dans la pièce de réception où je découvre une impertinente jeune brune, le chapeau sur l'occiput, assise devant un bureau, en train d'examiner dans son miroir de poche les points noirs de son nez.

Ma présence la surprend ; elle paraît vivement étonnée qu'un autre être vaguement humain erre dans ces parages. J'apprends plus tard que le personnel n'arrive guère avant dix ou onze heures, le travail de nuit étant fréquent ici.

— Je suis Madge Lawrence, dis-je avec bonne humeur ; j'ai été engagée hier soir comme secrétaire par Mr Brand.

— En voilà une blague, dit-elle sans quitter son miroir des yeux. Mr Brand est à Palm Springs et cela depuis plusieurs jours.

— Il existe des téléphones, dis-je ; Mr Sellers en a utilisé un hier soir.

— Max Sellers ?

Je fais oui de la tête.

Elle condescend maintenant à m'accorder toute son attention.

— Eh bien, dit-elle après un silence, vous n'avez pas l'air d'être ce genre-là.

— Ça, dis-je un peu agacée, c'est une question qui ne regarde strictement que mon créateur et moi. Incidemment et néanmoins, je travaille pour gagner ma vie.

— Okay ! s'écrie-t-elle, vaincue, avec un large sourire, tout en me tendant une main admirablement soignée. Mon nom est Amanda Flowers.

Elle ajoute que son rôle consiste à empêcher les impresarios, les acteurs et autres rongeurs de cette espèce de nous embêter. Ainsi, elle me protège, moi, et, à mon tour, je dois faire l'impossible pour protéger Mr Brand, afin qu'il puisse poursuivre son œuvre créatrice sans être dérangé.

Je suis en train de m'initier à la routine du bureau en étudiant les classeurs lorsque se produit une bruyante interruption. C'est un adolescent, vêtu d'un gilet de sport à carreaux, d'un pantalon de couleur contrastante et d'une chemise de gaucho. Je cherche à quelle catégorie de rongeurs il appartient et je viens de le ranger parmi les amateurs de peinture, quand il m'est présenté comme étant notre garçon de bureau.

Il siffle de surprise en apprenant mon emploi.

— Mince ! Ce que Maxime va faire un nez ! Elle croyait qu'elle avait la place !

— Ferme ça, bavard. Montre son bureau à Miss Lawrence, dit Amanda.

Il m'y conduit ; la pièce est petite mais agréable ; quelques fauteuils confortables, quelques bonnes eaux-fortes, un beau bureau, sur lequel s'alignent deux téléphones, un dictographe et un récepteur de dictaphone.

Bud se montre obligeant et désireux de se mettre bien avec moi. En vertu de quoi il me régale de potins sur les grosses légumes du studio, s'arrête pour rire et éclabousse de boue les vedettes des deux sexes.

Pendant que nous faisons le tour du bureau de Mr Brand, Bud me dit qu'il va me passer un bon tuyau. Si je joue Ladybird dans la troisième course de Tanforan, je pourrai gagner de quoi m'offrir deux permanentes. Je le remercie gentiment

et je lui dis que j'ai trop de choses en tête aujourd'hui pour penser aux chevaux de course.

— Okay ! Mais si jamais l'envie de parier vous prend, dites-le-moi et je vous donnerai un bon conseil, vraiment bon. Le patron lui-même me demande des tuyaux.

Je dois paraître incrédule ; il se met à rire avec indulgence.

— Demandez à Amanda... vous comprenez...

Il se penche confidentiellement vers moi et semble me mesurer pour voir si je suis digne de confiance ; cet examen doit le satisfaire car il continue précipitamment :

— Ça fait partie de mon système ; je ne resterai pas garçon de bureau toute ma vie ; un jour, je serai quelqu'un à Hollywood. J'ai découvert que tous les gros bonnets d'ici sont joueurs ; c'est leur point faible. Ils jouent sur n'importe quoi mais surtout sur les chevaux. Alors, je m'arrange en sorte d'être calé sur les chevaux !

Il s'arrête. Je ne comprends toujours pas comment les chevaux peuvent l'amener à occuper une situation importante ; mon ignorance lui fait pitié : il secoue tristement la tête.

— Voyez-vous, les relations, c'est tout, dans cette ville. J'ai de bons tuyaux sur les chevaux, je gagne de l'argent ; je le raconte à tout le monde et l'on vient me pomper. Je suis très prudent, je ne donne que des tuyaux sûrs, si bien qu'on ne tarde pas à savoir ce que je vaux. Tout le monde me connaît, alors, quand le moment psychologique viendra et qu'il y aura de l'avancement, il se trouvera forcément quelqu'un pour penser à moi !

La logique de ce raisonnement me paraît douteuse mais pourquoi refroidir l'ardeur de cet ambitieux éphèbe ?

Je retourne dans mon bureau où bientôt mes rêveries sont interrompues par la sonnerie stridente du téléphone. C'est Palm Springs ; mon patron est à l'appareil.

— Cherchez Palmer ! hurle-t-il, fort agité, dites-lui de m'appeler immédiatement.

Je sens qu'il serait inutile de mentionner que je ne connais pas Palmer et je me contente de dire :

— Oui.

— Prenez votre bloc, continue-t-il.

Je réponds :

— Je suis prête.

— Bien... allons-y...

Au bout de trente minutes et de quinze pages, flasque et exténuée, je raccroche le récepteur et je regarde éberluée ma dernière page de notes, ses ultimes instructions...

Extrait du carnet d'une sténographe.

Mr B. arrive mardi quinze heures. Envoyer la voiture le chercher à la gare.

Arranger rendez-vous avec pédicure au studio à seize heures.

Me procurer *Faisons les Foins* de chez Warner frères, pour être tourné au domicile de S. B. mardi soir. Également ce qui est projetable de la production *Toute seule.*

Dire au Service des recherches de s'occuper des coiffeurs pour Dietrich, dans *Toute seule.* Qu'ils se renseignent aussi sur le matériel en usage chez les barbiers, en Russie, avant la révolution.

Aller voir Mrs B. et l'aviser du retour de S. B.

Appeler Dietrich et organiser un rendez-vous avec S. B.

Téléphoner à Bullock-Wilshire qu'ils envoient des modèles de pantoufles — pointure 12 C — pas en verni.

Envoyer tous les numéros du *Hollywood Reporter* et de *Variété* à Mrs B.

Aviser le découpeur d'être prêt pour le jour de l'avant-présentation.

Rappeler à S. B. de téléphoner à Joe Burns vendredi matin.

Donner les raquettes de tennis de S. B. à recorder ; ... prêtes pour le week-end.

N'oubliez pas de dire à Palmer de m'appeler.

Je reprends mon souffle et j'appelle Amanda à grands cris. Sans mot dire, je lui montre le bloc. Elle est très consolante et me conseille de me détendre. « Personne, dit-elle philosophiquement, ne peut exiger des miracles, quoique S. B. aime qu'on fasse les choses à son idée, c'est-à-dire immédiatement et quelles que soient les difficultés. » Découragée, je me déclare incapable d'accomplir le moindre de ces petits miracles. Qui

est Palmer? Qui est le découpeur et où puis-je le dénicher? Qu'est-ce que c'est que *Toute seule* et où trouver des renseignements sur les salons de coiffure russes d'avant la révolution?

Palmer est le chef de la publicité. J'arrête les autres explications d'Amanda et je téléphone au service de la publicité. Palmer n'y est pas. Je demande qu'on lui dise de téléphoner d'urgence à S. B. à Palm Springs.

J'apprends que *Toute seule* est notre nouveau film, avec Marlène Dietrich. *Faisons les Foins* est un vieux film de Warner frères, avec le même décor; il vaut la peine qu'on le revoie, attendu qu'il a rapporté beaucoup d'argent. Le service des recherches n'a qu'à se débrouiller au sujet du matériel des salons de coiffure russes. Le découpeur est l'homme qui découpe les films et les recolle pour l'écran; cette tâche est plus importante qu'on pourrait le croire. Un découpeur peut faire la fortune ou la ruine d'un film; quand il est bon, il se paye très cher.

— Et qui est donc Joe Burns?

— Un spécialiste du crâne, répond Amanda, un sorcier qui fait pousser des cheveux là où il n'y en a pas.

— Alors Mr Brand est chauve?

— Il a beaucoup de préoccupations, dit Amanda sans se compromettre.

Je m'applique à exécuter ces commissions variées et à taper des lettres; on m'interrompt fréquemment. Ce sont des gens qui viennent me souhaiter la bienvenue; ils me semblent très aimables; j'en suis contente et leur fais bon accueil. Soudain, je m'aperçois qu'ils appartiennent en majorité au sexe fort. J'interroge Bud à ce sujet et j'apprends qu'il a répandu la nouvelle que je ne suis pas moche et que je suis bonne fille. Buddy m'en devient sympathique, car je ne suis pas insensible à une légère flatterie.

Je m'aperçois qu'il est midi et toujours pas de Palmer. Je rappelle la publicité; la préposée me conseille de téléphoner à la loge de la vedette mâle avec qui Palmer a rendez-vous. Je téléphone; l'habilleur me dit que Palmer n'est pas venu. Suivant le conseil d'Amanda, j'essaye chez le coiffeur : pas de Palmer non plus.

Je raccroche et je vois une jeune fille en train de me dévisager.

— Hello ! dis-je, faute de mieux.

— Je suis Maxime Stoddard, fait-elle doucement, et elle s'approche de moi.

— Comment allez-vous ? dis-je machinalement ; puis un déclic s'opère dans mon cerveau embrumé. C'est la jeune personne qui espérait mon emploi ! Elle est jolie, avec des cheveux blonds naturellement bouclés. La femelle, en moi, se cabre, comme toujours en présence de ce genre de beauté ; je me punis mentalement d'une gifle à cause de cette réaction.

— Eh bien, dit-elle, vous n'êtes pas du type auquel je m'attendais ; je suis surprise que Mr Brand vous ait choisie comme secrétaire !

— J'espère que vous êtes agréablement surprise, dis-je avec froideur. J'en ai soupé d'entendre discuter mon type.

Heureusement, Bud apparaît et m'évite d'autres flèches.

— Hello, Maxime ! fait-il gaîment. Elle n'est pas mal pour une brune, n'est-ce pas ?

Je crois déceler dans ce propos une certaine malice.

— Vous êtes un insupportable gamin, dit aimablement Maxime et elle s'apprête à partir. Près de la porte, elle me dit : « Nous devrions déjeuner ensemble un de ces jours. »

— Méfiez-vous d'elle, me conseille Bud, une fois la porte fermée. C'est une peste ; elle vous hait déjà parce que vous lui avez soufflé sa place.

— Justement, Bud, j'en suis très ennuyée. On dirait que quelqu'un a dû la laisser tomber salement.

— Ne gaspillez pas votre pitié sur elle. Elle ne la mérite pas.

Je suis curieuse d'en savoir davantage et je me demande si je vais interroger Bud ou bien lui dire que ma dignité ne s'abaisse pas aux questions de personnes quand le téléphone sonne.

C'est Mr Brand.

— Nom de Dieu ! Où est Palmer ?

— Je l'ai cherché partout ; il est introuvable.

— Ne me racontez pas ça. Mettez la main sur lui ; que tout le monde s'en occupe ; appelez au besoin les pompiers.

— Très bien, dis-je docilement.

— Est-il venu des journalistes? continue-t-il d'une voix rapide.

— Mais non, Mr Brand.

— Dieu soit loué ! Si l'un quelconque de ces satanés indiscrets vient vous interroger, vous ne savez rien — niez tout.

— Oui, Mr Brand.

Je raccroche. Bud est devant moi, les yeux brillants d'émoi.

— Des journalistes ! Je parie que c'est quelque chose d'important !

— Comment avez-vous entendu?

— On l'aurait entendu d'une lieue. Moi, je parie que c'est quelque chose de bon. Je vais aller faire une petite enquête.

— Vous allez vous mêler de ce qui vous regarde, dis-je d'un ton bref. Tâchez de trouver Palmer.

Je retéléphone à la publicité : elle est occupée. Le diable emporte Palmer ! Pourquoi ne se montre-t-il pas? Me voilà en difficulté dès le premier jour de ma nouvelle carrière, à cause de lui ! Si je ne le découvre pas, je serai peut-être mise à pied !... Je consulte ma montre : deux heures. Je me rappelle que j'ai faim mais je n'ose m'en aller avant d'avoir trouvé Palmer.

La publicité m'appelle : Palmer n'est pas venu au studio, à sa connaissance ; néanmoins, je pourrais essayer de le rejoindre, soit à la buvette soit au gymnase ; s'il n'y est pas, on me conseille toute une liste de numéros : « des petites amies », dit la publicité en gloussant.

Je demande la buvette ; il faut dix minutes pour m'apprendre que Palmer n'est pas là. Mes nerfs commencent à grincer et mon estomac crie famine. J'appelle le gymnase : pas de Palmer.

J'attaque la liste de numéros.

— Il est venu ici ce matin, minaude le deuxième numéro ; il n'a fait qu'entrer et sortir ; il était très pressé.

Je continue mes appels en suivant la liste ; toutes les voix qui me répondent sont féminines. Aucune ne l'a vu. Quel coureur ! Je sens que je vais détester cet homme.

Bud entre en trombe.

— Chic ! oh ! chouette alors ! rugit-il... C'est épatant... c'est terrible !

Je crie :

— Taisez-vous ! je n'ai pas besoin de vos hurlements pour devenir folle !

— Vraiment ? Le boulot ne va pas nous manquer ! S. B. est dans le pétrin ! Il se balade à Palm Springs — peut-être pour affaires. En tout cas, cette étrangère, l'actrice Sarya Tarn, y est — peut-être par hasard. N'empêche qu'ils vont ensemble dans toutes sortes d'endroits ; ça va bien jusqu'à hier soir quand, à la salle de jeu du Casino, Brand se dispute avec un type au sujet de Sarya et lui flanque une pile. Éclairs de magnésium, photos, journaux ! Vous pigez ?

J'écoute attentivement mais je ne vois encore rien qui cloche dans le scénario.

— Je trouve que Mr Brand a bien fait, dis-je avec indignation.

— Ah ! ouiche ? Mais c'est qu'il y a une Mrs Brand et que ça ne fait pas bon effet que Mr Brand, en voyage d'affaires, se mette à se battre pour des dames, surtout des actrices étrangères ! Ça fera sûrement du vilain dans les journaux.

— Qu'est-ce que Mr Palmer peut y faire ?

Cette question me vaut le mépris de Bud :

— Jim Palmer est un ancien journaliste qui connaît tout le monde dans la presse. C'est pour cette raison qu'il est employé ici. Il est à même de faire faire des articles tels que Mr Brand aura l'air d'un héros mêlé innocemment à une rixe.

— Comment avez-vous été informé de tout cela ?

— J'ai mes sources, répond Bud en bombant la poitrine ; je n'invente rien.

Me voilà fraîche : Mr Brand est dans le pétrin ; pas de Palmer ; une publicité fâcheuse... La pauvre Maggie est fichue... je suis désespérée.

Amanda entre en coup de vent : « Palmer vient d'arriver et se dirige vers la buvette. Vous pourriez y aller prendre un sandwich et lui parler. »

Je n'attends pas qu'elle m'en dise davantage. Je m'empare du bras de Bud et je l'entraîne car j'ignore où est la buvette. Nous nous précipitons à travers la cour. Avant même d'arriver, j'entends le fracas de la vaisselle et de l'argenterie et un bruit infernal de voix. Nous entrons en trombe. J'aperçois une foule

de gens, pour la plupart maquillés de jaune et costumés, puis un rire homérique m'assourdit.

Nous nous frayons un passage entre des groupes compacts debout ou serrés autour des tables ; le centre de la salle est libre. Dans cette arène galope à quatre pattes un homme harnaché comme un cheval ; il porte sur son dos un cavalier habillé en jockey qui agite sa casquette en criant : « Hop ! hue... hop ! hue... » Je demande à Bud ce que cela signifie : « C'est l'enjeu d'un pari », me répond-il.

Après plusieurs tours de piste qu'accompagnent les cris de l'assistance, le cheval fait tomber le jockey, lui prend la main et s'écrie : « Mesdames, Messieurs, le gagnant ! James Palmer ! »

J'ai trouvé mon homme !

III

Je fais la connaissance du patron

Cercle de la Jeune Fille,
Hollywood, Californie

31 octobre.

Chère Miss Lawrence,

Je n'aime pas faire de remontrances à mes pensionnaires mais je sais qu'il me suffira de vous dire combien votre conduite d'hier soir diffère de nos habitudes pour qu'elle ne se renouvelle pas.

Mary Emmett.

Chère Mrs Emmett,

Je suis très honteuse de ce qui s'est passé hier soir ; je serai peut-être excusée en invoquant le fait que nous célébrions mon nouvel emploi.

Croyez à mes regrets.

Madge Lawrence.

SUPER FILMS

A : Madge Lawrence *Objet de la communication :*
De : James Palmer

Excuses.

31 octobre.

Chère Miss Lawrence,

Comme vous avez dû le voir dans les journaux, nous avons sauvé la face aux yeux de la chère vieille Alma Mater et Mr Brand est enchâssé dans les cœurs féminins de l'humanité entière comme un de ces galants chevaliers de jadis, sacrifiant tout pour défendre le renom d'une dame.

J'éprouve néanmoins le remords de vous avoir fait passer de bien mauvais moments et, comme c'était votre premier jour parmi nous, je ne puis guère espérer votre pardon. Ce qui m'ennuie le plus est que vous m'ayez vu désarçonné dans l'arène. Mon amour-propre masculin en est blessé ; cela ne constitue pas un début très heureux à nos relations que je souhaiterais agréables.

Laissez-moi vous assurer de ma bonne volonté et, s'il est un service quelconque que je puisse vous rendre, n'hésitez pas à recourir à moi.

James (jockey) Palmer.

SUPER FILMS

A : James Palmer
De : Madge Lawrence

31 octobre.

Cher Mr Palmer,

C'est la première fois que je travaille dans un studio et je m'aperçois qu'il faut s'y habituer à certaines bizarreries. Je me rends compte que j'ai vécu jusqu'ici très à l'abri, avec un horizon des plus étroits. A propos d'abris, j'ai une requête à

vous adresser. Voulez-vous être mon chevalier servant ? Amanda m'affirme que vous êtes un spécialiste du miracle et j'en aurais, en ce moment, le plus urgent besoin. Je cherche, à proximité du studio, un logement particulier agréable, bon marché et gai.

J'habite en attendant au Cercle de la Jeune Fille mais je crains que mon effervescence juvénile n'y apporte une note discordante. Hier soir, j'ai organisé, avec quelques-unes des pensionnaires, une petite agape destinée à célébrer mon nouvel emploi. (Vous voyez que j'ai, moi aussi, mes faiblesses.) Ce matin, j'ai reçu, de la directrice, Mrs Emmett, une remontrance polie. Je n'ai pas l'habitude de me livrer régulièrement à des orgies mais il me semble qu'une jeune fille a bien le droit de se distraire à l'occasion.

Si vous avez une proposition à me faire, je serai,

Votre très reconnaissante

MADGE LAWRENCE.

1er novembre.

Chère tante Agnès,

Bonne nouvelle ! J'ai un emploi !

Je suis la secrétaire de Sidney Brand, celui dont les films vous déplaisent. Je me suis trouvée présente, par hasard, lorsque l'occasion s'est offerte, en la personne de Bob Faulkner, un garçon qu'Élizabeth et moi avons fort bien connu à l'Université de State.

Bob est maintenant l'assistant de Max Sellers, l'illustre metteur en scène. En apprenant que je cherchais une place, il m'a présentée à son patron qui m'a procuré cette situation auprès de Mr Brand. Mr Sellers m'a dit que j'avais bien fait de venir à Hollywood et que Mr Brand apprécie la culture supérieure.

Chose étrange — mais cette ville est pleine d'étrangetés — je n'ai pas encore vu Mr Brand. Il est, paraît-il, à Palm Springs avec ses auteurs, en train de travailler à une nouvelle pièce. On est extrêmement laborieux ici et un homme aussi important que Mr Brand est souvent obligé de s'en aller à des centaines de lieues pour pouvoir travailler en paix.

Il vous intéressera peut-être d'apprendre que j'ai vu Colin Grove, hier, déjeunant au studio, et qu'il est encore plus beau

en chair et en os que sur l'écran. Si vous êtes gentille et si vous m'écrivez souvent, je pourrai lui demander de vous dédicacer sa photo ; vous imaginez-vous combien toutes vos amies du club de bridge vous envieront ?

Je me suis beaucoup plu au Cercle mais le studio en est si éloigné et les modes de locomotion si incommodes que je suis forcée de chercher à me loger plus près de mon travail. L'un des employés de la publicité s'occupe de me procurer un appartement. En attendant, adressez-moi vos lettres au studio.

Tendresses.

MADGE.
Appartements Val Mar.

4 novembre.

Chère Liz,

Tu me sembles parfois avoir une tournure d'esprit très vulgaire. Non, Mr Sellers s'est conduit en parfait galant homme ; il m'a déposée devant ma porte en me baisant la main et, ce qui rend mon aventure des Mille et Une Nuits, comme tu l'appelles, encore plus incroyable, j'ai effectivement obtenu l'emploi.

J'ai peine à croire qu'il y ait seulement quelques jours de cela. Mes illusions m'ont été arrachées les unes après les autres, me laissant faible et lasse au milieu du tourbillon de la vie. Mes yeux papillotent, mes mains sont presque paralysées et la folie me guette.

C'est ce soir la première fois que je rentre avant minuit. Sans Marjorie Hillis et le besoin de m'épancher je n'aurais pas l'énergie nécessaire pour t'écrire. Car j'habite seule, maintenant, et je suis loin d'aimer cela, même après avoir ingurgité tout ce que Miss Hillis a pu pondre sur ce sujet. Ayant relu la page de son livre relative à ce qu'une jeune fille solitaire fait un soir de congé, j'ai pris un bain, parfumé de sels délicieux, j'ai mis ma plus belle matinée (la vieille que tante Agnès m'a envoyée il y a des années), j'ai dîné dans mon lit (une laitue flasque et des sardines) et je suis à présent assise à ma table, blottie dans la chaleur et la lumière d'une horrible lampe, tout en franges et soie rose.

C'est jeudi le jour qui m'a vraiment flapie. Le jour du retour du patron.

Je suis à mon bureau, fraîche dans ma robe de toile noire, avec un col et des poignets blancs, fraîche mais nullement calme. Mes yeux brillent d'une résolution farouche, mon dos se raidit car je n'ai pas encore vu Mr Brand et il faut à tout prix que je lui convienne. Tu pourrais t'imaginer que le reste du personnel, les employés de la publicité, ceux de la production, sont de sang-froid. Eh bien, non, depuis l'instant où je suis arrivée, le matin, je me suis crue dans un asile d'aliénés : Miss Lawrence, il faut que Brand voie ce scénario avant toute chose ; Miss Lawrence, veuillez faire approuver ces dessins dès que Brand sera là. Miss Lawrence, n'oubliez pas qu'il y a aujourd'hui une réunion importante à propos du contrat de vente des *Super Films*. Miss Lawrence, soyez gentille et faites-moi recevoir ; il faut que je voie le patron pour la scène du cabaret... Miss Lawrence, dites tout de suite au patron qu'il nous est impossible de trouver des fauteuils de salon de coiffure russe authentique ; on ferait peut-être mieux de situer cette scène dans un cabinet de dentiste... Miss Lawrence, ceci... Miss Lawrence, cela... je deviens enragée !

Et, pour m'achever, Mrs B. m'appelle et me demande de découvrir pourquoi elle n'a pas reçu la robe qu'elle a commandée chez Bullock et, surtout, que je n'oublie pas de veiller à ce que Sidney prenne ses pilules une demi-heure après son déjeuner, tous les jours, et qu'il fasse sa sieste ; il faut aussi que je m'occupe des billets pour l'ouverture de Lunts, ce soir...

Je crie à Jim Palmer :

— Qu'est-ce que je suis ? une secrétaire ou une bonne d'enfants ?

— La place de la femme est au foyer, me répond avec sévérité le chef de la publicité ; ça vous apprendra à vouloir être électrices.

— Vous pouvez dire que vous êtes réconfortant, vous !

— Patientez un peu, dit-il en souriant d'une oreille à l'autre. En attendant, Maggie, il faut que je voie le Grand Homme pour lui parler de nos difficultés avec la marine à propos du film *Wings over Hawaï*.

Je crie : « Fichez le camp ! »

Quand arrivent trois heures, tout le personnel a les foies ; on dirait autant de soldats de bois ; seul le frisson qui les secoue de temps à autre montre qu'ils sont vivants.

Je demande à Jim :

— Pourquoi ont-ils l'air aussi effrayé ? On dirait que Mussolini doit arriver avec une troupe de chemises noires ?

— C'est l'inconvénient de ce sale métier : il n'offre aucune sécurité. A toute minute, n'importe quand, on peut être flanqué dehors. Il n'y fait pas bon ; on ne sait jamais quand on retrouvera à manger.

— Vous parlez trop, dit Maxime Stoddard, qui est là, Dieu sait pourquoi, vu qu'elle ne fait pas partie de notre unité. Elle est dactylo, au service de dactylographie. Mais, après le déjeuner, elle s'amène avec un bouquet de fleurs qu'elle met personnellement dans un vase sur le bureau de S. B.

Jim lui jette un regard de pitié qui la fait rougir mais elle ne dit rien. Il me revient de vilaines choses qu'on m'a racontées sur son compte : il paraît qu'elle devient trop intime avec ses patrons. Soudain, elle me fait de la peine et je me propose d'être particulièrement gentille envers elle.

Le temps se tire ; je me sens gagnée par cette frousse paralysante ; j'en suis furieuse contre moi-même et je ne cesse de me dire : « Ne te frappe pas ; ce n'est pas une question de vie ou de mort. » Mais rien n'y fait. Mon nez brille de plus en plus, mes mains sont froides et humides. Enfin, une superbe voiture s'arrête devant la porte et notre maître et seigneur apparaît.

Je reste figée sur place et suis incapable de me présenter à lui lorsqu'il entre en disant bonjour à Amanda et à Buddy. Il salue les autres d'un geste puis s'avance vers moi en marmonnant :

— Je suis content de vous voir parmi nous.

Je réussis à prononcer mon nom et à lui tendre mes doigts gluants, tout en recueillant une impression d'yeux proéminents, de cheveux clairsemés, d'une bouche molle et de larges hanches féminines.

Puis il dirige sur moi le feu roulant d'ordres successifs et rapides : « Appelez-moi Cahan... dites-lui ceci... faites venir la manucure... prenez votre bloc » et, brochant sur le tout, il demande quelque chose à manger. A manger ? mais

quoi ? « N'importe quoi, mais vite : je meurs de faim. »

C'est mon premier contact avec cet homme et je suis sensée connaître l'état de son estomac et ce qu'il a envie de manger !

Buddy vient à mon secours et file à la buvette.

Pendant tout ce temps, Maxime s'est tenue à l'écart, attendant de pouvoir dire au patron un mot en particulier. Il a l'air de vouloir l'éviter, malgré ce que je sais de l'espoir qu'elle avait d'obtenir ma place. Cette attitude me paraît cruelle ; alors, je fais remarquer les jolies fleurs qu'elle lui a apportées.

— Oh ! dit-il, merci, Maxime ; c'est très gentil de votre part ! Et il lui tapote paternellement l'épaule, d'un air distrait, tout en la poussant doucement vers la porte.

Buddy revient avec du pain de seigle au jambon et un chocolat-soda. Je porte le plateau dans le bureau de S. B., me sentant comme une mère poule avec son poussin.

Déjà plongé dans une masse de papiers, Mr Brand étend la main vers le sandwich, sans le regarder, et y mord à belles dents tout en se saisissant du chalumeau qui plonge dans le chocolat. Je m'assieds avec mon bloc ; entre ses bouchées et ses gorgées, Mr Brand répond au téléphone, au dictographe et me dicte à une allure vertigineuse.

Dès que le plateau a été enlevé, notre découpeur, l'assistant de S. B. et deux auteurs entrent en trombe. S. B. me dit de transcrire les notes que j'ai prises et d'attendre qu'il puisse continuer sa dictée.

Je reprends haleine et me mets à ma machine, dans mon bureau. Il est près de six heures lorsque Amanda et Buddy viennent me dire bonsoir. Pas de signe de vie de Mr Brand. A sept heures, j'attends toujours, dans un splendide isolement, qu'il se montre et se décide à rentrer chez lui. Après tout, les gens ont un domicile pour lequel ils payent un loyer, ils ont femme et enfants à voir... Mr Brand ne doit pas faire exception. Mais le temps passe et Mr Brand est toujours occupé à créer des évasions de la réalité, tandis que je médite sur mon sort et sur les exigences de mon estomac.

Soudain, un étrange bourdonnement me frappe les oreilles. Duquel des instruments émane-t-il ? Après quelques hésitations, je m'empare du dictographe. Mr Brand n'est pas, comme

je le craignais, tombé dans le coma. Il m'ordonne de préparer cinq whiskies, avec de l'eau gazeuse, mais pas trop. Où cache-t-on les éléments de ces libations? Je fouille fiévreusement mon cabinet, allant jusqu'à percuter les murs, dans l'espoir de découvrir une armoire secrète, mais en vain. Désespérée, je téléphone à Mr Brand que je n'arrive pas à trouver le bar. « Oh ! me répond-il, il est dans mon bureau. » La pensée me vient que mon patron a dû se blesser la jambe, que ses visiteurs sont tous partis et qu'il a besoin de cinq verres pour se remonter. Sans cela, pourquoi m'obligerait-il à venir les lui préparer dans son bureau? Je m'y rends et je remplis l'office de serveuse pour cinq individus très paresseux et dissolus. Cependant le téléphone sonne : c'est Mrs Brand. « Désolé, ma chérie, roucoule son époux, mais il m'est impossible d'assister ce soir à cette ouverture ; vas-y et emmène ta maman. »

Des cris nerveux font vibrer le récepteur ; Mr B. l'éloigne de son oreille. « Oui, chérie, je sais. C'est navrant... mais je rentrerai dès que je le pourrai. »

Je boirais, moi aussi, bien volontiers mais, comme personne ne m'y invite, je retourne dans mon cabinet et les heures se succèdent. Je suis malade de faim et de colère quand la porte de Mr Brand s'ouvre, il émerge avec ses acolytes, leur donne ses instructions de la dernière minute et m'appelle pour me dicter le courrier. Il est, à cet instant, sous le coup d'un attentat ; je vois déjà se former devant mes yeux l'en-tête sensationnel : « Une secrétaire attaque son patron. Folie passagère due à la sous-alimentation. »

Mais non, je suis une créature fidèle et j'accompagne docilement mon patron. Un silence de mort règne dans la maison.

— Maintenant, dit Mr Brand gaîment, nous allons pouvoir abattre un peu de besogne en paix.

Je lui expose avec fermeté l'état de mon estomac. Il l'apprend non sans contrition et me dit que j'aurais dû me faire apporter quelque chose ; il me promet de se dépêcher, afin que je puisse rentrer dîner.

A ce moment, il me regarde attentivement pour la première fois mais son visage hermétique ne révèle rien de son impres-

sion. Au lieu du commentaire que j'attends, il me demande un autre whisky. Pendant que je le prépare, je sens son regard me transpercer. Cela m'énerve un peu.

Pourtant, lorsque je lui tends son verre, il n'est plus qu'à son travail, absorbé par le monceau de lettres et de papiers qui encombrent sa table. Je m'efforce vaillamment de suivre le flot de paroles qui s'échappe de ses lèvres ; les crochets de ma sténo trop rapide deviennent illisibles ; il faudra me fier à ma mémoire. Un coup d'œil sur ma montre m'apprend qu'il est onze heures. Mon Dieu ! quand donc cet homme aura-t-il fini de décommander des gens, de leur donner des ordres, d'envoyer des accusés de réception et de rédiger des notes ? Sans doute mon désespoir est-il contagieux car Mr Brand s'arrête brusquement en disant : « Le diable emporte !... nous ferons le reste demain. »

Je me hâte de rassembler mes papiers, de crainte qu'il ne change d'avis, je me lève et je fais observer avec quel plaisir je dirais un mot à une côtelette. Mr Brand est à présent très cordial ; il me demande comment me plaît Hollywood et si j'aime travailler avec lui. Je suis suffisamment femme pour savoir de quelle façon lui répondre : j'ouvre les yeux tout grands et je dis que je suis folle de Hollywood et enchantée de mon emploi.

Je me dirige vers la porte ; Mr Brand s'avance vers moi tout en vantant les merveilles de Hollywood et en disant que je réussirai parce qu'il est évident que je suis très intelligente. Au moment d'ouvrir la porte, je sens quelque chose me toucher le dos. C'est le bras de Mr Brand qui m'attire et m'oblige à me retourner. Je suis tellement surprise que j'ai tout juste la présence d'esprit nécessaire pour éviter l'humiliation d'avoir à défendre mon honneur. Je le regarde droit dans les yeux, je le remercie de me trouver intelligente et je dis que la chose la plus intelligente que je puisse faire à cette heure est d'aller manger et dormir afin d'être aussi vive et intelligente demain matin. Puis, j'ajoute, sur un ton maternel, qu'il doit, lui aussi, être très fatigué et que la journée du lendemain sera pour lui une journée importante.

Je vois passer l'étonnement dans son regard, l'étreinte de son bras se relâche et je respire de nouveau à l'aise.

— Vous êtes bien naïve, me dit-il ; après tout, qu'est-ce qu'un baiser ? Un geste amical, tout simplement.

Impossible de répondre sans manquer aux convenances et je suis très décidée à demeurer convenable. Aussi, je dis que je resterai probablement toujours naïve parce que c'est ce qu'il y a de meilleur pour la santé.

Son attitude se modifie complètement ; sans doute me comprend-il et se dit-il qu'il en a fait assez pour un soir mais, comme, en même temps, il tient à avoir le dernier mot, il me dit paternellement que je ne devrais pas être aussi rigide parce qu'il m'aime bien, que je ne suis pas banale.

Pour ne pas demeurer en reste, je réponds que j'espère qu'il m'aimera encore bien davantage, mais je parle d'un ton tout à fait impersonnel.

Tendresses. MAGGIE.

(A suivre.) JANE ALLEN

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR HÉLÈNE CLAIREAU

LES MINES SOUS-MARINES

Les mines sous-marines qui, depuis quelques semaines, ont acquis une si fâcheuse actualité (dix-sept grands bâtiments alliés ou neutres ont été détruits en une seule semaine), ne sont pas d'une invention récente. Au cours de la guerre russo-japonaise de 1904-1905, elles avaient déjà fait sur le théâtre des opérations une entrée sensationnelle en détruisant, dans chaque flotte, un nombre considérable de navires de combat. Le tableau suivant, dressé par les amirautés russe et japonaise, en donnera une idée :

PERTES PAR MINES DANS LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE

Bâtiments coulés :	Bâtiments avariés :
—	—
1° *Russie.*	
Cuirassé *Petropavlosk*, Croiseur *Boyarine*, Transport *Yénisseï*, 2 canonnières, 4 torpilleurs.	Cuirassé *Pobieda*, — *Sévastopol*, Croiseur *Bayan*, — *Gromoboï*, 5 torpilleurs.
2° *Japon.*	
Cuirassé *Hatsusé*, — *Yashima*, Garde-côtes *Hei-Yen*, — *Sai-Yen*, Croiseur *Takasago*, — *Miyako*, 1 canonnière, 2 torpilleurs.	Cuirassé *Asahi*, Croiseur *Akashi*, — *Chiyoda*, 3 torpilleurs.

La perte du cuirassé *Petropavlosk*, dans une sortie devant Port-Arthur, avait été particulièrement sensible aux Russes. D'abord, parce que c'était là un magnifique cuirassé moderne, ensuite, parce qu'il portait le pavillon de l'amiral Makaroff, grand chef de la flotte russe d'Extrême-Orient, qui jouissait auprès des états-majors et des équipages d'un prestige justifié. La fin de ce beau cuirassé, qui semblait porter à ce moment les destinées de la Russie dans les pays jaunes, fut provoquée par une ruse très habile des Nippons. Les abords de Port-Arthur étant minés, les Russes faisaient draguer soigneusement chaque jour un chenal de sécurité pour maintenir libre un passage qu'ils indiquaient par de petites bouées. L'amiral Togo, chef de l'escadre japonaise, ayant eu vent par ses nombreux espions de la sortie de l'escadre russe, fit déplacer au cours de la nuit précédente les bouées du chenal. Et, au jour, l'escadre russe, s'étant engagée dans un faux passage, le *Petropavlosk*, bâtiment de tête, heurta successivement plusieurs mines et sombra en quelques minutes. L'amiral Makaroff disparut avec lui.

■ ■

Comme on le voit par le tableau ci-dessus, les désastres causés par les mines sous-marines au cours de cette guerre étaient impressionnants. Cela promettait pour l'avenir. Chaque marine comprit la leçon, et fit bien, car la redoutable promesse fut tenue largement au cours de la grande guerre, comme nous allons le voir.

M. Campinchi, ministre de la Marine, disait récemment, dans une déclaration à la presse, qu'au cours de la guerre de 1914-1918, sur six millions de tonnes de navires perdues par les Alliés, quatre cent cinquante mille tonnes seulement furent détruites par les mines sous-marines. C'est déjà un bilan respectable, mais le ministre de la Marine ne parlait là que de navires de commerce. Si l'on veut connaître les pertes des navires de guerre alliés, on peut se reporter au tableau suivant, dressé par l'écrivain anglais M. Wayne Francis Palmer, dont les ouvrages font autorité.

PERTES PAR MINES DES BATIMENTS DE GUERRE ALLIÉS HORS DE LA MER NOIRE ET DE LA MER BALTIQUE.

	GRANDE-BRETAGNE	FRANCE	ITALIE	RUSSIE	ETATS-UNIS	TOTAL
Cuirassés	5	1	1	»	»	7
Croiseurs cuirassés	1	1	»	1	»	3
Croiseurs	3	1	»	»	1	5
Croiseurs auxil.	2	»	2	»	»	4
Monitors	1	»	»	»	»	1
Contre-torpilleurs	19	3	2	»	»	24
Torpilleurs	1	4	3	»	»	8
Sloops	7	»	»	»	»	7
Mouilleurs de mines	2	1	»	»	»	3
					TOTAL...	62

Les pertes des flottilles de dragage ne sont pas comprises dans ce tableau. D'après le rapport de l'amiral Jellicoe, les pertes des dragueurs anglais seuls s'élevèrent à deux cent trente-six de ces petits navires.

Nous allons examiner successivement le rôle joué au cours de la grande guerre par les mines sous-marines et les diverses opérations effectuées avec ces redoutables engins par la marine allemande, puis par les marines alliées.

I. — LES OPÉRATIONS DE MINES DES ALLEMANDS

La marine allemande utilisa les mines sous-marines, non seulement dans les mers d'Europe, Manche, mer du Nord, Méditerranée, Atlantique, mais encore dans les pays plus lointains, au cap de Bonne Espérance, à Colombo, à Aden, et même en Nouvelle-Zélande. Les fameux croiseurs corsaires *Wolf* et *Moewe*, bâtiments fantômes qui donnèrent tant de mal aux croisières alliées, étaient pourvus de mines et, si le nombre de celles qu'ils mouillèrent à chaque opération fut petit, l'émotion causée fut très grande. Un troisième corsaire, le *Greif*, stimulé par le succès de ses camarades, voulut en faire autant. Mais déjà les patrouilles alliées avaient organisé leurs croisières de surveillance. La carrière du *Greif* fut courte. Il fut coulé dès le départ.

Des sous-marins allemands de grande classe, les *U-117*,

U-140, *U-152* et *U-156* allèrent jeter des mines sur les côtes des États-Unis où furent coulés successivement six neutres ; ils eurent quelques déboires. L'*U-140* fut avarié par les grenades d'un torpilleur américain avant d'avoir rien fait ; l'*U-156* ne revint jamais, l'*U-152* fut rappelé avant d'avoir atteint les côtes américaines (voir le livre du capitaine de corvette allemand Ruge).

Mais ce fut, bien entendu, sur les côtes anglaises et dans la mer du Nord que les Allemands employèrent surtout les mines sur une très vaste échelle.

Le premier soin de l'amiral von Ingenhold, chef de la flotte allemande, consista à fermer soigneusement les détroits des Belts pour interdire l'entrée de la Baltique par ces chenaux aux flottes anglaise et française. Et, de fait, celles-ci ne cherchèrent jamais à franchir cette longue série de passages étroits, découpés, dentelés, peu profonds, propices aux embuscades et aux surprises de tous genres, qui risquaient fort de se transformer pour elles en couloirs de la mort.

Puis, les chefs de la marine allemande reconnurent vite la nécessité de créer quelque part une vaste baie d'exercice où leurs navires, notamment les nouveaux, achevés en toute hâte, pourraient s'entraîner en toute sécurité, effectuer des manœuvres, des tirs, des lancements de torpille, bref, subir une préparation intensive en vue des batailles prochaines. En mer du Nord, quand ils appareillaient de Wilhemshafen ou de Cuxhaven, les croiseurs ou les torpilleurs de Guillaume II se trouvaient vite nez-à-nez avec les vaisseaux de S. M. britannique. Et c'était le combat réel. Impossible de s'exercer dans de pareilles conditions. Il fallait trouver ailleurs une zone plus tranquille.

On la créa en mer Baltique, autour du grand port militaire de Kiel. De nombreux barrages de mines, serrés, répétés, surveillés chaque jour par de puissantes patrouilles de torpilleurs, de croiseurs et de Zeppelins la rendirent inviolable. Les escadres russes de l'amiral Kanine essayèrent bien de venir l'attaquer mais elles éprouvèrent de lourdes pertes, et finalement y renoncèrent.

Le rôle de cette baie allemande, ainsi créée artificiellement, grâce à des barrages de mines purement défensifs, fut tel que

l'amiral von Sheer, qui, par la suite, commanda la Hochsee Flotte, put écrire dans ses mémoires :

« Si nous n'avions pas eu ce champ de manœuvres, nous n'aurions pas pu exercer nos escadres et les amener au haut degré d'entraînement nécessaire. Or, nous ne pouvions espérer la victoire que si nous arrivions à la perfection en matière d'entraînement. C'était à nos yeux la chance unique et décisive. Sans la base de Kiel, on n'eût pas pu même envisager le développement de nos flottilles de sous-marins ! ».

En mer du Nord, les Allemands protégèrent aussi par des mines le golfe de la Jahde et les grands ports de Wilhemshafen et Cuxhaven, ainsi que les embouchures de l'Elbe et de l'Ems. Leurs barrages s'étendirent jusqu'à l'île d'Heligoland puis à la ligne Teersheling-Hornriff. Les Anglais ayant, par la suite, effectué, eux aussi, des mouillages de mines au large des lignes allemandes, la deuxième baie ainsi créée, beaucoup plus petite que celle de la Baltique, bénéficiait d'une double protection. De fait, celle-ci était si bien assurée que l'amiral Jellicoe, commandant la Home Fleet, interdit à ses sous-marins d'essayer d'entrer dans la baie. Le commandant du sous-marin *H-5*, jeune officier plein d'ardeur, ayant réussi, par une de ces initiatives indisciplinées qui étaient dans la manière de Nelson, à franchir le chenal de sécurité et à torpiller à l'embouchure de l'Ems l'*U-5* allemand, fut blâmé et rayé pendant un an du Distinguish Service Order pour cet exploit superbe mais défendu.

Tout le littoral allemand, en Baltique et en mer du Nord, fut protégé effectivement par des chapelets de mines. Et si Hitler, dans un de ses récents discours, a pu s'écrier avec emphase : « Pendant toute la grande guerre, les neuf cent soixante kilomètres de côtes allemandes n'ont pas reçu un seul obus ennemi », il aurait pu ajouter que c'est grâce aux mines sous-marines que les côtes germaniques ont pu bénéficier de cette inviolabilité.

Ce serait mal connaître le caractère audacieux des grands états-majors allemands que de les croire disposés, ayant en main une arme aussi redoutable que la mine, à ne l'utiliser que pour atteindre des buts défensifs. Dès le début des hostilités, ils lancèrent donc avec entrain leurs bâtiments spéciaux

jeter des mines sur les côtes d'Angleterre, dans certains parages de la mer du Nord où ils pensaient que la Home fleet viendrait les provoquer. Ils n'employaient encore pour ce rôle que des navires de surface, comme leurs adversaires d'ailleurs. Et cela rendit leurs opérations difficiles car les croisières anglaises, bien organisées, parfaitement entraînées, gardaient jalousement la maîtrise de la mer.

Le premier bâtiment qui s'aventura sur les côtes britanniques avec son chargement d'engins de mort fut le *Kœnigin-Luise*, petit paquebot qui, jusque là — ô ironie du sort — n'avait jamais transporté que de paisibles touristes sur la Côte d'Azur et au cap Nord. Il fut découvert et coulé en pleine opération. Mais le croiseur anglais *Amphion*, qui le canonnait, sauta sur une de ses mines. D'autres chapelets furent mouillés devant l'Humber et la Tees, sans grands résultats. Un autre fut établi devant la côte d'Irlande, où la Home Fleet s'était mise à l'abri, par crainte des sous-marins. Le grand croiseur de bataille *Audacious*, tout neuf, s'y perdit. Les Anglais réussirent à tenir la nouvelle secrète et les Allemands l'ignorèrent longtemps.

De nombreuses tentatives furent effectuées. Mais les patrouilles anglaises veillaient. Les escadrilles, les divisions légères battaient la mer du Nord en tous sens, jour et nuit, avec une activité, une méthode et un allant tels que bientôt les mouilleurs de mines allemands n'eurent plus beaucoup de chances de réussir leurs mauvais coups ; deux sur trois de ceux qui tentaient l'aventure ne revenaient pas à leurs bases d'opérations. En octobre 1915, deux sorties furent effectuées pour aller mouiller des mines, l'une par le croiseur *Berlin*, l'autre par quatre torpilleurs. Le *Berlin* canonné aussitôt se sauva par miracle, les torpilleurs furent coulés tous les quatre.

Les Allemands, très vite, comprirent que le mouillage de mines par bâtiments de surface devenait bien aléatoire. Il fallait trouver autre chose.

Alors, avec une rapidité de décision et une imagination créatrice auxquelles il faut rendre hommage, ils résolurent de créer le sous-marin mouilleur de mines. Et, disons-le tout de suite, ils réussirent parfaitement à résoudre ce pro-

blème délicat auquel ni les Anglais ni les Français n'avaient encore songé. Ils réalisèrent ainsi, dit le capitaine de vaisseau de Prunières, dans son remarquable ouvrage sur les mines sous-marines, à plus de cent ans d'intervalle, une idée que Fulton avait proposée à la France d'abord puis à l'Angleterre, sans le moindre succès.

Les quinze premiers sous-marins mouilleurs de mines, dits bâtiments *UC*, furent construits en éléments détachés, transportés par voie ferrée à Bruges, en Belgique, et à Pola, en Autriche, et montés discrètement dans ces ports au printemps 1915. Ils portaient trente-six mines chacun. Ultérieurement, les commandes s'élevèrent à cent soixante-dix bâtiments *UC*, mais quatre-vingt dix seulement furent effectivement construits dont dix grands de mille deux cents tonnes, déplacement imposant pour l'époque ; ils portaient quarante-huit mines.

Le 8 juin 1915, le premier mouillage de mines par sous-marin eut lieu devant Harwich et causa la perte de cinq bâtiments alliés. D'autres suivirent et bientôt des disparitions inexpliquées se produisirent un peu partout, notamment celle du croiseur *Hampshire*, qui transportait lord Kitchener en Russie, au large des îles Orcades, et celle du cuirassé *Russel*, à Malte, ainsi que celles d'un sloop et deux torpilleurs au même endroit, et bien d'autres ailleurs.

L'effet de surprise fut complet chez les Alliés. Leurs patrouilles, malgré tous leurs efforts, n'ayant pas signalé un seul bâtiment de surface dans les parages indiqués, ils en conclurent que des mines avaient été mouillées traîtreusement par des neutres malveillants. L'Intelligence Service apporta bientôt le mot de l'énigme. On n'y crut pas d'abord, tant les esprits étaient peu préparés à l'idée nouvelle. Les Alliés ne se rendirent à l'évidence, dit M. William Payne, que lorsqu'on eut capturé, coup sur coup, trois des nouveaux bateaux : l'*UB-26* devant le Havre, l'*UC-9* à Terschelling et l'*UC-13* devant Sébastopol.

A partir de ce moment, et jusqu'à la fin de la guerre, les Allemands n'effectuèrent plus leurs mouillages de mines qu'avec des sous-marins.

Décidément, ces petits bâtiments constituaient pour les

flottes alliées des adversaires de plus en plus redoutables. Torpilles, canons, mines, toutes les armes leur étaient bonnes. Il fallait en venir à bout. Après une période critique, les Alliés y réussirent heureusement, comme nous allons le voir.

II. — LES OPÉRATIONS DE MINES DES ALLIÉS

De leur côté, les Alliés ne manquèrent pas d'utiliser, dès le début des hostilités, l'arme puissante qui avait fait ses preuves d'une manière si éclatante au cours de la guerre russo-japonaise.

Les sous-marins allemands s'étant vite révélés très agressifs et redoutables, ce fut contre eux surtout que les amirautés britannique et française cherchèrent à utiliser le nouvel engin. Ils le firent de deux façons très différentes. Contre les sous-marins naviguant en surface, ils placèrent des mines à faible immersion, tout comme s'ils avaient visé des bâtiments ordinaires. Mais pour les sous-marins naviguant en plongée, ils durent utiliser des mines profondément immergées, qui allaient attendre les corsaires, véritables *Nautilus* modernes, dans les grandes profondeurs. Le problème était nouveau mais fut vite résolu.

Dès le 14 octobre 1914, l'auteur de ces lignes, qui commandait alors l'aviso mouilleur de mines le *Pluton*, fut mis aux ordres de l'amirauté anglaise qui le réclamait pour aller poser des chapelets de mines devant les ports de Zeebruge et d'Ostende, où les Allemands établissaient des bases de sous-marins. Le *Cerbère*, bâtiment semblable, vint bientôt le rejoindre.

1° *Barrage du Pas-de-Calais.*

Le premier grand barrage établi par les Alliés fut celui du Pas-de-Calais. De nombreuses lignes furent mises en place, ne comprenant pas moins de deux mille huit cents mines. Des filets de toute espèce vinrent les renforcer : filets remorqués, filets fixes, filets avec indicateurs de surface, permettant aux patrouilleurs d'accourir quand un sous-marin était pris et de le couvrir de bombes, enfin filets garnis eux-mêmes de

mines qui explosaient au contact du sous-marin, quand celui-ci, forçant son allure pour briser l'obstacle, les rabattait sur la coque. Des patrouilles nombreuses de chalutiers, drifters, vedettes, torpilleurs, veillaient jour et nuit auprès de ces barrages, ce qui donna lieu à de multiples rencontres nocturnes où de fortes escadrilles allemandes vinrent attaquer les patrouilles de surveillance.

Le résultat cherché fut obtenu. Dès le printemps de 1915, les sous-marins ennemis délaissèrent le détroit du Pas-de-Calais, vraiment trop dangereux, pour aller par le nord faire le tour de l'Écosse, ce qui, pour arriver à l'entrée ouest de la Manche, leur lieu de chasse favori, augmentait le voyage de sept cents milles marin.

Ils voulurent recommencer, par la suite, à franchir le Pas-de-Calais mais les Alliés avaient encore perfectionné leurs mines de grande profondeur. Et, rien que dans la dernière année de la guerre, les Allemands perdirent les dix grands sous-marins suivants, (d'après les livres de MM. Gibson et Prendegard) :

UC-63, *UB-56*, *UB-38*, *UB-58*, *UB-33*, *UB-55*, *UC-79*, *UC-64*, *UB-109*, *UB-113*.

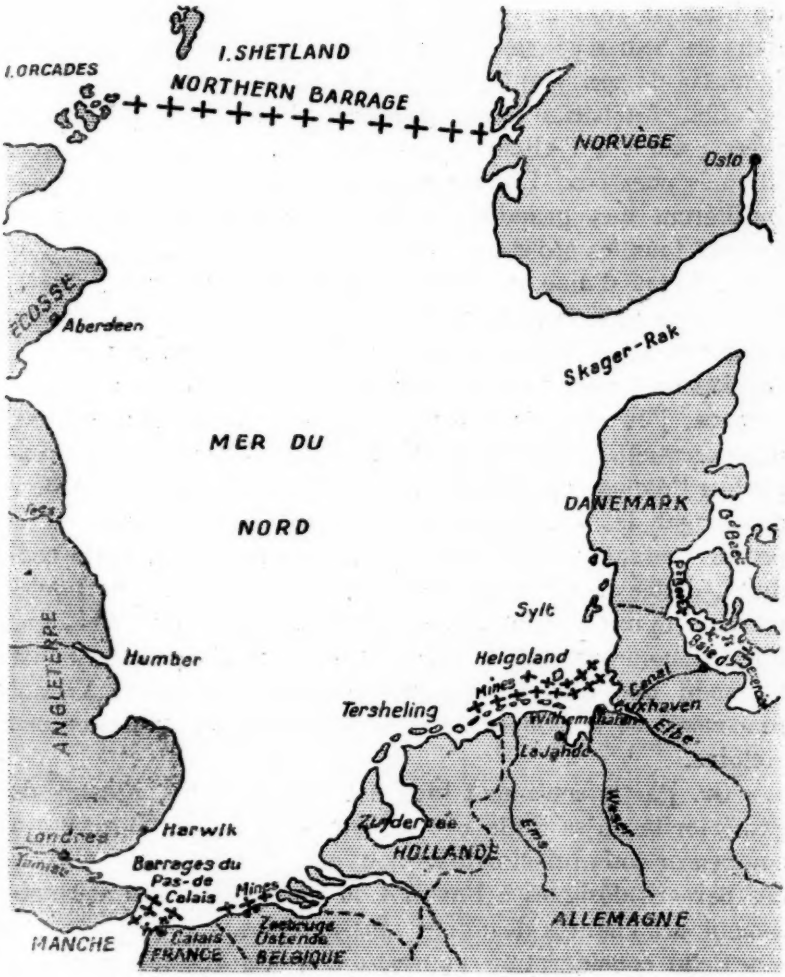
2° *Barrages de la baie allemande.*

Les Alliés, qui auraient pu bloquer, dès le début, les côtes allemandes, et notamment les grands ports de Wilhemshafen et Cuxhaven et la baie de la Jahde, ne le firent cependant pas. L'amirauté anglaise et l'amiral Jellicoe, commandant en chef de la Home Fleet, confiants dans la supériorité numérique de la flotte britannique, appelaient de leurs vœux plus qu'ils ne la redoutaient une grande bataille navale qui devait se terminer vraisemblablement par une victoire retentissante dont les répercussions seraient immenses dans le monde et dans l'histoire.

Mais la Hochsee Flotte, bien abritée dans ses ports, ne bougeait pas et continuait à s'entraîner dans la baie d'exercice. Son commandant d'alors, l'amiral von Ingenhold, prétendait attendre son heure. Il explique ainsi son attitude dans ses mémoires : « De l'attitude passive de la flotte anglaise,

nous devons conclure à son intention d'attirer nos bâtiments de combat sur ses côtes pour y être victimes de ses mines et de ses sous-marins.

» Nous ne ferons pas ce plaisir à notre adversaire. Il doit



venir à nous et, en fin de compte, il y viendra. Alors se règleront les comptes. Ce jour-là, nous serons en ligne avec tous nos navires de combat. Dès qu'il sera à notre portée, il nous trouvera dans l'arène. »

Tel était l'état d'âme du grand chef de la flotte allemande. Il craignait d'être attiré sur les champs de mines ennemies, et voulait, au contraire, entraîner son adversaire de son côté, sans doute dans un dessein identique.

En face de lui, il est intéressant de connaître l'état d'esprit de l'amiral Jellicoe, grand chef de la flotte britannique qui, dans ces heures graves, portait avec lui, il faut le reconnaître, le destin de son peuple et celui des Alliés. Que la Home Fleet, en effet, fût battue par la Hochsee Flotte, et la maîtrise des mers passait à l'Allemagne. Les Alliés, à leur tour, étaient bloqués chez eux. Leurs ennemis, ravitaillés par un monde indifférent aux grandes causes et sensible au seul profit, avaient tous les atouts en main.

Or, l'état d'âme de Jellicoe, une lettre adressée, dès le 30 octobre 1914, aux lords de l'amirauté nous le fait exactement connaître. Cette missive disait en substance ceci :

« Nobles lords, dans les circonstances graves que nous traversons, j'éprouve le besoin et je sens le devoir de vous exposer quelle sera mon attitude quand l'éventualité de rencontrer l'ennemi se présentera à moi. Ma conduite, ma manière de diriger les opérations pourra vous étonner, vous et le peuple britannique, et susciter de vives critiques. Cette conduite, dictée par des raisons impérieuses, peut même bouleverser l'opinion publique en Angleterre, si l'on voit que l'amiral commandant la Home Fleet ne cherche pas à attaquer l'ennemi par tous les moyens possibles, ou bien, l'ayant rencontré, ne le poursuit pas à outrance pour exploiter une victoire.

» Or, j'ai le sentiment bien net que l'ennemi, à cause de l'infériorité de sa flotte par rapport à la nôtre, cherchera à compenser cette infériorité en nous entraînant au combat dans des parages désignés à l'avance où nous attendront sournoisement des champs de mines sous-marines.

» Cette considération pourra dicter ma résolution et me faire adopter une attitude qui ne correspondra pas aux désirs ardents et aux grands espoirs impatients de la nation anglaise. Mais elle sera dictée par la raison et le souci de ne pas faire courir de risques inutiles à la seule grande flotte de l'Angleterre. J'attendrai peut-être longtemps pour remporter la vic-

toire mais je la remporterai si j'ai réussi à éliminer ces risques inutiles.

» Je l'indique loyalement à Vos Seigneuries et les prie de me faire savoir si j'ai leur approbation. »

Les nobles lords, en recevant cette lettre, furent sans doute assez embarrassés. Ils ne répondirent qu'au début de décembre, en faisant savoir à l'amiral Jellicoe qu'ils approuvaient sa manière de voir, et lui exprimèrent toute leur confiance pour conduire vers d'heureux destins la vaillante flotte de l'Angleterre.

Ainsi donc, chez les deux grands chefs des flottes en présence, un même souci s'affirmait nettement : les mines, éviter les champs de mines !

La suite des événements leur donna satisfaction à tous deux. A la grande bataille du *Jutland*, le 30 mai 1916, les sous-marins et les mines ne jouèrent aucun rôle, ni d'un côté ni de l'autre.

3° *Grand barrage du Nord.*

La plus grande opération de mines qui ait jamais été entreprise et qui ne sera sans doute pas dépassée de longtemps, fut celle qu'effectuèrent les marines anglaise et américaine, en 1918, quand elles décidèrent de barrer, par des champs de mines à immersion plus ou moins profonde, le grand passage qui, entre l'Angleterre et la Norvège, fait communiquer la mer du Nord avec l'Atlantique.

Quand ils virent que les sous-marins allemands, délaissant le détroit du Pas-de-Calais, décidément trop dangereux, passaient par le nord de l'Écosse, les Alliés se demandèrent comment ils pourraient faire pour leur interdire la nouvelle route. Des îles Orcades à la côte norvégienne, il y a deux cent quarante milles marins, soit quatre cent quarante kilomètres, et les fonds descendent à cent cinquante, deux cents et deux cent cinquante mètres près de la fosse de Scandinavie. Barrer un pareil espace avec des filets et des mines, dans une mer battue par les tempêtes, représentait un travail de Titans.

Mais l'heure était grave. Les méfaits des sous-marins s'accroissaient chaque jour. Les pertes des Alliés en navires de commerce devenaient lourdes. En ce mois d'avril 1917,

qui marque le point crucial de la guerre sous-marine, comme l'a dit, l'autre jour, M. Campinchi, le tonnage des bâtiments coulés par les sous-marins allemands atteignit le chiffre formidable de huit cent quatre-vingt mille tonnes, soit le quinzième de la flotte marchande britannique toute entière. Il fallait agir sans tarder. Les amirautés alliées décidèrent de créer le grand barrage de la mer du Nord septentrionale « the Northern Barrage », comme l'appelèrent les Anglais.

Justement, les États-Unis venaient d'entrer en guerre aux côtés des Alliés, apportant à ceux-ci, avec leur goût des grandes entreprises, l'aide toute puissante de leurs gros moyens industriels. Tout de suite, ils offrirent de fabriquer des filets et des mines en quantité considérable. L'amiral Ralph Earle, qui commandait les forces américaines, offrit sans compter tout ce que l'on voulut. Il proposa de barrer la ligne Aberdeen-Norvège pour profiter des fonds moindres et plus réguliers. Cela faisait un ruban de deux cent quatre-vingts milles de long. Les Anglais, plus modestes, se contentèrent de la ligne Orcades-Norvège, qui économisait soixante-dix kilomètres, mais passait par des fonds de cent trente à deux cent cinquante mètres. Les Anglais et les Américains se partagèrent le travail. Cent mille mines furent commandées aussitôt (les Américains ne se déclaraient-ils pas capables d'en sortir mille par jour !). Huit grands paquebots de quinze à vingt nœuds furent réquisitionnés et transformés en mouilleurs de filets à mines. Le premier tronçon de barrage fut mis en place le 8 juin 1918. Le 26 octobre, tout était terminé. Le barrage contenait au total soixante dix mille mines dont cinquante mille américaines, qui étaient échelonnées en profondeur jusqu'à la limite que pouvait supporter en plongée la résistance des coques de sous-marins.

La réalisation de ce travail gigantesque eut dans toutes les marines un retentissement énorme. Malgré les imperfections et les défauts inhérents à un pareil ouvrage, le premier du genre, l'impression produite sur l'ennemi, quand il apprit l'achèvement du fameux Northern Barrage et la destruction des premiers sous-marins qui voulurent le franchir, fut telle que le moral des équipages allemands en fut très affecté. Déjà ce moral était assez bas. Depuis plusieurs

mois, il n'y avait plus de volontaires pour les sous-marins. Il fallait désigner d'office les matelots et les sous-officiers, et ceux-ci regimbaient.

On sait que la désagrégation intérieure de l'Allemagne, qui amena la débâcle finale, a commencé par la marine, et, dans la marine, par les équipages de sous-marins que l'on constituait en prenant les matelots des cuirassés désarmés depuis la bataille du Jutland.

La réalisation de l'œuvre gigantesque du Northern Barrage donna probablement le coup de grâce à des marins autrefois très vaillants mais dont le moral venait de sombrer définitivement.

4° *En Méditerranée.*

Les Alliés firent aussi un large usage de mines sous-marines en Méditerranée. Le canal d'Otrante, entre l'Italie et l'Albanie, fut obstrué par des filets-pièges à mines explosives jusqu'à une profondeur plus grande encore que celle atteinte dans le Northern Barrage, certains sous-marins autrichiens à coque très solide ayant réussi à franchir les premiers barrages en des plongées audacieuses de quatre-vingts mètres.

En Méditerranée orientale, des barrages de mines furent aussi établis devant les Dardanelles pour bloquer, dans la mer de Marmara et le Bosphore, le *Goeben* et le *Breslau* qui s'y étaient réfugiés au début des hostilités, et qui, en 1918, manifestaient des velléités de sortir. Mais les commandants de ces croiseurs, dans leur longue inaction, n'avaient pas acquis le bel entraînement à la guerre maritime moderne de leurs camarades de la mer du Nord.

Le 20 janvier 1918, les deux croiseurs allemands appareillèrent, et, avec une légèreté coupable, sans opérer de draguages, sans même faire reconnaître les champs de mines par un avion, ils franchirent les détroits pour aller canonner les moniteurs anglais des bases de Lemnos et d'Imbros.

Le résultat ne se fit pas attendre. Dès la sortie des détroits, le *Goeben* toucha une mine. L'avarie n'était pas grave ; le bâtiment continua crânement sa mission et réussit finalement à couler les petits bâtiments anglais mouillés dans la baie de Kephalo. Le *Breslau* heurta alors une mine qui le paralysa.

En se portant à son secours, le *Goeben* en toucha une autre et dut s'éloigner. Avant de rentrer dans les Dardanelles, il en fit exploser une troisième, mais put cependant atteindre Constantinople, de justesse. Sa construction exceptionnellement robuste l'avait sauvé.

■ ■

Tels furent, au cours de la grande guerre, les rôles multiples, offensifs ou défensifs, joués par les mines sous-marines.

Ce serait mal reconnaître le labeur incessant, l'attention toujours en éveil et l'ardent esprit d'initiative des états-majors britanniques et français que de les croire capables, après de tels enseignements, d'avoir négligé l'étude de ces redoutables engins et surtout l'amélioration des moyens destinés à les combattre. Que nos lecteurs se rassurent donc. Les marines alliées sont prêtes pour leur grande mission. La fameuse mine magnétique, qui vient de faire sur le théâtre de la guerre actuelle une entrée si bruyante, était connue des marines de nos deux nations depuis 1920...

Qu'est-ce exactement qu'une mine magnétique? On a maintenant le droit de le dire. Aussi bien le principe en est-il d'une étonnante simplicité.

Supposons une carcasse de mine, chargée d'explosifs, reposant sur le fond de la mer. Une étoupille électrique, placée dans le circuit d'une pile, est destinée à mettre le feu à la charge. Ce circuit, dit circuit d'inflammation, est ouvert, bien entendu, et maintenu ouvert en un point où il sera facile de le fermer grâce à une aiguille aimantée ou un électro-aimant qui, en se déplaçant, jouera le rôle d'interrupteur.

A côté du circuit d'inflammation, plaçons un autre circuit complètement fermé, dit circuit d'induction, ne contenant ni pile ni source d'électricité, mais extrêmement sensible aux moindres effluves magnétiques qui passeront sur lui. Ce circuit, s'il est, à un moment donné, parcouru par un courant, influencera l'aiguille aimantée ou l'électro-aimant du circuit d'inflammation placé près de lui. Celui-ci alors se fermera et l'explosion se produira. C'est le procédé classique du relai.

Il n'y a donc, pour obtenir l'explosion, qu'à faire naître

un courant dans le circuit d'induction. Qu'un bâtiment vienne à passer dans les environs de la mine : toute masse métallique importante détermine autour d'elle un champ magnétique ; en se déplaçant, ce champ fait naître un courant dans le petit circuit de la mine, le circuit d'inflammation se ferme ; l'explosion se produit.

La mine magnétique est posée sur le fond de la mer. Elle explose donc non pas contre la coque du navire, comme la mine ordinaire, flottante entre deux eaux et détonant au choc, mais à une certaine distance de sa victime. Sa puissance de destruction en est très diminuée et, si l'on veut obtenir des résultats appréciables, il faut employer des mines très puissantes, à fortes charges, donc très lourdes.

Dès lors, le mouillage de ces mines par avion sera forcément très limité car un bombardier, même très puissant, ne pourra pas en emporter plus de trois ou quatre, alourdies encore par les parachutes nécessaires pour empêcher le choc violent de l'eau. Or ces engins ne sont vraiment efficaces que s'ils sont employés en grand nombre, par groupes épais ou chapelets étendus. Enfin ces mines ne peuvent être mouillées que par petits fonds ; dix à vingt mètres au maximum à marée haute, pour que leur explosion produise un effet suffisant. Et cela limite beaucoup leur emploi.

Nos lecteurs ont tout de suite compris que la masse métallique qui provoquera le courant induit du petit circuit de la mine peut très bien n'être pas une coque de navire mais une simple masse de métal quelconque, une tôle par exemple, promenée sur le fond et remorquée par un petit navire qui, lui, sera sans effet magnétique, donc en bois, pour ne pas provoquer lui-même une explosion qui le détruirait. Il existe encore heureusement des bateaux de ce genre : yachts, chaloupes à moteurs, chalutiers.

Censuré

Le commandant Pelle des Forges, dans son étude sur les mines, nous cite même les noms

de deux grands bateaux américains parfaitement amagnétiques, le *Carnégie* et le *Research*, construits pour des missions d'étude du magnétisme terrestre, et où l'on avait remplacé le fer et l'acier par du bronze d'aluminium pour les ancres, les chaînes, les cordages et même la batterie de cuisine et les caisses à cigarettes ! De pareils bâtiments peuvent effectuer sans crainte tous les draguages de mines magnétiques.

Enfin, disons tout de suite qu'il existe actuellement beaucoup mieux que les simples dragueurs évoqués ci-dessus. Il y a les dragueurs munis d'éclateurs à distance, appareils générateurs qui envoient de loin leur puissant faisceau de lignes de force et provoquent l'explosion de chapelets de mines sans se risquer eux-mêmes dans leur dangereux voisinage.

Comme on le voit, les marines anglaise et française, toujours attentives, n'ont pas été prises au dépourvu et ont préparé la riposte à la nouvelle attaque allemande. Les dragueurs en bois, avec leurs sentinelles sous-marines et leurs éclateurs à distance, sont prêts pour leur travail de nettoyage des mines magnétiques.

Ce n'est pas encore cette arme-là, malgré les menaces et les foudres de Hitler, qui empêchera la France et l'Angleterre de remporter la grande victoire finale qui permettra au monde civilisé de respirer librement.

LÉOPOLD REBEL

STÉPHANE LE GLORIEUX[1]

Je crois qu'on aurait mis dans la confidence jusqu'aux derniers de nos hommes, sans que la moindre chose risquât de transpirer. Ne pouvant rien d'autre pour leur camarade, ils observaient avec une religieuse exactitude la consigne de silence donnée dans tous les pelotons. On n'entendait pas prononcer le nom de Stéphane, mais on ne croisait pas un regard qui ne fût plein de l'événement, plein d'attente et d'inquiétude. Parfois un travailleur s'interrompait au moment de pousser sa pelle ; ses voisins dressaient l'oreille, regardaient le ciel ; on s'était compris et le terrassement reprenait. Ceux qui pouvaient s'échapper entre deux corvées, allaient battre la semelle sur une petite éminence d'où la vue portait assez loin.

Nous-mêmes, nous ne mettions pas les pieds hors de nos baraques, sans aboutir malgré nous à cette bosse de terrain. Tout en sachant que c'était absurde et que rien ne pouvait encore avoir lieu, j'y fus plusieurs fois dès le jour où Stéphane nous quitta. Le lendemain, qui était le 25 février, je dus faire effort sur moi-même pour ne pas trop abandonner mes fiévreux à la seule garde de la sainte Providence. En forçant mon infirmier d'assurer sa besogne journalière, je lisais un peu de scandale dans ses honnêtes yeux : ils semblaient s'étonner de la sécheresse de cœur avec laquelle les messieurs à galons pouvaient continuer à s'occuper de niaiseries, purges ou qui-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er janvier 1940.

nine, et se désintéresser d'un malheureux, dont la vie était en péril pour le salut commun.

Et ce soir-là, tous ceux qui pouvaient se tenir éveillés affluèrent peu à peu vers le mamelon. Le brouillard était si dense qu'il mouillait comme de la pluie et s'égouttait au bord des visières. Aucun bruit, si ce n'est, à de longs intervalles, sur notre gauche, quelques coups de feu perdus dans le lointain. Personne ne parlait, même à voix basse ; et comme des musulmans tournés vers la Mecque, tous avaient les yeux dans la direction où, par delà des kilomètres de ténèbres, un ami rampait peut-être et se rapprochait du suprême instant.

Chacun avait le sentiment que s'en aller c'était le trahir, le laisser seul dans son épreuve ; on restait encore un quart d'heure, encore un autre. Il fallut un ordre de Radov pour ramener tout le monde à couvert.

J'avoue qu'avec chaque heure écoulée, Stéphane m'avait semblé s'enfoncer un peu plus avant dans le royaume des morts. L'attente reprit le 26. Je remontai plusieurs fois à notre poste d'observation, mais l'honnêteté me force à dire que c'était surtout pour ne pas blesser tant de pauvres bougres dont la confiance ne fléchissait pas. J'entends encore notre caporal fourrier, un grand brigand qu'on n'aurait pas aimé rencontrer sur un chemin désert, murmurer avec un sourire d'enfant qui attend la venue des Rois Mages : « Il ne se presse pas. C'est bon signe. Il pourra mieux tout préparer. » Que faire sinon se donner l'air de partager leur foi, alors que je les vouais au diable, eux et leur sotte candeur ?

Je m'en pris, le soir, à Radov et à Millet. « Et maintenant, disais-je, le malheureux n'aura même pas, en fait de gloire, une citation sur la liste des hommes tués au feu. Il sera simplement un disparu, un espion qui s'est fait pincer. » Je les agaçais ; en fin de compte ce qui arrivait n'était pas de leur faute. Pour ma part j'avais hâte d'en finir avec notre repas. Mon café fut vite bu. Mais voilà qu'au lieu de verser l'eau-de-vie dans le verre que je lui tendais, cet imbécile de Constantin restait immobile avec sa bouteille inclinée. J'allais m'écrier : « Alors, c'est pour demain ? » quand à mon tour j'eus la respiration coupée...

Il me demeure incompréhensible que je n'aie pas entendu

la première détonation car on m'affirme qu'elle fut aussi forte que la deuxième, survenue trois ou quatre secondes plus tard, et qu'elle ne pouvait se confondre avec aucun autre son. Nous venions de nous précipiter dehors, quand il y en eut une troisième, plus prolongée celle-là, un crépitement sourd qui se gonflait et reprenait comme le bouquet d'un énorme feu d'artifice.

Déjà le cantonnement tout entier n'était plus qu'une ruche bourdonnante. Tout le monde courait dans la même direction. Sur la butte il fallut bousculer les premiers arrivés pour parvenir jusqu'aux veilleurs. Ils étaient d'accord pour affirmer qu'à la troisième explosion, bien qu'il ne fît pas encore nuit noire, l'horizon s'était nettement éclairé de lueurs, comme au fort d'un violent orage.

L'effervescence était telle que Radov n'arriva pas sans peine à se faire entendre. Pour l'éventualité d'une avance soudaine, il donna l'ordre de se mettre aux paquetages, de charger les voitures et de préparer les bâts des mulets. Lui-même fila vers le quartier général, nous enjoignant, à notre dépit, de surveiller les préparatifs. Après quatre mois d'hivernage où l'on a pris ses aises, où l'on s'est étalé, ce n'est pas une mince affaire que de réduire tout le bagage à son volume réglementaire. Mais je crois bien qu'au bout d'une heure la compagnie était prête. Millet dut faire dételer les chevaux que, dans leur zèle, les hommes avaient déjà poussés dans les brancards. Tous mes éclopés se prétendaient être en état de suivre. J'avais là quelques hommes incapables de se tenir sur leurs pieds gelés, mais des camarades leur fabriquaient des béquilles. J'avais surtout un malheureux, blessé d'une balle au ventre, que je n'avais pas osé faire évacuer à l'arrière et que je comptais laisser à la garde des bonnes âmes qui le trouveraient ; mais il n'y eut pas moyen. A force de supplications, il s'était fait installer sur une civière et des volontaires s'étaient offerts pour le trimballer. Il mourut, heureusement pour lui, cette nuit même, avant qu'on l'eût porté plus loin que le seuil.

C'est seulement vers quatre heures du matin que les premières informations parvinrent à l'état-major, soit par des éclaireurs envoyés en reconnaissance soit par des partisans secrets qui nous signalaient la panique causée dans tout le

secteur rebelle. La décision fut aussitôt prise de mettre à profit ce désarroi et de faire avancer des formations légères, tandis que le reste des troupes suivrait plus prudemment. Deux heures plus tard, sur un front de vingt kilomètres, une ligne de tirailleurs et de petits détachements tâtaient partout les points faibles, contournaient les îlots de la résistance. Impressionnés par l'étendue de l'attaque et pouvant nous croire déjà parvenus à Tchernovo même les postes lâchaient pied, se repliaient en hâte.

Vers midi, j'eus l'ordre de me rendre avec mes charrettes, par un grand détour de la route (si l'on peut appeler ainsi cette fondrière), jusqu'à un moulin situé cinq ou six kilomètres en avant de nous. On m'y avait laissé des blessés couchés entre les meules et les blutoirs. A mon entrée, une même question partit de tous ces corps barbouillés de sang et de poussière blanchâtre : savais-je ce qu'était devenu Stéphane? Or, par un message reçu dans la nuit, l'équarrisseur avait signalé qu'après l'explosion il avait vainement attendu le sergent à l'endroit convenu ; que Saleck n'y avait pas repris ses vêtements paysans, soit qu'il n'eût pu sortir à temps des carrières soit qu'il n'eût pas retrouvé le chemin ; ou encore qu'il eût été touché par quelque éclat de bois, de pierre ou d'acier, comme il en fut projeté jusqu'à des grandes distances. Fort heureusement cette information parvint encore à temps aux troupes lancées dans la direction de Tchernovo, sinon elles auraient fait un mauvais parti à ce pseudo-lieutenant qu'elles trouvèrent à mi-chemin, endormi derrière un petit mur de vigne, et qui n'eut que deux secondes pour retrouver ses esprits, crier son nom et arrêter ainsi les coups de baïonnette. Le bruit qu'il était sauvé nous parvint à la fin du jour, mais j'étais si harassé de travail que je ne pus chercher de confirmations.

J'en reçus, le lendemain, par un officier de la 3e compagnie, qui avait eu l'épaule fracassée d'une balle : selon lui, Saleck l'aurait échappé belle, évanoui de fatigue ou d'épuisement nerveux ; sa capote couverte de sang aurait d'abord fait croire qu'il était blessé ; en tout cas ce serait peu gravement, puisqu'il avait été tout de suite dirigé sur le quartier général.

Enfarinés dans notre moulin, nous fûmes en réalité parmi

les derniers à savoir ce qui se passait. Les nouvelles s'étaient propagées avec une vitesse incroyable. Et quand au bout de trois jours nous eûmes l'ordre d'avancer, déjà tout le monde gueulait sur notre passage ces couplets et ces refrains, par où spontanément, en quelques heures, l'enthousiasme de tout le pays s'était donné voix.

⊡

On sait la suite des événements et comment, au bout de trois semaines, après une sérieuse avance, nous tombâmes sur une résistance qui faillit remettre en question le succès définitif. C'est pendant les quinze jours de ce qu'on appela poliment « une consolidation de nos progrès » que nous eûmes enfin la visite de Stéphane et pûmes fêter ses galons de lieutenant. Les fictions militaires étaient respectées : il était censé suivre un colonel d'état-major chargé d'inspecter les unités ; en réalité le colonel ne se déplaçait que pour promener le héros d'un régiment à l'autre et réchauffer ainsi l'exaltation.

On nous avait rapporté presque aussitôt, et d'une manière assez exacte, le récit qu'il avait fait de son expédition, récit qui n'a jamais varié, ni dans les faits, ni même dans le choix des termes. Les chefs l'avaient prié de mettre par écrit, sans craindre les détails, toutes les circonstances du coup de main ; et son compte rendu avait beaucoup amusé tout le monde par le ton peu militaire qu'y prenaient les formules hiérarchiques. Mais si l'on avait souri de son style, sa personne avait imposé. « Rien de ce qu'on avait attendu, m'avait confié Radov. Aucune hâblerie. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on l'amène à parler de ce qu'il a fait. On dirait un autre homme. »

En somme l'attitude de Stéphane avait conquis toutes les sympathies, notamment celle de certains vieux officiers, bons connaisseurs, qui mesurent volontiers les actions courageuses à la pudeur avec laquelle leurs auteurs en parlent.

Les faits se ramenaient à ceci : le brouillard, qui avait d'abord favorisé le passage de Stéphane entre les avant-postes, s'était épaissi dans la seconde moitié de la nuit, au point que

le guide, malgré sa parfaite connaissance du terrain, dut avouer qu'il ne se retrouvait plus. Force leur fut d'attendre une éclaircie qui ne se produisit qu'au petit matin. La circulation était grande dans ces parages ; le reste du chemin, jusqu'à la maison qui devait servir d'abri, devenait des plus hasardeux. Réduits à passer en pleine vue et à montrer plusieurs fois leurs papiers, ils n'évitèrent que par miracle l'investigation de quelque patrouille dans le sac compromettant... Le guide raconta plus tard qu'aucune de ses équipées à travers les lignes n'avait été aussi éprouvante pour les nerfs et que jamais il n'aurait risqué sa peau dans une telle histoire, s'il avait su qu'on lui donnait à conduire un novice, homme assurément brave, mais qui semblait ne pas se douter du péril qu'il courait et faisait courir. (J'eus l'occasion de répéter ce mot à Stéphane, durant les semaines d'amertume qui précédèrent sa mort. Il haussa les épaules et bougonna qu'un équarrisseur devrait s'y mieux connaître en fait de cadavres ; qu'un homme qui se tient déjà pour mort n'a aucun mérite à ne pas s'affoler, mais qu'il en a, dès qu'un espoir de salut recommence à luire, et qu'à partir de ce moment-là, mieux vaut ne pas s'enquérir de ce qui se passe dans son cœur.)

Je ne me rappelle pas le détail des circonstances qui modifièrent quelque peu le plan primitif. Je crois qu'on ne put prendre à temps contact avec le vaguemestre et qu'il fut nécessaire de changer au dernier moment le système de bretelles et de poches qui devait arrimer les explosifs sous l'uniforme. Le guide, qui ne se souciait pas d'avoir à convoyer ces objets, fit des miracles pour se procurer un cheval de cavalerie, volé par des paysans et qu'ils tenaient caché dans un bois. Équipé de la sorte, Stéphane courait peu de risque d'être indiscrètement interrogé durant le trajet jusqu'à Tchernovo. Il n'eut qu'à suivre au pas son conducteur qui, deux ou trois cents mètres en avant, lui montrait comment se diriger à travers les vignes et les champs abandonnés.

Mais ce cheval fut cause d'un contretemps qui eut des suites inattendues. Il perdit un fer au cours du dernier kilomètre, alors qu'on avait déjà débouché sur la route empierrée. Un jeune soldat qui rentrait vers le parc d'artillerie interpella

respectueusement M. l'officier et lui proposa ses services pour tâcher de réparer l'accident. Le rouleau de fil télégraphique qu'il portait en bandoulière indiquait un électricien plutôt qu'un maréchal-ferrant ; mais le garçon avait sur lui des clous et un marteau. Stéphane mit pied à terre et, comme un valet de forge, tint soulevé le sabot du cheval. Sans l'heure tardive et la petite pluie qui s'était mise à tomber, un attroupement des plus fâcheux n'aurait pas manqué de se produire. S'apercevant qu'il n'était plus suivi, l'équarrisseur revint sur ses pas ; mais sa science ajoutée à celle du télégraphiste ne remit pas l'animal en état de marcher. Cependant les minutes passaient et l'on perdait un temps précieux. Comme le garçon semblait très penaud de son zèle maladroit, Stéphane sauta sur cette circonstance favorable et, puisqu'il était apparemment tombé sur quelqu'un d'aussi naïf que de serviable, il le pria de le conduire, par le plus court, aux points où il avait affaire, alléguant une grande hâte de procéder à quelques vérifications de matériel, puis de reprendre la route du retour. Rien dans tout cela qui ne fût vraisemblable. Il laissa le cheval à la garde de son premier guide, qu'il affectait de ne pas connaître. Dix minutes de marche au côté d'un petit artilleur qui avait posé des fils dans tous les coins du camp et qui, vite remis en confiance et fier d'être pris au sérieux par l'officier, ne demandait pas mieux que de se rendre utile : c'était une de ces chances qu'en vain l'on aurait pu longtemps implorer du ciel.

Nul moyen d'éviter le poste qui contrôlait l'unique entrée du camp ; du moins ce ne fut pas avec les hésitations d'un étranger que Stéphane passa devant la sentinelle, mais bien en habitué de l'endroit, absorbé dans une conversation familière avec un homme du régiment. (En effet, le brigadier de garde présenta les armes, sans même demander le mot.) Et puis, peut-être pourrait-il enfin tirer au clair un point sur lequel on n'avait jamais obtenu de confirmation tout à fait certaine, à savoir s'il existait un passage à travers les éboulis, pour gagner la carrière sans suivre les rails des wagonnets.

Nous avons toujours fait beaucoup de plaisanteries sur le désordre et l'incurie qui régnaient chez nos adversaires. Ils ne nous auraient pas fait suer tant de sang et de bile s'ils n'avaient

pas eu, chacun pris à part, une ténacité diabolique. C'étaient, après tout, des gars de chez nous, c'est-à-dire endurants et têtus sur le point d'honneur ; mais l'incapacité de leur commandement central les a perdus, chaque fois qu'il fallait concerter un effort de longue haleine. Ils n'avaient choisi Tchernovo pour y masser leur artillerie qu'en raison des deux solides chemins, jadis construits par les maîtres carriers et que la pénurie de routes rendait précieux. Tant bien que mal, ils s'étaient gîtés dans les installations existantes. Les profondes cavités, creusées sous la colline pour exploiter le banc de bonne pierre, formaient un abri parfait pour un dépôt de munitions, avec des commodités de manutention et des facilités de défense. Mais de vastes monceaux de déblais, accumulés au cours d'un demi-siècle, encombraient le terrain juste devant la carrière ; les anciennes baraques des ouvriers et de leurs familles étaient en contre-bas, assez dispersées, et c'est là qu'on avait entassé les hommes. Ce qu'on appelait un camp n'était en réalité qu'un vague hameau, coupé de chantiers et de jardinets, des plus mal aménagés pour la surveillance. Les officiers, nous l'avions appris, s'étaient logés dans la meilleure maison, celle du directeur, un peu à l'écart de l'agglomération. Peut-être y seraient-ils tous réunis à l'heure du repas : c'est en somme, sur cette éventualité qu'était fondée la seule chance de l'entreprise.

A l'époque où des doutes injurieux sur l'exploit de Stéphane commencèrent à se faire jour et où nous voulûmes scruter de plus près toutes les circonstances du coup de main, Radov put se faire communiquer le rapport rédigé par le sergent lui-même. Il en prit copie pour moi. Voici ce qu'on y lisait :

L'incident du cheval avait causé au sergent Saleck un retard d'un quart d'heure sur l'horaire prévu. En passant devant la hutte du poste, ledit sergent Saleck constata que les hommes rangeaient déjà leurs gamelles vides, de sorte que, malgré la pluie, d'un moment à l'autre, la circulation pouvait recommencer dans le parc. Voyant le temps lui manquer, il se permit une tentative pour brusquer l'exécution du plan dont il avait l'honorable charge : quand il atteignit les rails servant au roulement des bennes entre la carrière sur sa droite et le chantier de pierres taillées sur sa gauche, il dit au jeune artilleur qu'il

lui fallait d'abord prendre un renseignement dans le dépôt de munitions. Mais après quelques pas le long des rails, qui faisaient une courbe entre les remblais, il aperçut un barrage en planches, dont l'ouverture était gardée par une sentinelle. Craignant que l'homme n'eût la consigne de ne laisser passer personne, le sergent se hâta de retourner, afin d'essayer d'abord sa chance un peu plus loin, à l'endroit qui avait été primitivement convenu avec MM. les officiers de l'état-major. Il déclara donc à son guide que, décidément, mieux valait commencer par vérifier le stock de madriers, tandis qu'on avait encore un peu de jour ; et, longeant les monceaux de déblais, ils reprirent, presque au pas de course, leur première direction. Le sergent a l'honneur de rendre compte que ce dépôt se trouvait exactement à l'endroit où le service de renseignements l'avait indiqué ; il ajoute qu'une armée digne de ce nom aurait été honteuse d'un si misérable approvisionnement en bois, de qualité très inférieure, et dont l'inventaire fut fait en un clin d'œil.

En prétextant toujours sa hâte, le sergent Saleck affirma se rappeler qu'on pouvait gagner la carrière directement, sans faire le détour par les rails. Le jeune artilleur lui désigna un sentier de chèvres qui grimpait parmi les décombres et qu'un étranger aurait eu de la peine à découvrir. Comme il y avait un écriteau portant « Défense de passer sous peine de conseil de guerre », le sergent crut devoir tranquilliser le soldat en lui mettant sous les yeux le faux ordre de l'état-major, puis, ayant enfin réussi à se débarrasser dudit artilleur qui voulait le suivre, il put rapidement gagner la carrière.

Il a l'avantage de confirmer les indications qu'avaient données les informateurs. Des trois grandes ouvertures, deux étaient bouchées avec des gabions ; la troisième était libre et non gardée. Arrivé sur le seuil, le sergent constata que jusqu'au fond des tailles tout l'espace était éclairé, et que, par grande bonté de la Providence, il ne s'y trouvait personne. Sans s'attarder à explorer les galeries latérales, il alla droit au premier tas d'obus. Ayant eu le malheur de perdre son couteau-poignard, en tombant dans la traversée de l'éboulis, il eut de la peine à déchirer avec ses dents les vessies dans lesquelles les cartouches et les cordons avaient été cousus pour les protéger de l'humidité. Y étant parvenu, il disposa un lot d'explosifs,

selon les prescriptions données par M. le colonel commandant l'artillerie. Il fit de même sous un autre empilement de projectiles, plus petits de calibre, et réserva une dernière cartouche qu'il plaça entre des caisses de gargousses. Il mit le feu aux trois cordons, calculés, comme il lui avait été dit, pour se consumer en quinze minutes.

Il eut le tort de quitter la carrière un peu trop tard, de sorte que le souffle d'air lui fit perdre pied dans la descente à travers les déblais, et qu'il ne saurait rendre compte de ce qui se passa sur le moment. Il se trouva courant dans l'obscurité, avec des hommes qui renversèrent une palissade, ce qui lui permit de sortir du camp, à l'opposé du côté par où il y était entré. Il ne saurait non plus rendre compte du parcours qu'il suivit en croyant se rapprocher de nos lignes ni de l'endroit où il eut l'avantage d'être rencontré par une section de notre 4e Régiment.

Cette visite dont je parlais, celle que Saleck nous fit vers la fin de la campagne, nous laissa du malaise et de la déception. Nous n'étions plus à Nijniéyé, dans les quartiers d'hiver où nous avions tous eu notre petite part à la genèse de l'exploit. Il y avait des manquants dans toutes les escouades, il y avait des nouveaux venus. Pourtant nous nous sentions encore une famille, jalouse de se voir avouée par son illustre enfant et de recevoir un rayon de sa gloire. Les mobilisés de son district, les hommes de son peloton, ses camarades sous-officiers, tous ceux qui pouvaient se targuer de l'avoir approché particulièrement, lui avaient préparé de petites fêtes, dans quelque écurie ou quelque hutte de branchages. Tous prétendaient l'avoir à eux quelques minutes, trinquer et fraterniser en mangeant quelques bouchées d'oie fumée ou de gâteau.

Moi-même j'avais bien compté le prendre à part et tâcher d'en savoir un peu plus long sur ce qui était dû, dans sa réussite, au courage, au judicieux calcul, et ce qui avait été miracle. Mais, pendant les quelques heures qu'il fut parmi nous, il fit beaucoup de difficultés pour quitter les basques du colonel. La troupe, dans son idôlatrie, le plaçait

sur un tel pinacle qu'elle trouvait naturel, après tout, de lui voir désormais maintenir ses distances. Pour ma part, j'admirais comment un homme s'accoutume vite à l'encens. Connaissant Stéphane, j'en attendais des marques de satisfaction plus naïves. Mise en scène et discours, calculés pour chauffer l'enthousiasme, auraient eu de quoi bouffir de moins vaniteux que lui. A la vérité, dès son arrivée, nous dûmes constater que notre héros avait déjà son compte d'eau-de-vie ; et tout ce qu'il put faire, durant le temps qu'il resta chez nous, fut de se raidir suffisamment pour que la dignité fût sauve.

Je ne le revis plus jusqu'à la fin de la campagne. Tout le monde l'imaginait en selle pour une honorifique et facile carrière et, quand vint l'heureux jour du retour à la vie civile, je crus pouvoir tourner la page, sans me douter que tout ce que j'ai raconté jusqu'à présent ne formerait qu'une sorte de prologue à l'histoire véritable de Stéphane Saleck.

Je ne songeais, comme tout le monde, qu'à savourer les délices retrouvées, mon lit de plume, mon bout de jardin, mes chiens d'arrêt, mon dogue et, par-dessus tout, le fastueux plaisir de la solitude. Me sentir séparé de mes semblables par des murs, du vide, de l'espace ! Aussi faillis-je ne pas me rendre à la fête que, dès le premier dimanche, les démobilisés du canton, le clergé, les notables, organisèrent à Doubrovka pour saluer le retour du héros. J'avais décidé de n'y pas aller du tout, puis je me ravisai par égard pour Radov qui, comprenant très bien l'irrémédiable renversement des choses, avait sagement pris l'initiative de la manifestation.

Quand j'arrivai, la cérémonie proprement dite était finie. Des feuillages écrasés jonchaient le carrefour où les fanfares avaient joué, où les petites filles conduites par les maîtresses d'école avaient apporté leurs bouquets, où les orateurs avaient prononcé leurs harangues, où l'on avait dansé. La foule s'était portée vers la scierie pour voir les délégations se régaler des pâtisseries qu'on y avait confectionnées pendant huit jours, et pour applaudir chaque fois que ces messieurs trinqueraient. Je me dirigeai de ce côté, sous les banderolles tendues entre des perches, quand je remarquai un homme d'assez pauvre mine qui me suivait depuis un instant sans oser m'accoster. Voyant que je le regardais, il s'approcha

rapidement et murmura qu'il voulait me parler, mais pas là, sur la route, où tout le monde pouvait nous voir. Je le suivis entre deux palissades. Il m'expliqua, toujours à voix basse, que ce n'était pas loin, que je n'en aurais pas pour plus de deux minutes, mais qu'un sien parent venait d'être ramené dans sa cabane, vilainement blessé. Quand j'appris qu'il s'agissait d'une rixe, je faillis revenir sur mes pas, car vraiment les blessures ne me semblaient plus de saison, surtout pas celles qu'on va chercher par plaisir. Mais quand j'aperçus l'homme sur son grabat, il me parut si mal en point que force fut de le déshabiller et de laver le sang qui lui couvrait la tête.

Il n'était pas dans le coma, mais terriblement abruti. Visiblement il avait subi tout autre chose que des bourrades d'ivrognes. On avait dû lui passer une raclée à coups de gourdin et de talon. Je sais bien qu'en ces sortes d'histoires, la victime préfère, d'habitude, qu'on ne se mêle pas trop de faire la lumière sur ses infortunes mais, vu les complications possibles, je demandais tout de même à comprendre un peu. La femme du pauvre diable se lamentait comme font les commères de village : « Et voilà ce que c'était que de chercher la vermine dans les cheveux de ceux qui valent mieux que nous ! » L'homme qui m'avait amené croyait devoir plaider les circonstances atténuantes, non pour les batteurs mais pour le battu : mauvais coucheur mais déveinard, et qui en voulait à tout le monde depuis que son dernier fils, parti pour l'armée en devançant l'appel, avait été, pour prix de son zèle, renvoyé à garder les porcs, amputé d'un bras. Je l'idendifiai tout de suite : un nommé Klim, de la compagnie de Millet, mais que, sous ses ecchymoses, je n'avais pas reconnu. A qui venait-il de se frotter? Mes gens prétendaient ne rien savoir. Je leur arrachai pourtant que peut-être, et même probablement, c'était aux ouvriers de la scierie. Cependant le Klim retrouvait quelque peu ses esprits et, de la langue, commençait d'explorer les dégâts de sa denture. Je lui dis que s'il avait des palettes cassées, c'était bien sa faute et qu'on n'avait pas idée, dans un pareil jour, de s'en prendre à notre Saleck. Il secouait la tête et bredouilla que la fête n'était pas seulement pour Stéphane, mais pour tous les soldats rentrés au village... Sa femme tâchait de lui fermer la bouche, disant qu'il allait encore leur

faire perdre leur pain. Je finis tout de même par en tirer que Klim n'avait certes pas voulu manifester contre Stéphane, mais seulement contre ce feignant de Vassia qui se l'était coulée douce à boitiller sur le chantier, tandis que des camarades de son âge risquaient leur vie sous l'uniforme. Le garçon n'avait sans doute fait qu'obéir à sa chienne de mère. Mais quand Klim l'avait vu se mettre audacieusement à la tête des danseurs, il n'avait pu se retenir de grogner assez haut. C'est alors qu'en un tournemain les gens de Stéphane l'avaient tiré à l'écart et mis dans l'état que je pouvais constater.

J'eus beau me hâter, je n'arrivai à la scierie que comme les dernières délégations commençaient à prendre congé. Je fus happé par le vieux contremaître de Stéphane, un certain père Siméon, que je connaissais de longue date et qui veillait que chacun s'approchât des grandes tables dressées sous le hangar aux machines. Il me fit de courtois reproches pour ma venue si tardive, à quoi je répondis non moins amicalement que ses poings trop vigoureux en étaient cause, ou les poings de ses camarades. Il comprit tout de suite, et marqua beaucoup d'indignation qu'on se fût permis de me déranger pour une vipère qui n'hésiterait pas à mordre jusqu'à l'Enfant Jésus dans sa crèche. Je lui fis observer qu'en l'occurrence, l'enfant mordu ne semblait plus tout à fait à la mamelle. J'aurais dû m'étonner de l'ennui que le vieux, me croyant au courant de tout, laissa paraître. Il me prit dans un coin, jurant que, puisque Klim n'avait pas encore appris à tenir sa langue, on saurait bien lui crever son sac à menteries ; qu'au surplus l'entorse de Vassia ne regardait personne, puisque en fin de compte sa classe n'avait pas été convoquée. Ces mots me remirent en mémoire quelques souvenirs, mais l'affaire ne me semblait plus d'un grand intérêt et je plantai là Siméon pour aller saluer son maître.

Je tombai d'abord sur Groucha. A vrai dire il n'eût pas été facile d'ignorer sa présence. Elle encombrait la maison de son affairement, de ses politesses, de son triomphe. Suant dans sa robe de ville, elle recevait les hommages, elle pressait les gens de manger, courant de l'un à l'autre, houspillant les servantes qui remplissaient des verres sans les rincer. Mais ni les musiciens déchaînant leurs trombones sous ses fenêtres ni

les popes avec leurs pieux compliments ni les gros bonnets d'alentour, talons joints devant son mari ni même les officiers en uniforme baisant sa main potelée, ne lui avaient donné l'ivresse de l'apothéose comme de recevoir pour la première fois chez elle et d'avoir gardé tout le jour à son côté la dame la plus huppée des environs, Anastasie Radova elle-même.

J'eusse bien compris qu'une personne aussi romanesque que ma cousine se fût toquée du glorieux Saleck, fort présentable après tout, même selon son canon de la beauté virile, maigri et durci qu'il était par le temps de guerre et d'allure plus racée qu'autrefois. Je ne me serais pas étonné de la voir apporter ses plus beaux tapis, au besoin les rideaux de son alcôve, pour les étendre sous les pas du héros et l'empêcher de toucher la boue ; mais condescendre à faire les honneurs avec cette plantureuse Groucha, comme si ce fût sa bien-aimée sœur, supposait déjà quelques labyrinthes de diplomatie. Elle vint à moi avec le sourire complice qu'on a pour les amis qui comprennent au premier clin d'œil, me mit dans la main un verre de tokay en me demandant si je n'en reconnaissais pas le bouquet. C'était en effet celui qu'on buvait chez elle : Radov en avait envoyé cinquante bouteilles pour sa contribution à la fête. Apparemment il cherchait à garder une sorte de patronage sur la nouvelle gloire, tandis que sa femme n'aurait pas demandé mieux que d'initier aux élégances de l'âme un homme si digne d'être tiré de la rusticité. Elle laissa tout de suite déborder son enthousiasme. Ce Stéphane avait été calomnié toute sa vie ; il faisait preuve d'un tact, d'une tenue exemplaires ; pendant toute la journée il avait écouté les louanges avec autant de naturel que si elles ne l'avaient pas concerné ; il n'y avait qu'à le regarder, dans cet instant même, serrer les mains des derniers partants...

J'ai grand'peine à me rappeler l'impression que me fit Stéphane pendant les quelques minutes que durèrent encore les cérémonies de la porte ; je tâche en vain de préciser assez mes souvenirs pour pouvoir en inférer quelque chose. Du naturel, comme disait ma cousine ? Son naturel aurait été de sentir jusqu'au bout des doigts les caresses d'un amour-propre comblé ; car fût-on déjà blasé par trois mois de punch, de fanfares et d'ovations, ces honneurs flattent tout autrement

lorsqu'on les reçoit dans les lieux mêmes où jeune on a dû supporter des moqueries. N'y avait-il pas plutôt dans son attitude je ne sais quoi qui ressemblait à du détachement? Mes pieux amis, les religieux de Saint-Saba, ont toujours ce mot à la bouche. Ils n'eussent pas manqué de m'expliquer que nos plaisirs se fanent par la possession et de me fabriquer un Stéphane selon le catéchisme. Mais je n'avais pas leurs lumières et tout ce que je puis dire, c'est que l'impression qu'il me donna dans cette fête près de s'achever n'était pas sans s'apparenter à la gêne laissée par sa tournée officielle sur le front. Je ne saurais préciser davantage.

Arrivé le dernier, je ne me fis pas scrupule de m'attarder quelques minutes après les autres. Je ne crois pas que Stéphane ait marqué un plaisir bien exubérant à me revoir mais ce qui est sûr, c'est que, lui ayant demandé, non sans une pointe de curiosité véritable, des nouvelles de son fils, je fus pris par la manche et entraîné à la recherche du garçon. Il voulait que je le visse, et son empressement me persuade que, dans cet instant tout au moins, Vassia restait pour lui l'enfant d'autrefois, enveloppé dans une vapeur d'or. Il s'étonna de ne pas le trouver. Sa femme n'était pas là non plus. Les servantes qui ramenaient vers la cuisine des paniers pleins de verres et d'assiettes ne surent pas dire où ils étaient. Mais Stéphane s'était mis dans la tête de me le montrer, et me força de le suivre tout autour de la maison. Ce que j'avais appris juste avant d'arriver me donnait quelque soupçon qu'à la barbe du maître des conciliabules devaient se tenir dans des coins. Je ne souhaitais nullement me mêler de ces affaires domestiques et je pris congé.

Je me fis servir un morceau dans l'auberge du village. Après un dernier café, les gens du dehors s'en allaient peu à peu. Depuis des mois, trop de travaux restaient en souffrance dans les champs pour que chacun ne songeât pas à s'y remettre le lendemain dès l'aube. Il n'y eut bientôt plus que des habitants de la paroisse, encore tout pleins du grand remue-ménage, tout animés par ce qu'ils avaient vu. Je les écoutais discourir, commenter les allocutions, citer des phrases qu'ils avaient retenues. Les plus ronflantes les avaient le plus flattés par ce qui en rejaillissait sur eux-mêmes. Je n'entendis aucune de

ces petites remarques où perce l'ironie, et j'en conclus que la correction administrée à Klim, si elle revenait à quelque oreille, ne trouverait qu'approbation. Je n'attendis pas que les parleurs fussent las de pérorer, et je gagnais déjà l'écurie pour atteler mon cheval, quand un homme apposté dans l'ombre me toucha le bras. C'était Siméon, qui guettait ma sortie. Son patron me faisait instamment prier de repasser chez lui.

Je suivis aussitôt le contremaître et j'appris, chemin faisant, qu'il y avait du tirage à la scierie. Ce nigaud de Vassia, intimidé par l'incident de l'après-midi, avait fait des manières pour aller passer encore une heure à l'auberge, comme il aurait fallu, et circuler avec assurance au milieu des gens. Sa mère lui répétait : « Va leur cracher dans la figure à tous ces porcs », et les ouvriers, c'est-à-dire lui, Siméon, avec un autre qui par malheur était saoul, le pressaient d'aller se montrer. Mais voilà le patron qui tombe au milieu de la discussion, et qui questionne et veut comprendre et se met de plus en plus en colère. On lui jure que, pour Klim, on s'est borné à battre la poussière de sa crasseuse peau de mouton. Mais il déclare qu'il ira voir, qu'on ne traite pas de la sorte un soldat, qu'il le fera soigner à ses propres frais. L'affaire pouvait encore en rester là, si l'imbécile d'ivrogne n'avait pas pris la mouche et dit que Klim avait par trop de chance : puisqu'on lui payerait des douceurs tant qu'il serait au lit, qu'est-ce qu'il attendait, cet idiot, pour faire lui-même ce dont il accusait les autres et sauter de deux mètres de haut, avec un bouchon entre sa semelle et le creux de son pied? Stéphane aurait dû lever les épaules. C'est tout ce que méritait un propos d'ivrogne. Mais il était resté cloué sur place. Il avait répété : « Ah, Klim dit ça? » Il ne criait plus ; il parlait même aussi bas que possible. Mais ce n'était pas bon signe. Sa femme et son fils avaient commencé d'avoir vraiment peur quand il leur avait commandé de rentrer dans la maison. Il s'était enfermé avec eux dans la salle. Du dehors, pendant plus d'une heure, on les avait entendus se disputer. Finalement il était ressorti, avait appelé Siméon et l'avait envoyé s'enquérir si, par chance, je n'avais pas encore quitté le village.

Puisque, tout le temps des hostilités, le contremaître ne s'était pas éloigné de la scierie, il devait savoir très exactement

s'il y avait eu quelque manigance sous la prétendue boiterie de Vassia et si l'on avait espéré s'en prévaloir à la veille d'une tournée de recrutement. Mais je savais qu'il ne me répondrait que par des finasseries. Je le laissai donc gémir à son aise sur la folie d'un homme qui demande, comme on dit, compte à Dieu, pour une chiure de mouche sur la peinture fraîche de sa porte, alors qu'il vient d'être tiré, par ce même Dieu, d'une mort certaine, qu'il est célèbre dans les cinq parties du monde et qu'il a, pour comble de grâce, la chance d'avoir pu conserver son fils... J'étais fixé ou presque. Le bon serviteur n'aurait rien trouvé de monstrueux à une petite tricherie pour sauver le bonheur de son maître.

Je fus reçu dans la pièce commune, où des couronnes de feuillage et des bouquets noués de rubans gisaient parmi des nappes chiffonnées. Stéphane, assis dans un coin, le front barré, l'air las et mauvais ; elle, cuirassée dans l'innocence des saintes et des martyres, s'affairant à ranger son linge sur les planches de l'armoire ; Vassia, inquiet, boudeur, avec une moue de dépit ou d'humiliation. Stéphane vint à moi comme si j'apportais la délivrance ; il s'excusait, mais j'étais la seule personne qui n'essayerait pas de le tromper ; j'avais dû comprendre quels bruits l'on commençait à faire courir ; il ne voulait pas être l'idiot du village, à qui l'on conte que les filles sont engrossées par l'homme de la lune ; quant à prétendre tirer d'une femme un mot de vérité, je devais savoir que c'était peine perdue ; aussi me demandait-il d'examiner le pied de son fils ; je verrais bien s'il s'était passé quelque chose qu'on ne voulait pas dire.

J'avoue que je fus déconcerté par l'incroyable lâcheté paternelle qui le faisait charger sa femme de tous les péchés, alors que ce grand garçon ne s'était pas laissé tordre la jambe comme une poupée d'étoffe, et qu'il était en âge de répondre pour lui-même. On aurait dit que Stéphane croyait sauver quelque chose en faisant passer les mensonges par sa bouche à elle, où ils étaient bien à leur place, bien abjects et sans conséquence. Mais rien d'heureux ne pouvait sortir de cette vaine enquête. Je n'eus d'ailleurs nullement à forcer ma sincérité pour déclarer qu'unanimement nous nous sentions trop de reconnaissance envers notre Stéphane Saleck pour tolérer

quelque attaque que ce soit à son honneur. Tout le monde pouvait se froisser un muscle. Cet accroc, qui aurait été gênant si la mobilisation des jeunes avait continué, s'était trouvé de nul effet, grâce à la rapide fin de la guerre. J'ajoutai que je refusais de seulement regarder le pied de Vassia, ce qui ne m'empêcherait pas de proclamer qu'il se l'était luxé en sautant d'un char. Et pour finir je déclarai que si quelqu'un s'avisait de soutenir le contraire, je me joindrais cette fois à l'expédition punitive.

Tant qu'à verser du baume, j'entendais en noyer la plaie. Puisque Stéphane plaçait son bonheur dans ce fils, eh bien, l'on n'allait pas permettre que son plaisir lui fût gâté. Je pris donc Vassia par l'épaule, le poussai vers son père et leur ordonnai de s'embrasser sans un mot de plus.

Je dois ajouter que, par son attitude, le garçon reconquit une part de ma sympathie. Il baisa la main de Stéphane avant d'appuyer sa joue à la sienne. Je compris ce qu'il pouvait y avoir de gentillesse mêlée à sa naïve rouerie. Il se réinstallait après l'alerte, dans les bonnes grâces de son père, avec un petit air de contrition, sans profondeur il va sans dire, mais qui excluait l'idée d'un endurcissement dans la ruse. Je n'ai nulle raison de croire qu'il eût été, jusqu'alors, sans cœur ou mauvais fils. Il s'était sans doute contenté d'un ingénieux chantage, d'un jeu de bascule entre ses parents, pour obtenir, tantôt de l'un, tantôt de l'autre, la satisfaction de ses fantaisies. Mais maintenant que tout le monde glorifiait Stéphane, il n'allait pas rester plus froid que les autres.

Quant au père, il pressait d'une main et ramenait contre lui cette tête qui dépassait un peu la sienne. Il ne disait rien, il ne laissait pas s'écarter son fils. Il ne se rassurait que lentement. Pour un homme encensé depuis trois mois et dont on venait tout le jour de flatter l'orgueil, il avait le triomphe étrangement modeste.

Et cependant c'en fut encore trop pour la jalousie de Groucha (du moins ne puis-je autrement m'expliquer son imprudence).

— Mais regardez-les-moi, monsieur le médecin, disait-elle ; mais regardez-les-moi !

Évidemment ce spectacle lui brûlait les yeux.

— Voyez comme il est heureux d'avoir son Vassia. C'est qu'il ne l'a presque pas vu pendant qu'il était aux armées. Il se privait de lui, même si ça lui déchirait le cœur...

Je ne discernai pas tout de suite où elle voulait en venir. A rien de bon, si j'en jugeais par la façon dont Stéphane s'était mis à l'écouter. Je dis je ne sais quoi sur l'utilité qu'il y avait eue pour le pays de garder la scierie en marche et d'y retenir quelqu'un qui pût remplacer le patron.

— Vous, reprit-elle, vous comprenez ces choses. Mais les miséreux qui sont partis pour l'armée parce qu'ils n'avaient plus chez eux ni choux ni farine et qu'ils espéraient se rassasier de soupe à soldats, des gens comme ces Klim...

A ce nom, Stéphane lui commanda de se taire. Il avait lâché Vassia. C'était peut-être tout ce qu'elle avait voulu d'abord. Mais elle l'avait senti qui se troublait, qui perdait contenance. Elle savait maintenant où frapper.

— Ne te fâche pas, disait-elle doucement, ne te fâche pas. J'explique seulement à M. le médecin, puisqu'il veut bien nous donner conseil. Ceux qui voient notre Vassia si fort et si grand, le croient facilement plus âgé qu'il n'est. Aussi là-bas, sur le front, que faisais-tu bien prudemment, Stéphane Saleck? Tu ne pensais pas à te vanter de ton pigeon; tu ne te vantais pas du tout, pour une fois. Sûrement, M. le médecin se rappelle ce que tu disais...

A ma stupeur, Stéphane ne bronchait pas; il ne marchait pas sur elle. Il murmura, parce qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement :

— Je disais quoi?

— Tu disais, en passant, et comme si ça ne tirait pas à conséquence, qu'il avait eu dix-sept ans à la Saint-Grégoire et non pas qu'il en avait eu dix-huit.

La dénégation sonna faux. Groucha fit semblant de battre en retraite : elle avait cru comprendre; c'est un tel qui avait répété la chose. Par malheur elle ne put se tenir de me prendre encore à témoin : M. le médecin voyait que le cœur de Saleck était tendre comme une amande à peine caillée; ce n'était pas sa faute au pauvre homme s'il n'avait qu'un seul fils pour porter son nom; et elle, pécheresse, on l'accablait, on l'accusait d'avoir poussé l'enfant à des choses défendues... Puis s'arrê-

tant et mesurant ses mots, elle dit avec une de ces convictions sourdes, animales, contre lesquelles on sent que le fer ni le feu ne pourraient rien :

— Mais tous les parents auraient agi comme nous avons fait !

Jusqu'à mon dernier jour de vie j'aurai dans les oreilles la voix dont Stéphane s'écria :

— Pas tous !

Ce n'est pas qu'elle fût très violente, mais il y tremblait quelque chose d'étrange, qui n'était pas seulement de l'indignation, qui ressemblait à de la peur. Il nous dévisageait tous les trois. Il répétait : « Pas tous ! » et paraissait nous défier, moi-même avec les deux autres.

— Évidemment, balbutia-t-il, ça vous arrange de croire que tous les pères et mères... que tous ceux qui n'avaient qu'un fils...

Il restait comme un homme qui ne sait que faire, avançant d'un pas, puis d'un autre. Mais ce n'est pas sur nous qu'il marchait, c'est vers un angle de la pièce. Il avait tiré de sa poche quelque chose qu'il gardait dans son poing fermé. Ce qu'il semblait ne pas pouvoir prendre sur lui, c'est d'ouvrir ce poing. Mais peu à peu ses doigts se desserrèrent. Il considéra sur sa paume une clef plate. Alors nous comprîmes qu'il se dirigeait vers le petit coffre-fort scellé au mur.

Ce coffre, dans la meilleure pièce et bien en vue, avait dû faire longtemps l'orgueil de la famille. Stéphane tourna les boutons de sûreté, fit jouer la serrure, ouvrit, chercha quelque chose derrière des papiers. Puis il se retourna, face à nous. Il tenait un objet d'aspect bizarre, un peu répugnant, que je pris tout d'abord pour une tranche de viande boucanée. C'était un portefeuille en cuir, tout tordu et souillé. Il en tira un papier, qu'il déplia soigneusement, un petit feuillet maculé de larges taches qui ne pouvaient être que du sang, avec des déchirures, comme si l'on avait eu de la peine à le décoller. D'où je me trouvais, je vis que c'était une lettre, écrite sur un bout de ce papier quadrillé dont les paysans se servent pour s'aider à bien aligner leurs mots. Stéphane ordonna, d'un signe, à sa femme et à son fils de s'approcher. Vassia le fit assez crânement ; Groucha, un peu en retrait, se serrait à

son coude. Alors Stéphane lut le billet. A quelques mots près, je puis en reconstituer les termes :

Mon doux enfant, mon unique,

Madame l'institutrice veut bien tenir la plume et te donner de mes nouvelles, afin que tu ne t'inquiètes pas pour ta mère. Avec la vache et les deux chèvres j'aurai ma suffisance jusqu'à ton bienheureux retour. C'est de toi seulement que je me tourmente, si jeune au milieu de ces mauvaises têtes. Je suis bien contente de ce que tu me dis, que tes officiers t'ont complimenté devant tout le monde. Fais bien tout ton devoir et même encore une toute petite mesure de plus, pour être certain de ne pas faire trop peu. (Suivaient les habituelles bénédictions.)

Il replia la lettre, renferma le portefeuille dans le coffre... Je pense qu'on aurait pu trouver sur plus d'un mort des lettres de pieuses femmes, aussi soumises et désarmantes. Pourquoi Stéphane avait-il si précieusement recueilli celle-là ? Il murmura :

— Une veuve... Qui la fera vivre à présent ?

Il semblait tellement ému qu'aucun de nous n'osait rien dire.

Alors il se rapprocha de sa femme, la regarda drôlement. Elle prit peur ; je n'eus toutefois pas le sentiment qu'une brutalité fût à craindre. C'est en effet presque à mi-voix qu'il dit (à mi-voix, mais avec une inimitié terrible) :

— Il faudra te sortir de la tête que tu seras jamais madame la conseillère, ou la déléguée, ou je ne sais quoi d'autre !

Il avança les doigts vers le col de sa robe, palpa l'étoffe, murmura : « C'est de la soie ? » Puis soudain, il tira si violemment sur le morceau que les coutures craquèrent et que le lambeau lui resta dans la main. Je bondis pour m'interposer, mais il semblait un homme qui va défaillir. Il laissa tomber le bout de tissu, fit quelques pas en trébuchant dans les couronnes et sortit de la pièce.

Il me fallut étancher des larmes. J'étais perplexe. Ce que je venais de voir donnait corps à une idée qui déjà m'avait effleuré deux ou trois fois. L'effort exigé par l'expédition de Tchernovo, n'avait-il pas laissé dans Stéphane quelque chose

de surmené, de fourbu, dont il se remettait mal? La relation faite à ses chefs dénotait une belle maîtrise de soi ; mais il l'avait écrite dans l'étourdissement premier du succès, et depuis lors cette fièvre était tombée... J'essayai de faire comprendre à Vassia qu'outre l'admiration due à son père par tout notre peuple, il lui devait encore, lui, son fils, les égards et les ménagements qu'on a pour un homme qui s'est dépensé jusqu'à la moelle et dont la fatigue sera longue à guérir. Je me sentis en face d'un garçon très remué, qui aurait été prêt à marcher sur les genoux jusqu'à la Sainte Montagne, s'il avait pu faire oublier ce qui s'était passé. C'est pourquoi je suis persuadé qu'il y avait eu chez lui plus de docilité aux mauvais conseils que de lâcheté proprement dite. Quant à l'incident de la journée, il me semblait de ceux qui s'apaisent tout seuls, si l'on se garde de les envenimer ; et je partis, surtout préoccupé, dans la nuit noire, de ne pas abandonner aux fondrières une roue de ma bagnole.

Chacun fut absorbé, pendant un mois ou deux, à remettre en train sa vie quotidienne, à rentrer dans sa défroque de vieilles habitudes, à rabouter tant bien que mal tout ce que la guerre avait disloqué.

J'appris donc assez tardivement ce qui se racontait : que notre Stéphane n'avait pas fini d'étonner son monde et que, sans doute sur des encouragements venus de haut lieu, il devait rouler quelques projets qui ne le laisseraient pas longtemps languir dans son village. Les gens l'inféraient d'une lettre qu'il aurait écrite à certain comité local, pour déclarer qu'en cas d'élections, il ne voulait entendre parler de rien. Comme preuve on ajoutait qu'il avait disparu de Doubrovka et l'on refusait de croire aux explications données par les siens, à savoir qu'il serait simplement allé surveiller une coupe de bois dans la montagne.

Un hasard me fit croiser sur la route Anastasie Radova. J'étais à cheval. Elle fit arrêter sa voiture et ne m'avait pas

dit trois phrases qu'elle demandait déjà ce que je pensais de « la lettre ». C'est ainsi que j'en pus savoir un peu plus long — non sans peine, car, pour n'être pas comprise de son cocher, elle tâchait de s'exprimer avec les quelques mots de français qu'elle avait rapportés du pensionnat. C'est à Radov personnellement que Saleck avait écrit, lui donnant l'assurance formelle que jamais il ne lui marcherait sur les orteils et le priant de décourager, une fois pour toutes, les bonnes gens qui lui prêtaient des ambitions politiques. Je n'eus pas tout l'étonnement qu'attendait ma cousine et, comme notre français ne suffisait décidément pas à la traduction de pensées un peu subtiles, nous mîmes pied à terre et fîmes quelques pas sur le bord du chemin.

Sans craindre à proprement parler un piège, les Radov étaient sur leurs gardes. J'admirai la promptitude avec laquelle leurs vieilles préventions étaient ressorties de terre : on ne les persuaderait pas que jamais un Saleck pût sincèrement songer à rester tranquille dans son coin. Ils étaient prêts à faire la part du feu ; ils cédaient à Stéphane, et de bon cœur, toutes ces petites fonctions honorifiques qui flattent l'amour-propre d'un paysan et dont une vieille famille se départ très bien sans perte de prestige. Mais si le Glorieux repoussait tout cela comme indigne de lui, c'est que la folie des grandeurs reprenait le dessus et menaçait de l'entraîner à des entreprises beaucoup plus gênantes. Bref, Radov n'avait pas voulu lui montrer une hâte trop naïve à prendre acte de son désistement. Il avait répondu par une lettre prudente, sans faire aucun effort pour le rencontrer.

A mon tour je restai circonspect. Ce que j'avais surpris le soir de la cérémonie était trop délicat pour que j'y pusse faire allusion ; et je n'avais pas assez de confiance en mon Radov pour lui livrer de quoi se faire éventuellement l'arme la plus perfide. Je me bornai donc à quelques affirmations rassurantes, rappelant à ma cousine son récent enthousiasme et la taquinant sur l'instable cœur des femmes. Mais je me promis de passer à Doubrovka.

C'est ce que je fis sitôt qu'il me fut possible. Le fracas de l'eau dans les aubes de la grande roue et le grincement des

scies empêchèrent qu'on m'entendît arriver. Je pus ainsi, quelques ins[illegible], observer les allées et venues. Le travail battait son p[illegible] Vassia le commandait, sans manquer, à ce qu'il me sembla, d'autorité. Assise dans une sorte de guérite vitrée, sa mère cousait, tout en exerçant la surveillance, un œil sur le chantier, l'autre sur l'arrière-cour de sa maison. Je lui vis donner des ordres, sans paroles inutiles, en personne habituée à se faire obéir. Je cite ce détail parce qu'il me révélait une femme beaucoup plus forte et compétente qu'elle ne s'était jamais montrée à moi et que je n'eusse pu la deviner une minute plus tard car, à peine m'eût-elle aperçu, qu'elle entra dans son personnage de théâtre, et nous n'avions pas atteint le seuil de l'habitation qu'elle essuyait déjà des larmes.

Manifestement on m'accueillait comme un ami qui va peut-être pouvoir apporter de l'aide. Groucha courait au buffet, s'excusait de son eau-de-vie, s'excusait du fauteuil trop dur, tout en me prenant à témoin de l'embarras cruel où la mettait la conduite incompréhensible de Saleck. Pas une journée où des gens ne vinssent pour le consulter, pour lui parler de choses et d'autres, ou simplement par curiosité de voir son visage. Comment les éconduire sans qu'ils imaginassent on ne sait quoi? Ils ne pouvaient que lever les épaules à s'entendre conter qu'un homme si populaire, qu'ils avaient connu bon vivant, toujours avec le mot pour rire, toujours prêt à rendre service, refusât maintenant de plus voir personne. Et comment leur cacher, à la longue, qu'il s'était sauvé de chez lui, plantant là sa belle entreprise dont il était si fier, sa bonne maison, ses intérêts, pour le plaisir d'aller vivre comme un brigand, en compagnie des loups?

Ainsi les bruits qui avaient couru n'étaient pas faux. Il était bien à la montagne. Vassia, qui nous avait rejoints, me précisa l'endroit : une vallée, dans le massif qu'on appelle du Moine, à une demi-journée de marche et si difficile d'accès qu'on avait toujours hésité à y faire des coupes. Je voulus savoir si, dans le passé, son père avait déjà campé de la sorte avec ses bûcherons. Oui, mais seulement pendant un ou deux jours, le temps de mettre le travail en train. Puis il laissait sur place un ouvrier de confiance, avec assez de monde pour mener lestement l'ouvrage. Mais cette fois il n'avait pris que

deux hommes, dont son vieux Siméon. Ce n'est pas eux qui pouvaient rapidement lui mettre bas un lot de sapins... Je demandai si quelques indices avaient fait prévoir cette résolution. Il s'était, à ce qu'on m'expliqua, plusieurs fois absenté pour des raisons restées mystérieuses. A l'improviste il était allé régler, avec un voisin, de vieux litiges de bornage sur lesquels depuis des années il refusait de céder. Cette hâte, poursuivait-on, aurait dû surprendre, et surtout les raisons qu'il en avait données, que ce n'était pas des affaires à mettre sur les épaules de Vassia ; mais on avait pu se croire devant un de ces gestes par lesquels il aimait à faire le magnifique ou devant un signe de cette fatigue dont j'avais parlé.

Ce qui m'intéressait particulièrement, c'était son attitude envers son fils : avait-il fait des allusions aux racontars de Klim? Ici la mère se redressa, comme piquée. D'abord, affirma-t-elle, toute cette histoire ne reposait sur rien du tout ; ensuite, Klim ne s'aviserait plus d'ouvrir la bouche ; d'ailleurs rien de tout cela n'avait transpiré ; elle ne voyait donc pas pourquoi Stéphane Saleck se mettrait en feu, comme si son honneur était souillé d'une horrible tache.

Je lui répondis un peu rudement qu'elle se moquait de moi. Je dois pourtant avouer (je ne le fais pas sans quelque honte) que la pensée m'était venue, à moi aussi, le soupçon que toute cette affaire ne tourmentait Stéphane que dans la seule mesure où elle risquait de se savoir... Ce qui est sûr, m'expliqua-t-on, c'est que, depuis le soir de la fête, il n'avait plus eu ni parole ni mouvement de violence ; il était seulement plus silencieux que de coutume. Quand il parlait à Vassia, c'était pour lui donner des instructions sur ce qu'il y aurait à faire dans les prochains mois, tant à la scierie que pour le travail des terres. Le garçon me toucha par les reproches qu'il s'adressait, d'avoir eu l'aveuglement d'une taupe et de n'avoir pas compris ce que signifiaient ces recommandations détaillées. Au contraire il s'en était sottement réjoui, comme d'une preuve que son père ne lui en voulait pas et lui rendait sa confiance.

C'est seulement la veille du départ, voyant tout ce que Stéphane faisait charger sur le bât d'un mulet, qu'une crainte leur était venue. Le lendemain, au lever du soleil, quand les

deux ouvriers se tenaient déjà tout équipés dans la cour, Stéphane avait remis de l'argent à sa femme, une somme d'une importance inattendue, disant que cela devait suffire pour tout maintenir en bonne marche. A leurs questions étonnées il avait simplement répondu qu'il resterait avec ses hommes, et qu'en venant toutes les semaines aux provisions, Siméon leur donnerait de ses nouvelles. Alors, dit Groucha, il s'était tourné vers le pauvre enfant. Il le regardait sans parler. Puis d'un ton à faire tourner en glace l'eau dans la cruche, il lui avait dit :

— Toi, tu travailles et tu ne quittes pas Doubrovka. Si tu as quelque chose à me demander, tu le feras par Siméon. Mais tu n'essayeras pas d'aller me voir. Jure-le.

Comme Vassia fondait en larmes, il avait répété :

— Jure à haute voix. Je veux entendre.

Et l'enfant avait juré sur son saint patron, sur le dimanche de Pâques et le Saint Évangile. Alors tout de même son père l'avait embrassé. Il lui tenait la tête appuyée contre son épaule et pleurait à son tour. Il semblait ne plus avoir la force de partir. Puis il lui avait tracé sur le front un signe de croix. Ceci fait, comme si les siens n'existaient plus pour son cœur, il avait rejoint les hommes, était monté sur un des mulets et s'en était allé, sans retourner les yeux vers sa maison.

Derrière les larmes de la mère je suspectais surtout du dépit. Elle voyait s'évanouir les beaux rêves de dame, où chez sa meilleure amie Anastasie Radova, elle faisait bouffer ses robes et trempait un biscuit dans un verre de vin sucré. En revanche, humiliée ou non, elle restait maîtresse du logis, et, triomphe de sa jalousie, elle n'aurait plus, du moins pour un temps, à partager son fils avec personne. Mais le garçon était trop simple pour que son émotion ne me parût pas sincère. Et l'insistance qu'ils mirent tous deux à me supplier de ramener Stéphane, prouvait combien la rudesse et la solennité de son départ les avaient effrayés.

Je ne promis rien, malgré tout ce qu'ils purent me dire sur la grande considération que le patron avait pour moi et sur l'œuvre de piété que j'accomplirais en allant l'apaiser par quelques paroles raisonnables. Groucha n'eut de cesse qu'elle n'eût glissé dans les fontes de ma selle une bouteille de son

meilleur vin ; et je dus partir comme un tzigane, avec deux chapons gras, pendus par les pattes au garrot de mon cheval. J'acceptai cyniquement les prières qu'on jurait de faire pour mon salut, mais avec plus de scrupules les victuailles, car je ne voyais pas du tout de quel secours je pouvais être en cette affaire et je n'avais nulle intention de perdre une grande journée, avec le risque d'abîmer les pieds de mon demi-sang, à grimper parmi les cailloux roulants de la montagne.

C'est pourtant ce que je fis, avant peu de semaines, dans des circonstances que nul n'aurait pu prévoir.

Une fois certains d'avoir maté toute sérieuse résistance, nos gouvernants n'eurent pas de plus grand souci que de se concilier nos anciens adversaires et d'éviter ce qui pouvait inutilement les aigrir. Sans doute était-ce une sage politique mais nous en éprouvions de l'humeur et nous fâchions de voir qu'on tâchait de mettre dans l'ombre nos faits d'armes plutôt que de les glorifier. Ces petites vexations nous étaient administrées de propos délibéré, notamment par certains articles qu'on tolérait ou suscitait dans des feuilles suspectes. Les bureaux espéraient ainsi rabattre la crête à nos militaires.

Je ne suis pas grand lecteur de tous les torchons qui s'impriment et j'ignorais jusqu'au titre de celui qu'un matin Radov vint m'apporter tout fulminant. J'étais encore au lit. Je n'eus seulement pas la permission de me passer de l'eau sur la figure, avant d'avoir pris connaissance de l'article qui le mettait hors de ses gonds. C'était un boniment papelard, à l'éloge de la paix et de la concorde : d'égales souffrances, y lisait-on, avaient été supportées des deux parts ; les noms de sites devenus glorieux pour l'une des armées ne devaient pas servir à brocarder l'autre, puisque, alternativement, les mêmes hommes avaient été vaincus et vainqueurs. Et tout cela n'était développé que pour aboutir à cette réflexion : « Les événements qui paraissent les plus simples ont souvent deux visages. Cette pensée nous est suggérée par la nouvelle qu'en déblayant les fameuses carrières de Tchernovo, des ouvriers ont découvert, tout au fond de la taille, sous des blocs de roche

effondrée, quelques débris calcinés d'un malheureux qui fut déchiqueté par l'explosion. Des lambeaux d'uniforme ne laissent pas de doute sur la formation à laquelle il appartenait. Le dépôt de munitions n'était donc pas, comme on l'a cru, entièrement désert, lorsque notre glorieux compatriote, le lieutenant Stéphane Saleck, s'y aventura. Loin de nous la pensée de vouloir diminuer son exploit ou supposer qu'une imprudence d'un homme de troupe ait pu causer la formidable déflagration. Nous disons simplement qu'il y eut partout des héros et des victimes. »

Je voyais bien la perfidie de l'insinuation mais Radov prétendait que je ne lisais pas tout ce qu'il fallait entre les lignes. Une campagne s'amorçait. Bientôt, si l'on n'y prenait garde, la fable d'une explosion accidentelle serait sournoisement propagée. C'est tout de suite qu'il importait de contrebattre la manœuvre, et nous ne pouvions rien faire sans Stéphane. Mais savait-on jamais jusqu'où le besoin de contredire entraînerait un Saleck ? Nous ne serions pas trop de deux pour le chapitrer.

Que Radov, réduit à sa seule diplomatie, ne pût que gâter les choses, j'en étais encore plus persuadé que lui. Puisqu'il s'était mis en tête de monter au Moine, autant valait profiter de l'occasion ; car pour y avoir chassé bien souvent, il connaissait beaucoup mieux que moi ces vallées, plus peuplées de gibier que d'hommes. En nous dépêchant, nous pouvions espérer rentrer le soir même. Je fus vite habillé, mon cheval fut aussitôt prêt. Une tranche de pain dans ma poche ; une ration d'avoine attachée derrière ma selle ; Radov prit son fusil en bandoulière et nous partîmes.

Il nous conduisit par des raccourcis, plus plaisants à coup sûr et somme toute aussi praticables que les réseaux d'ornières qu'on appelle chez nous des chemins, et nous atteignîmes sans trop de détours les quelques masures où couchaient, nous avait-on dit, Stéphane et son équipe.

Nous fûmes reçus par la paysanne qui faisait leur cuisine. Les hommes étaient plus haut, dans la forêt. Un bambin fut envoyé chercher Stéphane. Nous dessellâmes nos bêtes, puisâmes aux provisions apportées par Radov puis, comme il nous faudrait patienter quelque trois quarts d'heure, j'allai

m'asseoir dans la cahute. Radov, ressaisi par son démon de la chasse, pensa qu'un vieux qui se trouvait là le renseignerait mieux sur la présence de sangliers ou de chats sauvages que cette femme abrutie à pétrir le pain ; il alla donc enquérir et me laissa seul avec elle.

C'était une fille assez accorte mais de l'espèce bornée. Elle me dit que j'avais de la chance, vu que Stéphane n'était pas toujours là : il était rentré justement la veille, après trois jours d'absence. Je demandais où il était allé, elle répondit qu'elle n'en savait rien, non plus que les ouvriers ; mais elle ne put résister à l'envie de me faire voir un présent qu'il avait rapporté pour elle. D'un morceau de papier grossier, puis d'un papier de soie, elle tira une paire de gros bracelets d'argent, qu'elle n'osa pas me faire admirer à ses poignets, mais pour lesquels je lui fis compliment, comme il était courtois. Son sourire, son petit air confus me donnèrent vite à penser que le cadeau récompensait des complaisances et qu'elle tenait ici le plus haut rang où les bonnes grâces du maître pussent élever une fille de sa sorte. Elle croyait devoir me tenir compagnie, debout devant moi, et je tâchai de mettre le temps à profit.

Je ne pouvais imaginer le seigneur Saleck écorçant un sapin ou maniant la scie comme son père le Brèche-Dent ; alors que faisait-il toute la journée ? Mes questions dépassaient déjà ce que la personne (elle s'appelait bravement Agrippine) s'était jamais demandé : elle ne savait pas trop ; elle ne montait jamais à la forêt ; elle pensait qu'il regardait travailler les hommes (car il y avait deux surnuméraires, embauchés dans le pays, ce qui faisait beaucoup de ventres à remplir et de hardes à raccommoder) ; il voulait toujours être là quand on procédait à des manœuvres dangereuses, pour faire glisser les troncs le long des pentes et les amener au fond du vallon. Mais certains jours il refusait de quitter sa méchante couchette : c'était lorsque, la veille, il était resté longtemps à boire seul (car jamais il ne buvait avec les hommes) ; parfois même il avait fallu le déshabiller ; mieux valait ensuite le laisser tranquille. Au reste, l'Agrippine trouvait cela tout naturel de la part d'un homme si riche, qui possédait, au dire des bûcherons, tant d'eau-de-vie dans son cellier.

S'il en était vraiment là, l'effondrement dépassait ce que j'avais craint. Mais je n'écoutais que d'une oreille. Mon attention se portait sur le bout de papier froissé qui avait enveloppé les bracelets et qui traînait à côté de moi sur le banc. J'y déchiffrais vaguement une adresse, un nom de juif, celui sans doute du petit marchand qui avait procuré les objets ; mais ce qui m'étonnait, c'est le nom de l'endroit : je lisais bien Prachva. Malgré la mauvaise écriture, il n'y avait pas moyen de se tromper. Or, je ne connaissais dans notre région aucun bourg ou village ainsi nommé. J'eus une question sur la langue ; mais, évidemment, la fille ne savait pas lire. Du reste je n'eus pas le loisir de balancer longtemps, car Radov m'appela. Je sortis de la cabane. Il avait fait un bout de chemin à la rencontre de Saleck et n'avait pu se retenir — j'aurais dû m'en méfier — de piquer tout droit dans la discussion.

A côté de Stéphane, sans veste et dépoitraillé, il avait un peu l'air du propriétaire qui vient de pincer un voleur de bétail. On connait ce regard inquiet que le délinquant jette vers les issues et l'arrogance par laquelle il espère encore en imposer. Il y avait quelque chose de cela chez Stéphane, une méfiance qui s'était aussitôt cabrée et qui lui mettait dans les yeux une sorte de hargne.

— Alors, me lança-t-il, te voilà, toi aussi !

— Lui aussi, répliqua Radov, et bien que ça te fâche, venu pour te faire entendre raison.

Je pus leur imposer silence à tous deux, mais ce fut encore toute une histoire que de les amener dans la chambre et, la porte fermée, une fois assis, de les faire parler calmement.

— Il t'a fait voir, dis-je à Stéphane, un article qu'il est venu me montrer ce matin ?

Radov tendit le papier, mais Stéphane refusait de le prendre et bougonna :

— J'en ai lu assez d'autres. Pourquoi celui-là ?

— Parce qu'il faut fermer la bouche aux canailles, dit Radov en lui mettant la coupure entre les doigts.

Mais comme s'il avait une répugnance invincible à seulement la toucher, Stéphane la laissa tomber par terre :

— A quoi bon ? dit-il.

Malgré l'accueil auquel je m'étais attendu, j'avais peine à comprendre une hostilité si butée. J'expliquai, du ton le plus conciliant possible, que je n'attachais pas à cet article autant d'importance que Radov mais que nous avions pour devoir, nous, ses amis, de l'informer si quelque chose se tramait contre son honneur ; mieux valait donc qu'il lût ce canard, après quoi il agirait à son bon plaisir. Il finit, à contre-cœur, par se baisser, il déplia le papier, se mit à le lire. Je voyais ses yeux suivre les lignes avec une grande lenteur, comme s'il les déchiffrait laborieusement. C'est le tremblement de ses mains qui tout à coup me mit en éveil. Sous sa barbe de trois jours et la poussière qui lui salissait la figure, il prenait la couleur d'un homme qui va s'évanouir. Il avait lu jusqu'au bout mais il se donnait du temps, comme pour se ressaisir et retrouver haleine. Puis il murmura d'une manière assez provocante :

— Alors ?

— Alors, répliqua Radov, nous ne voulons pas que, sans en avoir l'air, on jette un doute sur ton exploit de Tchernovo.

— On nie que les carrières ont sauté ?

— Ne fais pas la bête. Tu vois très bien ce qu'on insinue.

Stéphane reprit, toujours insolemment :

— Il y a des témoins qui m'ont vu ; faites-les parler.

— Qui ça ?

— Par exemple le guide qui m'a conduit jusqu'à l'entrée du camp.

Je veux bien croire qu'il ignorât la mort récente de cet agent, exécuté par vengeance politique et qu'on avait retrouvé sous un tas de fumier, mutilé d'une façon sauvage. Radov raconta la chose en deux mots. Il n'y avait pas de quoi verser des larmes, mais je fus choqué par l'espèce d'ironie avec laquelle Stéphane dit sèchement :

— Tant pis pour lui ! et, nous toisant, attendit une nouvelle attaque.

— Entre officiers du régiment, reprit Radov, nous nous sommes déjà réunis pour discuter la conduite à tenir. On souhaiterait beaucoup que tu viennes. S'il y a des gens pour s'en prendre à nos gloires, il faut qu'ils nous trouvent serrés autour d'elles. Tu prononceras quelques paroles, nous boirons à ta santé. Ça se redira dans le pays et nous serons tranquilles.

Dès ce moment, il était manifeste qu'à aucun prix Stéphane ne se laisserait entraîner, et nous aurions aussi bien pu en rester là.

— Il me semble, commença-t-il, que mon rapport était clair. Ce que j'avais à dire est dit. Je ne vois pas ce qu'on veut de plus.

Radov fut bien bon d'expliquer que de nouveaux détails, n'importe lesquels, entretiendraient et ranimeraient le moral de nos gens.

— Si je vous ai raconté des bourdes, continua Stéphane, qui prouve que les nouveaux détails seraient plus vrais?

Je perdis patience :

— A la fin tu es irritant. Personne ne met ta parole en doute.

Il désigna le fragment de journal :

— Tu vois que si.

Et d'un ton plein de sous-entendus il ajouta :

— Certains donneraient beaucoup pour apprendre que j'ai menti. Malheureusement pour eux, je tiens des preuves... d'excellentes preuves... comme on en met sur la table du tribunal dans les procès d'assassinat.

Je n'aime pas qu'un homme parle de preuves, lorsque personne ne lui en demande. Quelque chose dans tout cela sonnait péniblement faux, et bientôt notre malaise fut au comble : puisqu'il avait des pièces convaincantes, nous le priâmes de bien vouloir les faire servir à clore toute dispute ; il nous laissa parler puis nous répondit froidement que, selon toute vraisemblance, nous ne les verrions jamais.

Pourquoi cette bravade? Nous avions combattu pour la même cause. Il y avait risqué gros. Ce n'est évidemment pas l'enthousiasme politique qui l'avait porté à courir de plus grands dangers que les autres ; mais il avait toujours ressenti les choses comme nous tous ; il s'était indigné, moqué, il avait vu rouge, comme chacun des camarades. Jamais on ne l'avait entendu faire le malin sur ce chapitre et prendre le contrepied du sentiment général. J'ai déjà dit que j'avais été frappé, dans nos rencontres précédentes, par une sorte de distraction, d'indifférence. Il ne m'avait plus semblé tout à fait présent parmi nous. Je m'étais d'abord expliqué cela comme un effet de l'infatuation, nous n'étions plus à sa mesure, ou simplement

comme un peu d'hébètement causé par l'alcool. Je fus donc extrêmement étonné quand, répondant à Radov qui lui reprochait de faire à plaisir le jeu des pourceaux d'en face, il déclara :

— Pourceaux, c'est vite dit. Bien sûr il y en avait. Mais il y avait aussi des hommes qui valaient les nôtres.

Je ne conteste pas que ce fût vrai mais c'est une sorte de vérité qu'au lendemain des événements l'on n'écoutait pas volontiers. Aux yeux de Radov, qui est loyal jusqu'à la bêtise, ces mots prenaient immédiatement un air de trahison. Aussi riposta-t-il avec la plus sincère révolte :

— C'est de la chance que tes paroles ne soient entendues que de nous deux. Ta popularité n'y résisterait pas longtemps.

D'un bond Stéphane fut debout.

— Mais répète-les mes paroles, cria-t-il ; répète-les à qui tu voudras ! Si tu crois que ça me gêne !

Il marchait sur Radov, mais ce n'était plus avec des airs de braconnier qui crâne, c'était en homme qui a respiré des ovations, qui a senti derrière lui toute une armée, en homme que tout cela, sous la poussée de la tempête intérieure, remplit et soulève. Il était celui qui a droit à l'autorité et qui la prend et Radov, assis sur son banc, reculant malgré lui, n'eut même pas le temps de se lever pour soutenir l'algarade face à face.

— Ah ! tu m'as pris dans ton traquenard ! Tu m'y as poussé. Qu'est-ce que je pouvais faire ? Tu me tenais. J'ai dû marcher. Tu ne pensais pas que j'irais tout à fait si loin. Au dernier moment tu as bien voulu me tendre la perche, pour que je dise que j'avais peur et pour m'avoir à ta merci dans un coin de ta compagnie. Mais à présent que je m'en suis tiré, ça ne te suffit pas encore. Il te faut encore faire du mal. Eh bien, vas-y ! Fais comme tu veux. Mais délivre-moi de ta vue. Allons, sors d'ici. Ramasse ton fusil et file !

Radov était tellement abasourdi, j'étais moi-même si dérouté par ce qui semblait un accès de pure démence que nous ne sûmes ni l'un ni l'autre trouver un seul mot. Stéphane avait ouvert la porte. Surprenant le regard par lequel Radov m'interrogeait sur ce que j'allais faire, il leva les bras comme s'il voulait le jeter dehors.

— Je t'ai dit : va-t'en ! Ne t'occupe pas de lui. Il saura bien rentrer sans toi.

Puis tout à coup, se ravisant, il rabattit à demi la porte.

— Une seconde, dit-il, et avec une ironie encore plus blessante que ne l'avait été sa brutalité :

— On ne va tout de même pas te laisser partir les mains vides. Pour prix de ton dérangement, je veux te faire un cadeau royal. Ouvre tes oreilles toutes grandes. Eh bien, oui, c'est exact : Stéphane Saleck a menti !... A présent, sors !

Nous n'avons pas lieu de nous en vanter, mais nous obéîmes, Radov et moi, comme deux petits garçons. Il partit sans un geste de résistance et je regagnai docilement mon tabouret. Assurément la surprise y fut pour beaucoup et l'on hésite à contredire un homme que sa raison semble quitter. Mais si nous cédâmes de la sorte, c'est devant cette force remontée des profondeurs et devant la carrure que donne à un homme la fierté d'avoir mis en branle la victoire de tout un pays. Et dans la minute même où nous avions eu devant les yeux un Stéphane vraiment à la taille de sa légende, par quelle extravagante provocation nous avait-il jeté à la figure ce démenti ? Tout ce qu'à Doubrovka, ou même auparavant, j'avais surpris d'étrange avait-il sa cause dans un point pourri que personne n'avait soupçonné ? Du côté de Vassia ? Du côté des carrières ? Dans l'exécution du coup de main ? Des phrases de l'article me tournaient par la tête mais je ne savais à quoi les raccrocher. Mensonge ? Où ? Quand ? Pourquoi cette soudaine indulgence envers ceux que nous traitions de pourceaux ? Et ces louches absences, qui ne semblaient pas motivées par son métier, ces voyages hors de notre région, qu'il pouvait entreprendre d'ici sans trop attirer l'attention, qui étaient peut-être même la vraie raison de sa retraite dans la montagne ? Et cette adresse inattendue sur le papier des bracelets !...

(A suivre.) JEAN SCHLUMBERGER

GEORGES PITOËFF

Le 17 septembre dernier, Georges Pitoëff est mort à Genève. Depuis plusieurs mois, nous le savions gravement atteint. Cependant, lorsque la triste nouvelle nous est parvenue, nous avons mesuré à l'étendue de notre surprise et de notre affliction combien nous avions peine à concevoir l'idée de sa fin prématurée, en même temps que le vide qu'il laisse nous apparaissait brusquement.

Pitoëff était naturalisé Français depuis longtemps et, dans le domaine de l'amitié, il était des nôtres ; mais si l'on cherche à caractériser la nature de l'enrichissement que la scène française lui doit, ce serait fausser entièrement les points de vue que d'oublier son origine. La particularité personnelle de son œuvre, la vertu propre de celle-ci, son originalité distincte, la couleur de son influence tiennent au fait que le bénéfice que nous en avons retiré constitue, par rapport à nous, un trésor étranger.

La France a toujours été largement ouverte aux formules d'art importées. Paris est le grand centre douanier de ces denrées spirituelles. Là s'opèrent les pesées, les sondages d'où dépendent les refus et les autorisations de circuler. L'apport de Pitoëff obtint licence entière et régime de faveur au premier examen. C'était au lendemain de l'autre guerre, à l'époque où la paix de Versailles, de complexion mal assurée dès sa naissance, commençait le cours de la vie difficile que nous lui avons connue et qui s'est terminée cet été. Toute

l'activité parisienne de Pitoëff s'inscrit donc exactement dans ce laps de vingt ans qu'on appellera l'entre deux guerres. Les futurs historiens du Théâtre ne laisseront pas de trouver dans ces coïncidences de dates une commodité pour leurs classements.

Lorsque Pitoëff vint en France, il arrivait de Genève mais Genève n'avait été pour lui qu'un gîte d'étape, il arrivait en réalité de plus loin. Il était né à Tiflis en 1886. Tiflis, la capitale de ce Caucase où, dans la première partie du siècle dernier, le poète Lermontov et nombre de romantiques russes allèrent chercher leur inspiration, où, quelques années plus tard, l'aspirant d'artillerie Léon Tolstoï, entre une chasse au lièvre et une rage de dents, pour complaire à sa vieille tante, entreprit un jour d'écrire ses *Souvenirs d'enfance* ; Tiflis, la patrie de l'ancien séminariste Djougachvili, plus généralement connu sous le pseudonyme de Staline... Oui, le berceau de Pitoëff était loin du boulevard des Batignolles, où il fit, en 1919, ses débuts à Paris sur la scène du *Théâtre des Arts*, que dirigeait alors Rodolphe Darzens. Et cette bonne ville de Genève elle-même, d'où il venait, dans laquelle il avait donné précédemment, au cours de la guerre, quelques représentations au *Théâtre de la Comédie* du regretté Ernest Fournier, qu'avait-elle été d'autre pour lui qu'un lieu de passage, le rendez-vous habituel des exilés russes depuis plus d'un siècle, leur plate-forme d'orientation sur les chemins de l'Occident ? C'est avec la compagnie qu'il avait formée en Suisse que le nomade fit son apparition chez nous. Il est impossible d'imaginer une plus bizarre réunion d'accents différents et d'inexpériences diverses, mais le tout était animé d'une grande foi qui, de ces fils bizarres et flottants, faisait une étoffe d'une valeur imprévue et, de l'assemblage hétéroclite, un ensemble. Surtout, de la roulotte qui avait amené cette troupe ambulante, une étoile était descendue qui allait conquérir Paris, la propre femme du directeur, elle-même originaire de Tiflis : Ludmilla.

Il me souvient de cette matinée du *Théâtre des Arts* où, pour la première fois, j'assistai à une représentation donnée par la troupe Pitoëff. Dès ce moment, le « spectacle Pitoëff » était ce qu'il n'a cessé d'être par la suite. De sorte que tout

ce que je vais dire de mon impression initiale vaudra pour tous les spectacles qui se succédèrent à partir de ce jour durant vingt ans, quels qu'en aient été le nombre et la variété. Non point que j'entende leur reprocher une uniformité en désaccord avec l'intelligent éclectisme qui présidait à leur choix. Mais les traits qu'ils avaient en commun leur ont donné une marque spécifique, ce qui est la meilleure preuve que ces traits-là étaient bien les traits essentiels. Si l'humour était permis dans un article qui n'a d'autre intention que de rendre à la mémoire du grand metteur en scène disparu l'hommage que nous lui devons, nous ajouterions que le ramage d'accents divers qui caractérisa le « spectacle Pitoëff » lors de ses débuts à Paris, il le garda toujours et même parut le conserver précieusement comme l'estampe de la maison. Au reste, Paris s'était habitué à ces défauts. Que dis-je ! il les avait adoptés, il les entourait d'affection. C'est qu'il y avait dans le « spectacle Pitoëff » bien des choses profondes que ces imperfections vocales, ces menus désagréments pour l'oreille n'empêchaient pas de discerner. Et Paris, qui est fin, qui, en outre, est plus sensible qu'on ne croit et que lui-même n'affecte de le dire, Paris ne s'y trompa point.

La pièce représentée au *Théâtre des Arts* avait pour titre *Le Temps est un songe*. Elle était de M. H.-R. Lenormand. Cet auteur, qui allait devenir l'un des écrivains de théâtre les plus marquants de l'entre deux guerres, présentait cette singularité que, tout en étant de pure race française, il se montrait déjà curieux, voire anxieux, de connaître les âmes étrangères, d'interroger les courants qui circulaient par delà nos frontières et de capter leurs bruissements confus. Il était marié à une Hollandaise, excellente comédienne qui faisait partie de la troupe : Madame Marie Kalf. Pitoëff et Lenormand avaient noué amitié à Genève, en vérité comme s'ils y fussent venus à la rencontre l'un de l'autre, tous les deux flairant le vent, celui-ci désireux de rompre avec les cadres conventionnels de l'ancienne comédie dramatique qui avait occupé la scène française dans les quinze années immédiatement antérieures à la guerre, et quêtant en dehors de chez nous les souffles avant-coureurs d'un renouveau, celui-là tendu vers la France comme vers le terrain le plus

propre à recevoir les graines exotiques que sa caravane apportait dans ses bagages. Et tous deux s'étant reconnus, accordés, après avoir fait à Genève un premier essai du spectacle, ils avaient pris ensemble la route de Paris, la grande ville régulatrice et classificatrice, la grande usine de raffinage intellectuel.

Je tiens *Le temps est un songe* pour l'un des meilleurs ouvrages de M. Lenormand mais là n'est pas mon objet ; il est dans l'interprétation de la pièce par la troupe Pitoëff, dans la nouveauté qu'il fut tout de suite visible que Georges Pitoëff, en cette occasion, offrait à un public d'abord sceptique, puis surpris, ému et bientôt définitivement gagné, uni pour vingt ans à cet étranger et à sa compagne, triomphatrice de la journée.

Si l'on cherche à analyser le charme insolite et prenant du « spectacle Pitoëff » en général, il faudra distinguer deux plans : celui de la mise en scène et celui du jeu — Georges Pitoëff fut un grand metteur en scène. Son esthétique, dans ce domaine, n'était pas d'éblouir par de vastes orchestrations de couleurs. On dira que la modestie des ressources matérielles dont il disposait — car le théâtre lui donna la gloire mais ne lui donna pas la fortune — le contraignait à cette économie dans la conception et que le prix que coûte le moindre décor le conduisit à un système de simplification dont il eut l'habileté de se faire un style. Je crois plus juste d'admettre que la nécessité s'accordait ici avec les préférences de son goût et les tendances de son esprit. Produire le maximum d'effet avec le minimum de moyens lui semblait la solution la plus élégante du problème scénique. Non seulement il détestait l'ornement, la surcharge, le faste mais il se fût reproché comme une vulgarité de prêter au décor une consistance, une épaisseur qui eussent pu faire croire qu'il visait à copier la réalité. Son dessein était donc aussi éloigné du « vérisme » que des machineries d'opéra, aussi opposé aux constructions solides qu'aux artifices de la féerie. Dans un certain sens où l'esthétique rejoint l'éthique, il y avait là, eût-on dit, comme une manière d'ascétisme, à cause de cette volonté de dépouillement poussée à l'extrême rigueur. Le caractère de l'homme, au surplus, semblait confirmer cette

vue. Cependant, nous ne devons pas être dupes d'une apparence. Pitoëff, dans la vie, eût-il été un ascète, ce qu'il n'était d'ailleurs pas, que, sans sortir du pur domaine de l'art, l'on trouverait à ses partis pris, à ses méthodes, à toutes les disciplines de son imagination en matière de mise en scène les raisons les meilleures. Les principes du décor selon Pitoëff se peuvent résumer ainsi : moins restituer, moins « rendre » qu'interpréter et suggérer. Inventer puis établir dans la matière la plus humble la plantation la plus sommaire qui, combinée avec l'éclairage le plus simple, engage la rêverie du spectateur dans la direction voulue par l'auteur. L'idéal eût été qu'une ligne unique, un fil tendu dans l'espace eussent pu suffire à opérer ce mystérieux aiguillage. Pitoëff a parfois composé de ces décors auxquels le terme même de « décors » ne semblait plus convenir, tant la part proprement « décorative » y était réduite au langage le plus intellectuel. C'étaient non des tableaux mais des schémas, des délinéations abstraites, des collections de signes aussi différents de la chose signifiée que l'épure d'une locomotive peut l'être de la locomotive elle-même ou qu'une formule chimique est différente du corps qu'elle représente. Mais ces diagrammes étaient si justes qu'ils éveillaient (aux moindres frais) un monde d'images ou plus exactement de rêves. Leur vue frappait le spectateur au point le plus sensible, ils fuyaient la réalité mais trouvaient le chemin des cœurs.

C'est aussi que, dans ces avancées sur les routes de l'âme, ils étaient soutenus par le jeu auquel ils servaient de cadres, et cela nous amène à considérer le second plan du « spectacle Pitoëff ». Ici une étoile de première grandeur rayonnait au centre du système, celle que nous avons déjà nommée. Son reflet répandu sur tout son entourage en voilait souvent les insuffisances. Malgré le ramage d'une interprétation d'ensemble où l'accent tonique des mots français était si curieusement déplacé, où les brèves se changeaient en longues et les longues en brèves, l'incantation se déroulait et agissait puissamment. Un public volontiers « rigoleur » était bientôt complètement fasciné. La critique rendait les armes.

Georges Pitoëff en personne tenait son rôle dans cette opération magique. Était-ce un bon acteur? La question est

oiseuse tant il apparaît que les vertus de Pitoëff à la scène et son indéniable action sur une salle plongée dans l'ombre étaient en dehors du métier. Il m'est arrivé de le trouver fatigant et, récemment encore, de ressentir quelque humeur à constater que, en l'espace de vingt ans, il avait si peu cherché ou si peu réussi à se débarrasser de ses défauts d'acteur qu'on eût pu croire qu'il les avait cultivés. Mais si je dis que cet acteur inégal était un grand comédien, tous les gens de théâtre me comprendront. Ce qui fait le grand comédien, c'est le pouvoir d'extérioriser, d'imposer à une salle parfois rétive une individualité forte. Pitoëff avait ce don-là.

Si maintenant l'on examine, indépendamment de la partie qu'y tenaient presque toujours Madame Pitoëff et son mari, le « spectacle Pitoëff » en général sous le rapport du jeu, l'on y pourra noter que ce sont les vérités de la vie intérieure que ce spectacle, à travers le répertoire le plus divers, se proposa d'atteindre et de démasquer. Le « spectacle Pitoëff » ressemblait à une confession à la russe, lorsqu'il advenait autrefois que les habitants d'un village, saisis d'un délire de remords ou simplement du besoin incoercible de « tout dire », se réunissaient sur la place de l'église pour avouer publiquement leurs péchés. Le « spectacle Pitoëff » excellait dans l'expression de la souffrance morale aiguë, insupportable. Il entr'ouvrit aux Parisiens étonnés le monde des consciences torturées. Il se dilatait dans ce paroxysme et, comme tous les hommes sont frères, comme la vérité est une flamme qui se propage aisément alentour du point où elle a jailli, nous découvrions en nous-mêmes, à la lueur de ce foyer, des remous semblables. Quand le « spectacle Pitoëff », à la suite de quelque auteur, sacrifiait à l'humour, il inclinait celui-ci vers le sarcasme. L'ironie légère n'était pas dans les cordes de sa lyre tourmentée non plus que les jongleries de l'intelligence pure. D'une fantaisie sicilienne, toute gratuite, *Six personnages en quête d'auteur*, il a fait un conte fantastique, un cauchemar — ce qui d'ailleurs assura le triomphe de la pièce. Le « spectacle Pitoëff » a rarement desserré les clés de l'instrument où vibre le cri du malheur humain. De toutes les sortes de rire, il n'a guère connu que celui qui soudain éclate quand les pleurs sont taris. Qui

songerait à le lui reprocher? Il se situe entre deux guerres, il fut le miroir d'un monde inquiet. Sans doute il reflète une angoisse qui vient de plus loin, qui ne se relie pas toujours directement à sa position historique. Mais, quand l'humanité s'entre-déchire, la misère éternelle de sa condition apparaît davantage.

Longue est la liste des œuvres que Georges Pitoëff a montées à Paris : elle ne compte pas moins de cent-deux pièces. Ainsi que le rappelle M. Robert de Beauplan dans une excellente notice que j'ai sous les yeux, Pitoëff a largement répandu chez nous la connaissance du théâtre russe — de Tolstoï, d'Andréiev, de Gorki, de Tchekhov, de Tchirikov — mais aussi celle de Bernard Shaw et de Luigi Pirandello, de Molnar, de Knut Hamsum, de Ferdinand Brückner, d'Arthur Schnitzler, de Hjal Bergman, d'Ibsen, de Goldoni, de Strindberg. Il a contribué à la réputation d'auteurs français tels que H.-R. Lenormand, Jean-Jacques Bernard, Georges Duhamel, Jules Romains, Edmond Fleg, Crommelynck, Charles Vildrac, Claude Anet, Stève Passeur, Jules Supervielle, Jean Anouilh, Jean Cocteau, Pierre Drieu La Rochelle, Paul Vialar, Maurice Martin du Gard, etc. Je sens bien toutes les objections de détail que soulèvent mes vues sur le « spectacle », si l'on se réfère aux représentations que Pitoëff a données de tel ou tel ouvrage en particulier. Mais on est prié de ne voir dans ces pages qu'une évocation mythologique, une rêverie sur un tombeau.

FRANÇOIS PORCHÉ

LES OPÉRATIONS MILITAIRES

PENDANT la dernière quinzaine de décembre, aucun changement n'est intervenu dans la situation des armées allemandes, face aux frontières de

Censuré. Le dispositif d'attaque réalisé au début de novembre puis desserré en profondeur d'une vingtaine de kilomètres, est toujours en place. Tous les organes installés en vue de la grande offensive prévue puis brusquement suspendue — postes de commandement, centraux téléphoniques — sont demeurés prêts à fonctionner. Le vaste corps de bataille peut toujours se reformer puis entrer en action dans un délai de vingt-quatre ou quarante-huit heures.

Cependant, les Allemands travaillent très activement au prolongement de la position Siegfried, qu'ils étendent à la fois vers le nord, derrière la frontière néerlandaise, et vers le sud, le long de la frontière helvétique. A priori, on pourrait être tenté d'admettre que cet immense développement donné à la couverture permanente de l'Allemagne, face à l'ouest, matérialise, de la part de la Direction suprême des armées du Reich, l'intention de se garder de ce côté pour entreprendre de nouvelles conquêtes dans l'est. On songe, soit à une poussée vers les pays scandinaves, en vue d'y acquérir des mines de fer et des bases navales et hydroaériennes contre la Grande-Bretagne soit à une avance vers les régions du pétrole, et tout d'abord vers la Roumanie. Mais comme une position fortifiée peut constituer aussi bien qu'une

barrière protectrice contre une attaque ennemie, une base de départ excellente en vue d'une offensive, il serait arbitraire de chercher une indication ferme dans ce foisonnement d'ouvrages étalés sur une largeur de huit cents kilomètres.

Au reste, une solution de même nature, symétrique pourrait-on dire, a été adoptée du côté français. Notre commandement a utilisé le long répit qui nous était laissé pour faire renforcer et étendre, à l'aide de l'immense main-d'œuvre militaire dont il disposait, l'armature de béton qui couvre nos marches de l'Est.

La ligne Maginot, en effet, avait été conçue et construite en vue d'une mission limitée : elle devait simplement protéger la concentration de nos armées, ainsi que notre territoire, contre une attaque brusquée menée, dès les premiers jours d'un conflit, par de nombreuses formations mécaniques. Pour remplir cet office, elle n'avait pas besoin de présenter une très grande profondeur. Aussi, par économie, s'était-on contenté de lui donner la contexture d'une barrière linéaire très solide mais assez mince. Dans le Nord et le Jura, quelques ouvrages seulement jalonnaient un front de défense.

Aujourd'hui, la conception du commandement sur le rôle de ce puissant rempart s'est modifiée et élargie. L'idée d'avoir sur notre frontière un obstacle véritablement inviolable, pour arrêter éventuellement toute tentative d'irruption, en cas d'insuccès en Rhénanie, et plus encore pour constituer, lors d'une manœuvre offensive, une base d'opération à l'abri de toute tentative hostile, s'est affirmée.

Dès maintenant, les intervalles entre les ouvrages primitifs sont reliés par de nombreux blockhaus bétonnés ; toute la position ancienne est doublée par un quinconce profond de casemates et d'abris qui assure à l'ensemble la profondeur qui lui manquait. Enfin, la continuité de l'obstacle fortifié a été assurée, du Jura, inclusivement, à la mer du Nord.

Depuis quelques semaines, un régime assez particulier s'est institué sur le front de la Sarre et de la Blies, c'est-à-dire sur le secteur où les forces franco-allemandes se font vis-à-vis, sans être séparées, comme sur le Rhin, par un fossé infranchissable, ni gênées, comme au nord des basses Vosges, par la nature couverte du terrain. Presque quotidiennement, le

communiqué signale un ou plusieurs coups de main effectués par les Allemands contre l'un ou l'autre des petits postes français répartis en une longue ligne de surveillance discontinue, en avant du dispositif déployé au delà de la ligne Maginot. On voudrait savoir les raisons de cette agitation prolongée de nos adversaires mais, comme toujours, on ne peut en donner que des interprétations hypothétiques.

La situation en Finlande, le 15 décembre, se résumait ainsi : sur les parties importantes du théâtre d'opérations, c'est-à-dire dans l'isthme de Carélie et au nord du lac Ladoga, toutes les attaques russes avaient échoué ; dans le sud de la Laponie des colonnes soviétiques venues de l'est avaient pénétré assez profondément en territoire finnois ; enfin, à l'extrême nord, un fort détachement rouge s'avançait de Petsamo vers Rovaniemi, capitale de la Laponie, sur l'excellente route qui relie le fond du golfe de Botnie à l'océan Glacial.

« On peut dire que la première phase de l'offensive soviétique s'est achevée sur un échec » écrivions-nous à cette date. Les faits ont, depuis ce moment, entièrement confirmé cette appréciation.

Dans l'isthme de Carélie, que barre la ligne fortifiée Mannerheim, le commandement soviétique paraît avoir pour unique tactique d'user, par des assauts répétés, son adversaire peu nombreux qui, sans doute, n'a pas assez de réserves pour pratiquer régulièrement le système des relèves et ne dispose pas de munitions à discrétion. Tous les jours, dans ce secteur, des attaques frontales se renouvellent sur des points variés et tous les jours elles sont repoussées.

Cependant, les généraux rouges ont, de ce côté, quelque peu amélioré leurs procédés. Au cours de leur première tentative, ils avaient lancé contre les ouvrages, sans préparation d'artillerie, d'importantes formations de chars. Ceux-ci avaient été arrêtés par des obstacles passifs intacts puis avaient été mis hors de service par les projectiles des armes antichars et de l'artillerie finlandaises, que rien ne gênait dans leur tir. C'était là une faute technique que n'aurait jamais commise l'état-major rouge s'il avait tenu compte des possibilités des véhicules blindés. Il est évident que ceux-ci, qui ne portent

qu'un armement de puissance réduite, sont incapables de forcer à eux seuls la résistance de fortins et de blockhaus construits avec les moyens de la fortification permanente. Leur action doit être préparée par un bombardement d'artillerie assez efficace et assez précis pour ouvrir des brèches praticables aux chars et pour détruire ou au moins neutraliser la majorité des engins antichars. Mais les dirigeants soviétiques ont prétendu construire des théories de guerre toutes nouvelles sur des bases purement idéologiques. Plaçant toute leur confiance dans les machines de récente création — chars, avions, engins antichars, batteries contre avions — ils professent pour l'artillerie, arme ancienne, surannée, à leur avis, un complet mépris. La fausseté et le danger de telles conceptions ont été mis en lumière par les faits, dans l'isthme de Carélie.

Depuis lors, le commandement russe semble être revenu d'une si lourde erreur : après le 18 décembre, toutes les attaques ont été précédées de fortes préparations d'artillerie. Mais on ne comble pas en quelques jours une lacune aussi grave que celle qui existait dans l'instruction des officiers d'artillerie rouges : les effets de ces bombardements ont été trop médiocres pour frayer efficacement la route aux troupes d'assaut. Cependant le 21, deux bataillons russes, traversant sur la glace le lac Suvanto, qui sert de fossé à la position fortifiée, ont pris pied dans celle-ci. Mais une contre-attaque finlandaise les a complètement rejetés au delà de la coupure. Le 1er janvier, la ligne Mannerheim était toujours intacte.

Au nord du lac Ladoga, les Russes ont répété leurs attaques avec un égal acharnement. Mais, dans ce district, le terrain est couvert d'une immense forêt. La lutte s'est forcément localisée le long des routes et des pistes qui traversent cet épais massif. Or on sait par l'expérience de la guerre 1914-1918 que, dans les bois, la lutte s'éternise sans amener de résultat. C'est ce qui s'est produit dans cette région et les troupes soviétiques, malgré leurs efforts renouvelés et leur supériorité numérique, n'y ont fait aucun progrès notable.

Si, dans les secteurs voisins de la région de Léningrad où les voies ferrées sont nombreuses, la situation est demeurée stationnaire, au contraire, plus au nord, dans l'immense

zone où les Russes ne disposent comme organe de ravitaillement que de la ligne de Mourmansk et comme voies d'accès en Finlande que de quelques routes séparées par de très larges intervalles, elle a évolué complètement en faveur des courageux et habiles défenseurs.

Sur ce vaste théâtre, le commandement finnois avait pour lui un très grand avantage car il disposait du réseau ferré assez dense qui couvre la partie centrale et méridionale du pays. En particulier, une ligne de rocade, qui court à une distance moyenne de cent vingt kilomètres de la frontière orientale, relie Sortavala, sur le lac Ladoga, à Oulu, près du fond du golfe de Botnie. En outre, la ligne Kemi-Rovaniemi-Kemijarvi, partant de ce même golfe, pénètre jusqu'au centre de la Laponie.

Le maréchal Mannerheim paraît avoir su parfaitement tirer parti de ces conditions favorables. Il a transporté rapidement ses faibles réserves et les a jetées successivement contre les colonnes russes qui s'avançaient, complètement isolées, sur les rares routes venant de la Carélie orientale.

L'effort finlandais s'est exercé d'abord dans la zone située à l'est du plateau des lacs, à quatre-vingts kilomètres environ au nord du lac Ladoga. Une contre-attaque menée dans la région d'Aglajarvi, du 14 au 24 décembre, a remporté un succès complet. Les Finlandais ont annoncé la prise de sept cents prisonniers, d'une vingtaine de chars et de plus de trente canons.

En Laponie, l'avance des troupes soviétiques au delà de la frontière orientale, s'est produite sur deux directions : vers la latitude où le territoire finlandais est le plus étroit, une colonne a marché de l'est à l'ouest vers le fond du golfe de Botnie ; plus au nord, un détachement a suivi la route arctique, qui mène à Rovaniemi par Salla (Kuolajarvi) et Kemijarvi, tête de ligne de chemin de fer venant du golfe de Botnie.

Le caractère des engagements, de ce côté, a été conditionné par la nature du pays et par le climat. Chaque colonne rouge progressait sur une unique route, suivie de ses échelons de ravitaillement et de ses bagages, à plusieurs centaines de kilomètres du chemin de fer de Mourmansk qui lui servait de

base d'opérations, et à travers une contrée inhabitée et très boisée. Le sol était couvert d'une épaisse couche de neige et la température descendait à moins vingt ou trente degrés. Les troupes ne pouvaient pas s'écarter de l'axe de marche et la ligne de communication filiforme et très longue était impossible à garder. Les Finlandais, au contraire, ont agi en groupes légers d'infanterie sur skis. Grâce à leur mobilité, à leur esprit manœuvrier et à leur connaissance du pays, ils ont pu déborder et tourner les étroites colonnes soviétiques et les attaquer sur leurs flancs et leurs derrières.

Sur l'itinéraire du sud, les rencontres ont eu lieu en deux phases. Le 18 décembre, les troupes rouges avaient largement dépassé Suomussalmi. Du 20 au 23, une contre-attaque finnoise les a d'abord arrêtées puis contraintes à rétrograder. Mais les Russes ont reçu, du 25 au 28, de sérieux renforts. Les Finlandais ont attaqué de nouveau et ont remporté, le 30, une véritable victoire. Une division rouge a été complètement dispersée. Le butin s'est élevé à 27 canons, 11 chars, 150 camions, 400 à 600 voitures diverses, etc.

Sur la route arctique, les progrès des Russes apparaissaient menaçants, les 17 et 18. Des éléments étaient parvenus aux abords de Kemijarvi, d'une part, et de Savukoski, à soixante kilomètres plus au nord, de l'autre. Les troupes rouges n'étaient plus qu'à une cinquantaine de kilomètres de la route reliant le fond du golfe de Botnie à Petsamo.

La contre-attaque finlandaise a commencé le 18. Ce jour-là, les Russes ont été contraints de refluer d'une vingtaine de kilomètres à l'est de Kemijarvi. Puis, dans la nuit du 20 au 21, le détachement rouge a été assailli par surprise, dans la région de Salla (Kuolajarvi), par des unités finlandaises qui l'ont entouré et attaqué à la fois de divers côtés. Les envahisseurs ont subi des pertes sérieuses et ont laissé du matériel sur le terrain.

A l'extrême nord du pays, un détachement rouge, après s'être rendu maître de Petsamo, avait refoulé les faibles forces finlandaises qui se trouvaient dans cette région excentrique et avait progressé sur la route du golfe de Botnie. Le 20, la colonne soviétique avait gagné cent kilomètres. Elle se trouvait encore à trois cents kilomètres de Rovaniemi. Le 21,

les Finlandais reçurent quelques renforts qui leur permirent d'arrêter leurs adversaires. Le lendemain, ceux-ci se repliaient vers Petsamo sans avoir été attaqués. Ils se sont arrêtés à environ quarante kilomètres au sud de cette localité, et ont organisé là un front défensif. Cette retraite volontaire paraît due à l'impossibilité, pour une troupe de quelque importance, d'assurer sa subsistance, loin de sa base d'opérations, dans un pays désert et glacé, où les rafales de neige empêchent les mouvements des voitures à chevaux tandis que le froid excessif immobilise camions et chars.

Ainsi, après un mois d'une lutte héroïque, la petite armée finlandaise a non seulement brisé toutes les attaques d'un ennemi infiniment plus nombreux qu'elle et plus puissant mais encore a battu et refoulé hors des frontières la plupart des détachements qui avaient pénétré sur son territoire. La campagne de Finlande de décembre 1939 comptera parmi les beaux faits d'armes de l'Histoire.

Certes de tels succès sont dus pour une large part à l'incapacité des dirigeants soviétiques et à la médiocre qualité de l'armée rouge. Mais la puissance du sentiment national finlandais, l'habileté du commandement, le courage des combattants dans la défensive, leur esprit manœuvrier dans l'offensive ont été les facteurs essentiels de la victoire.

Cependant l'héroïsme a des limites. Le nombre ne peut indéfiniment abandonner ses droits. Plus la mêlée se prolongera et plus les faibles unités finnoises s'useront et s'étioleront. Tant de dévouement et de vigueur, un tel esprit de sacrifice risquent de devenir stériles, si l'Europe n'apporte au plus tôt à ce valeureux pays une aide large et généreuse. Pour empêcher la Finlande de succomber, il faut lui fournir sans aucun délai, de l'aviation, des armes, des munitions, du matériel de toute nature, mais aussi lui envoyer des hommes, dont elle a un urgent besoin pour combler ses pertes et maintenir ses effectifs.

GÉNÉRAL J. BROSSÉ,
du cadre de réserve.

LA GUERRE EN EUROPE

L'ÉCHEC RUSSE EN FINLANDE ET L'ESPRIT NOUVEAU

1939 s'est achevé dans le fracas de la guerre et le déchaînement des éléments, comme si la nature elle-même participait au désordre général créé par le mauvais génie des hommes. Et pourtant, au premier jour de l'année nouvelle, un grand espoir a gonflé tous les cœurs : la certitude de la victoire de la cause du droit et de la liberté s'est imposée à tous les esprits attentifs aux événements. Il y a des signes qui ne trompent point ; il y a des symptômes sur lesquels les moins avertis ne peuvent se méprendre. La victorieuse résistance des Finlandais à l'agression russe, les sanglantes défaites infligées durant les cinq premières semaines des hostilités par un petit peuple réduit à ses seuls moyens à cette armée rouge, pourvue d'un armement formidable, que l'Union soviétique a mis vingt ans à constituer en vue de la bolchevisation progressive de l'Europe, les revers subis par l'Allemagne sur mer, dont la destruction volontaire du « cuirassé de poche » *Admiral Graf Spee* fut l'épisode le plus tragique et le moins glorieux pour la fierté allemande, l'impossibilité pour le Reich hitlérien d'entreprendre une offensive de grand style sur le front occidental ni même dans les Balkans, pendant la période du gros hiver, cependant que le potentiel de guerre franco-britannique augmentait de jour en jour et que chaque semaine gagnée permettait aux neutres les plus directement menacés d'organiser solidement leur défense, ce sont autant de faits qui éclairent vivement les différents aspects de la situation à

laquelle les puissances de rapine et de proie se trouvent acculées au seuil de 1940. Certes, il faudra livrer encore de durs combats ; la lutte peut nous réserver de longs mois d'épreuve, car on a peine à croire qu'avec l'armature politique et militaire qu'on lui connaît, le régime hitlérien doive s'effondrer d'un coup, par l'intérieur, que le Führer ne veuille pas rechercher auparavant, fût-ce dans des conditions désespérées, la décision sur le terrain ; mais ce que nous avons vu s'accomplir pendant quatre mois sur terre, sur mer et dans les airs autorise à penser que le destin de l'Europe est désormais fixé, que l'esprit de liberté continuera à commander la vie des peuples de notre Continent.

*
* *

Le succès de la résistance finlandaise à l'agression russe est incontestablement le fait le plus important, du point de vue politique autant que du point de vue militaire, des dernières semaines de l'année qui vient de s'écouler. Sans doute, il ne faudrait pas en tirer dès à présent des conclusions définitives. La Russie soviétique, avec ses 180 millions d'habitants et son régime despotique qui permet au maître du Kremlin de disposer de toutes les ressources d'un vaste empire, énorme réservoir d'hommes, aux fins de sa politique particulière, ne lâchera pas facilement sa proie et multipliera les offensives, quels que soient les sacrifices qu'elles puissent exiger, dans le dessein d'asservir le petit peuple qui a osé lui résister et qui, par sa vaillance et sa ténacité dans une lutte si inégale, a porté à la puissance bolcheviste un coup dont celle-ci ne se relèvera pas aux yeux des masses prolétariennes du monde entier. Le gouvernement des Soviets croyait avoir raison de la Finlande par la seule tactique de l'intimidation, qui ne lui avait que trop facilité la soumission des Pays baltes à la « protection » de Moscou. Il s'est vu contraint de recourir à la force des armes pour assurer la domination russe dans la mer Baltique. L'Union soviétique s'est ainsi trouvée entraînée, de son propre fait, dans une campagne extérieure, alors que toute sa politique avait consisté jusque-là à déchaîner la guerre

entre les nations européennes tout en restant elle-même à l'écart de tout conflit armé, sous le couvert d'une fiction de neutralité, et en s'assurant le bénéfice de l'effort militaire de son associé allemand. Elle se résolut alors à faire à la Finlande une « guerre-éclair », avec des effectifs importants et un matériel puissant, de manière à régler la situation avant que le rude hiver du Nord ne vînt faire obstacle à des opérations d'une certaine ampleur.

C'est ce plan que l'héroïsme du peuple finlandais a fait échouer, non seulement pour son propre salut, mais, il faut y insister, pour celui de l'Europe entière menacée par l'avance continue du bolchevisme. Aux derniers jours de l'année, après cinq semaines de durs combats, la ligne de résistance finlandaise demeurait intacte, la petite armée du maréchal Mannerheim avait repoussé toutes les attaques russes et, prenant l'offensive à son tour, elle avait rejeté les hordes rouges sur leurs lignes de départ, les refoulant, exception faite de la région de Petsamo, à l'extrême nord, jusqu'aux limites du pays et poussant ses contre-attaques sur trois points en territoire soviétique. Voilà le fait dont l'importance politique ne saurait être contestée d'un point de vue général. Les spécialistes des questions militaires expliqueront les raisons techniques de si graves revers de l'armée rouge. Que ces échecs soient dus à l'incapacité d'un haut commandement préalablement « épuré » par la police stalinienne, à l'insuffisance des cadres, au défaut d'instruction et d'entraînement des troupes, au manque de discipline d'une armée de guerre civile qui ne fut préparée ni moralement ni pratiquement à entreprendre une guerre extérieure, peu importe. La démonstration n'en est pas moins éclatante que l'armée rouge s'est révélée inférieure à sa tâche, qu'elle est, comme toute l'organisation politique, sociale et économique de l'Union soviétique, une fausse apparence dissimulant mal un état de décomposition générale. Le grand service que la Finlande a rendu à l'Europe et à tout le monde civilisé, c'est d'avoir fait sur le terrain la preuve de l'impuissance bolcheviste devant la ferme résolution d'une petite nation de défendre son existence indépendante. Déjà par sa trahison de la cause de la liberté et de la démocratie et son pacte immoral avec M. Hitler, M. Staline avait porté lui-

même un coup redoutable à l'influence que le gouvernement soviétique exerçait encore sur les foules égarées par la passion révolutionnaire. La victoire finlandaise, peut-on dire, a crevé l'abcès russe en établissant aux yeux de tous que le péril bolcheviste peut être écarté et vaincu si on a le courage de l'affronter d'un cœur résolu.

C'est pourquoi il ne faut pas que cette victoire initiale du peuple finlandais, dont les répercussions peuvent être considérables sur la situation d'ensemble, sur l'issue même du conflit européen, demeure sans lendemain. Tout ce que Moscou croira devoir entreprendre au cours des prochaines semaines, par unique souci de sauver le régime stalinien, sera voué à un même et dur échec grâce aux rigueurs de l'hiver du Nord. Mais il importe que les Finlandais reçoivent toute l'aide efficace qui leur a été promise avant que les Russes soient en mesure de déclencher la grande offensive qu'ils préparent pour les premiers jours du printemps. Il y va de l'intérêt européen le plus certain. Ce serait fermer obstinément les yeux à l'évidence que de ne pas le comprendre. C'est le devoir — d'ailleurs clairement dicté par la décision de la Société des Nations — qui s'impose aux neutres menacés à la fois par le péril bolcheviste et le péril nazi comme aux deux grandes démocraties qui ont pris les armes pour la sauvegarde de la civilisation. Le premier résultat acquis par l'héroïque défense du peuple finnois, c'est le bouleversement total du plan établi de concert entre Berlin et Moscou et fondé sur la monstrueuse collusion germano-russe. On a peine à croire que les Allemands n'aient pas été informés de l'insuffisance de l'appareil militaire soviétique et qu'ils aient pu se tromper si grossièrement sur la valeur de l'appui qu'ils pouvaient attendre de leur allié communiste. Si réellement ils ont cru à la force de l'Union soviétique au point de payer l'amitié russe de tous les reniements que l'on sait, les erreurs de Hitler s'avéreraient encore plus lourdes que tout ce que l'on pouvait supposer.

On est plutôt enclin à croire que les invraisemblables abandons consentis par le Reich dans le nord, à l'est et au sud-est de l'Europe, avec le sacrifice des intérêts fondamentaux du germanisme, doivent s'expliquer par le perfide calcul qu'il aurait toujours été facile à la puissance allemande d'abattre

au moment voulu l'associé bolcheviste et de lui reprendre ses faciles conquêtes après que Moscou aurait utilement servi les vastes desseins allemands. Le Reich avait besoin de la connivence russe pour attaquer la Pologne. Il a abandonné — du moins provisoirement — les Pays baltes, la mer Baltique et la Finlande elle-même à l'impérialisme slave, parce qu'il escomptait les effets de la menace russe pour l'efficacité de sa propre pression sur les États scandinaves. Il a toléré la présence de l'armée rouge aux frontières polono-roumaine et polono-hongroise, parce que la coopération soviétique était indispensable à sa politique d'expansion vers le sud-est, à la réalisation de son rêve de domination des Balkans et du Proche-Orient. Or, tout cela se trouve compromis par la défense opiniâtre des Finlandais. Tant que la Russie soviétique n'aura pas réussi à liquider à son avantage la guerre de Finlande, rien ne pourra être entrepris avec des chances de succès par les deux complices de Berlin et de Moscou, ni contre les Pays scandinaves ni dans les Balkans ni dans le Proche-Orient, où l'obstacle de l'accord anglo-franco-turc se révèle de jour en jour plus insurmontable. Ainsi se trouve créée, par le « cas » finlandais, une situation absolument nouvelle, à laquelle les différents groupes de pays neutres ne sauraient demeurer indifférents par souci de leur propre sécurité et dont la France et l'Angleterre sauront, on n'en doute point, tirer tout le parti possible sur le plan de la guerre européenne pour la victoire promise à leurs armes.

***

La Russie aux prises avec de graves difficultés en Finlande, l'Allemagne ayant subi un sérieux échec sur mer, du fait de la faillite de sa campagne de sous-marins et de sa guerre de mines, subissant les effets du blocus, en proie au malaise moral et politique déterminé par son inaction forcée sur le terrain militaire et l'échec de sa politique d'intimidation à l'égard des neutres, telle est la situation dans laquelle se trouvent placées les deux puissances de proie aux premiers

jours de l'année nouvelle. Les perspectives pour les prochains mois s'en dégagent d'autant plus nettement que la coopération franco-britannique ne cesse de se développer. La réunion à Paris, le 19 décembre, du Conseil Suprême des deux démocraties alliées en a apporté une nouvelle et éclatante confirmation. Après l'accord financier et économique par lequel la France et la Grande-Bretagne ont réellement mis en commun toutes les ressources des deux Empires, le Conseil Suprême, ayant procédé à un examen approfondi de la situation générale, a arrêté les mesures nécessaires pour renforcer les moyens d'action dont dispose la collaboration des deux puissances occidentales tant sur le plan diplomatique que sur le plan militaire. On a pu en déduire que les gouvernements de Londres et de Paris sont résolus à exploiter à fond, du point de vue politique, les chances qu'ils ont su mettre de leur côté sur terre, sur mer et dans les airs afin de gagner la guerre en toute certitude et dans le moins de temps possible.

Ces chances sont telles, à cette heure, que l'opinion internationale fonde sur elles toutes les prévisions que l'on peut raisonnablement faire en ce qui concerne l'issue du conflit. L'évolution qui s'est accomplie dans les esprits, même dans les milieux neutres où on observait jusque-là la plus prudente réserve, est caractéristique sous ce rapport. Il n'est plus aucune « offensive de paix » à la manière de M. Hitler et de M. Staline qui puisse fausser le sens des mots et empêcher le rétablissement d'un ordre international normal par la claire victoire de la France et de l'Angleterre indissolublement unies pour réaliser la paix juste et durable, comme elles le sont pour la conduite de la guerre. A l'occasion de la Noël, la fête la plus symbolique de la Chrétienté, des voix autorisées se sont élevées pour recommander aux hommes de bonne volonté la foi en la justice et en la liberté. L'appel du président Roosevelt aux chefs des trois principales confessions religieuses, en vue de préparer la collaboration de toutes les forces morales pour l'heure où l'on pourra discuter utilement de la paix, et l'allocution prononcée par Pie XII devant les membres du Sacré-Collège ont eu la portée de véritables actes politiques, d'autant plus que M. Roosevelt avait pris l'initiative d'accréditer, à titre personnel, un représentant

près le Saint-Siège, marquant par là son intention de collaborer, le moment venu, avec le chef de l'Église catholique, apostolique et romaine au rétablissement de la paix et à l'organisation durable de celle-ci dans tout le monde civilisé. Mais le président des États-Unis, afin que nul ne se méprenne sur le caractère de son appel, eut soin de préciser qu' « à l'heure présente aucun chef spirituel ne peut proposer à aucun chef de gouvernement un plan précis destiné à mettre fin à la destruction et à reconstruire le monde », mais qu'une heure viendra pour cette tâche. « C'est pourquoi, ajoutait M. Roosevelt, bien qu'on ne puisse maintenant prévoir ni quand ni comment une telle action pourrait intervenir, il est bon que nous encouragions une collaboration plus étroite entre tous ceux qui, dans le monde entier, ont un but commun, qu'ils représentent des religions ou des gouvernements. » Cela ne laisse place à aucune équivoque, à aucune initiative inopportune destinées à enlever à la France et à l'Angleterre les avantages de leurs positions présentes et à favoriser les manœuvres hitlériennes dans le sens d'une paix de compromis, qui ne serait qu'une trêve pleine de risques.

Qu'a dit le Pape aux membres du Sacré-Collège ? Il a précisé les cinq conditions d'une juste paix internationale : assurer le droit à la vie et à l'indépendance de toutes les nations, grandes et petites, puissantes et faibles, la volonté de vie d'un peuple ne devant jamais correspondre à la sentence de mort d'un autre ; libérer les nations du pesant esclavage de la course aux armements, ainsi que du danger de la force matérielle en tant que violatrice tyrannique du droit ; se souvenir, dans une réorganisation de la vie internationale en commun, des lacunes et des déficiences du passé et tenir compte des expériences fournies par les initiatives antérieures ; veiller aux besoins et aux justes requêtes des nations et des peuples ainsi que des minorités ethniques, bien des incitations au recours à la violence devant s'éloigner après le rétablissement d'un vrai équilibre entre les nations et la reconstitution des bases d'une confiance mutuelle. Et le Saint-Père a ajouté que les meilleurs règlements seront imparfaits et condamnés à l'insuccès « si ceux qui dirigent les peuples et les peuples eux-mêmes ne se laissent pénétrer toujours davan-

tage par cet esprit de responsabilité qui mesure et pondère les statuts humains selon les normes simples et inébranlables du droit divin ». Ces paroles du chef de l'Église catholique ne constituent pas seulement une solennelle confirmation de la sévère condamnation par le Saint-Père des doctrines antichrétiennes, des méthodes de violence, des violations du droit par le nazisme et le bolchevisme, mais les conditions de la paix juste et durable ainsi définies par Pie XII correspondent aux buts de guerre de la Grande-Bretagne et de la France tels que ceux-ci ont été exposés plusieurs fois en toute franchise à Londres et à Paris.

*
* *

Les responsabilités qui sont à l'origine du conflit actuel sont définitivement établies devant l'Histoire. Le « Livre jaune » publié par le Gouvernement français a apporté un témoignage écrasant et irréfutable de l'insigne mauvaise foi avec laquelle l'Allemagne a préparé et déclenché toutes les agressions qui ont si tragiquement bouleversé l'Europe. Les preuves sont là des plus cyniques reniements et des plus odieuses violences faites à d'autres peuples. Les documents du « Livre jaune » établissent à l'évidence que toute la politique de M. Hitler a reposé sur le mensonge, le parjure, la violation de la parole donnée érigés en système. C'est avec cela qu'il faut en finir, et l'on ne peut en finir que par la victoire totale de la France et de l'Angleterre. Dans le discours qu'il a prononcé le 29 décembre, au Sénat, le président du Conseil a montré que si la France se bat pour elle-même, elle se bat, en même temps, pour d'autres peuples et pour ces valeurs morales sans la sauvegarde desquelles il n'y aurait plus de civilisation. M. Daladier a souligné avec force que l'Union franco-britannique est ouverte à tous, que la France est prête à collaborer avec tous ceux qui poursuivent le même but qu'elle mais qu'elle ne déposera pas les armes sans que des garanties matérielles et positives aient été obtenues. C'est le langage de la raison et il a été compris par tous les peuples

libres qui mettent à cette heure leur suprême espoir dans la victoire franco-britannique.

Nous assistons, en effet, à une évolution de l'esprit européen qui commande la plus sérieuse attention. Il n'est pas douteux que le rapprochement du Saint-Siège et de l'Italie fasciste, tel qu'il ressort de la visite des souverains italiens au Vatican et de la visite du Saint-Père au Quirinal, a une réelle portée politique du fait qu'il a pour base la lutte contre le bolchevisme. Tandis que l'Allemagne hitlérienne s'est associée à la Russie communiste, l'Italie mussolinienne accentue nettement ses tendances anticommunistes et, d'ores et déjà elle fait figure dans les Balkans et ailleurs d'adversaire déclaré de la puissance révolutionnaire complice du Reich. C'est un autre fait que, dans le sud-est du Continent, les nations qui se sentent dangereusement menacées organisent leur défense aussi bien contre le nazisme allemand que contre le bolchevisme russe, lesquels représentent de plus en plus à leurs yeux un seul et même péril. C'est encore un fait, enfin, que les petites nations les plus désireuses de rester à l'écart du conflit font maintenant la distinction nécessaire entre la notion de neutralité et la notion d'indépendance, reconnaissant que, suivant l'expression dont se servit un organe suisse, si elles étaient amenées par les circonstances à devoir se défendre, elles le feraient non point pour rester neutres mais pour demeurer libres. Ainsi se multiplient les signes d'un esprit nouveau dont l'existence n'est peut-être pas, dans le domaine moral et politique, le résultat le moins important de la puissante action commune de la France et de l'Angleterre et de l'émouvant héroïsme finlandais.

ROLAND DE MARÈS

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Le XVIIIe volume de l'Encyclopédie française porte un titre magnifique : *La civilisation écrite*. Titre riche . . . en songeries. La pensée écrite a pris dans le monde un rôle que rien n'égale. Elle charrie les courants spirituels, propage les mouvements, transporte les connaissances, donne l'impulsion à l'humanité inerte et lui transmet tous les éléments dont elle fait sa substance morale. Elle est l'unité du genre humain. Elle conserve et distribue le progrès moral accumulé par les siècles. Elle garde vivantes et efficaces les maximes des hommes libres. Quand un dictateur s'installe, il s'en prend d'abord non seulement aux journaux mais aux livres. Les despotes n'aiment ni les ouvrages de philosophie ni les ouvrages d'histoire. Le livre est le témoin universel et la maxime de Kant : Agis en sorte que ta conduite puisse être une règle pour tous, n'a plus de sens dans les pays où la pensée est asservie. On n'en finirait pas de décrire le rôle du texte écrit dans le monde actuel : fondement du droit, instrument des sciences, refuge du rêve, confident des secrets, étuve où mûrit la doctrine, miroir où l'âme prend conscience de soi. M. Cain s'est excusé avec beaucoup de bon sens et de bonne grâce de n'avoir pas rempli tout le programme que son titre semblait promettre. Ç'eût été, en effet, un ouvrage infini. Tout en se rendant à ses raisons, on entrevoit avec regret ce livre impossible qu'il n'a pas tenté d'assembler. Pour moi, j'avoue que je regrette un chapitre entre

tous, sur le rôle de cette civilisation écrite dans la vie nationale au XIXe siècle. Le livre récent de M. Weill sur l'idée de nationalité montre à chaque page le rôle des écrits dans ces mouvements de pensée qui ont donné à l'Europe sa figure d'hier. Le livre commande à la politique. Chateaubriand disait de son pamphlet : *Bonaparte et les Bourbons*, qu'il avait plus fait pour Louis XVIII que n'eût fait une armée. *Mein Kampf* a donné une doctrine, d'ailleurs incohérente et misérable, à toute la jeunesse allemande. On pourrait élargir encore le sujet et dresser la liste des livres qui ont été l'origine des grands courants de pensée ou de sentiment : *La Case de l'oncle Tom*, *Paul et Virginie*, le *Mémorial de Sainte-Hélène*, les *Récits des temps mérovingiens*, et cent autres.

L'économie du volume est due à M. Julien Cain, dont l'administration à la Bibliothèque nationale est si féconde en initiatives, en progrès, en activité heureuse pour l'érudition et pour l'art. Suivons son dessein à travers cette matière immense. Son premier soin a été, comme nous le savons, de la limiter, ce qui était bien nécessaire, et d'abord de la limiter dans le temps. Il a considéré le livre comme un phénomène actuel et il a cherché à décrire l'état présent de la chose imprimée. « Nous avons tenté de mesurer la place que tiennent le livre et les publications écrites dans la vie contemporaine, en insistant sur les problèmes que pose leur diffusion. » Sans doute, à chaque moment, il a bien fallu remonter aux origines ; mais quelque fût la tentation, les auteurs l'ont toujours fait brièvement, en marquant quelques traits par quelques mots.

Qu'est-ce qu'un livre ? Presque tout le monde l'ignore. M. Cain a voulu, dans une première partie, nous en donner une idée concrète, depuis l'encre et le papier jusqu'à la reliure. Cette leçon de choses se lit avec beaucoup de curiosité et d'intérêt. Après cette étude d'anatomie, on en vient à la biographie, pour ainsi dire, du livre. Une savoureuse introduction, due à M. Ch. Samaran, retrace l'évolution du livre. Une première section étudie l'édition et la librairie en France. « Création de l'esprit, écrit M. Julien Cain, le livre est en même temps une marchandise, sa diffusion est nécessairement de l'espèce commerciale et relève, par conséquent,

de l'offre et de la demande, du risque et du bénéfice, de l'abondance des marchés et de la facilité des échanges. »

Ces lignes valent qu'on s'y arrête un instant. Elles marquent ce double caractère des ouvrages de l'esprit dans la société moderne : à la fois œuvres d'art et denrées de première nécessité. Dédiés aux dieux, ils sont en même temps des objets de consommation. Cette double nature est frappante dans le théâtre contemporain. Il faut à Paris sa ration de spectacles comme sa ration de viande et de sucre et les théâtres, fondés à l'aveuglette, finissent malgré tout par s'adapter à ces exigences de la consommation. Mais en même temps il y a dans ce produit alimentaire une étincelle qui ne relève point de l'économie. Il en va de même, à un moindre degré, du livre. Les derniers écrivains confinés dans le mépris du succès ont été les symbolistes. Aujourd'hui, la plupart ne font aucune différence entre la valeur et la vente que M. Julien Cain appelle courtoisement la diffusion. Ce sont pourtant des données complètement distinctes, quoique liées. Il y a dans le mérite d'un livre une puissance de diffusion mais de diffusion retardée. Le cas typique est celui de Stendhal, qui ne s'est pas vendu de son vivant. Barrès, Anatole France ont été longtemps des auteurs qui avaient peu d'audience. De nos jours, il en a été ainsi d'André Gide. Il serait fort curieux d'établir des graphiques qui montrent comment un même ouvrage arrive à la faveur du public, s'y établit et en sort.

Mais une fois de plus, je sens que je quitte le sujet. M. Cain n'a pas entendu étudier la vie des phénomènes mais, comme c'est le rôle d'une *Encyclopédie*, décrire la structure des choses. Il nous a donc donné un tableau général de l'édition en France. M. Chardonne a fait le portrait d'un éditeur, M. Rousseau a décrit l'organisation syndicale de l'édition, M. Hepp a écrit sur l'édition musicale une page qu'on regrette de trouver si courte. C'est un des charmes de tout cet ouvrage d'ouvrir un nombre infini de portes sur un nombre infini d'horizons. Mais la page tourne et la porte se referme avant que notre curiosité soit complètement satisfaite. Il n'y a peut-être pas une seule question qui soit parfaitement épuisée. Ce n'est assurément pas la faute des collaborateurs, tous choisis parmi les hommes les plus compétents. Mais la place leur est si stric-

tement mesurée que seuls des écrivains parvenus à la plus parfaite concision auraient pu faire tenir l'essentiel d'une question en si peu d'espace. Le livre pourrait être doublé sans rien admettre de superflu. Peut-être le devrait-il?

Après cette vue d'ensemble, le chapitre suivant nous fait entrer dans une maison d'édition. Nous visitons cette ruche, nous voyons chacun au travail et, en fin de compte, nous passons dans le bureau du directeur pour connaître ses relations avec les auteurs. On nous donne lecture du projet de 1936 sur le contrat d'édition. Il me semble que toute cette description est une des parties les plus vivantes de ce grand ouvrage. Elle est suivie d'un aperçu sur l'édition qui n'est pas faite par des professionnels : tel est le cas des livres édités par l'État. Et ici s'insère une page de M. Boutillier de Retail sur l'Imprimerie Nationale.

De l'édition nous passons à la librairie, à la vente, au prix, et nous jetons enfin un coup d'œil sur l'étranger. Alors commence un tour d'Europe et d'Amérique extrêmement intéressant et qui pour beaucoup de lecteurs sera entièrement nouveau. Il est dû principalement à M. Marc Jaryc, qui a assemblé les plus curieuses statistiques. Elles nous paraîtraient plus significatives encore si nous avions le moyen de les interpréter. Mais, indépendamment des chiffres, nous voyons passer sous nos yeux une image saisissante de l'effort intellectuel dans le monde, avec ses caractères particuliers dans chaque pays et chez chaque peuple. C'est une géographie de l'imprimé, ce qui est déjà, par plus d'un point, une géographie de l'esprit. Que de diversité ! Que d'exemples !

Nous sommes parvenus à un tournant capital du volume. Après les modalités de l'édition et de la vente, c'est leur substance même que nous allons examiner. La pensée de M. Cain, si je la comprends bien, était, partant de l'offre et de la demande, de se demander si celle-là correspondait exactement à celle-ci, autrement dit à déceler dans cette énorme production les lacunes et, ce qui ne serait guère moins intéressant, les pléthores. Il a résumé cette enquête dans des questions comme celle-ci : « L'édition met-elle à la disposition des usagers du livre les ouvrages dont ils ont besoin?... Y a-t-il des insuffisances ou au contraire abondances et doubles emplois? »

Souci général où se reconnaît l'administrateur d'une des plus grandes bibliothèques du monde. Enfin l'artiste, le bibliophile philosophe apparaît dans cette demande d'une subtilité si sensible : « La présentation matérielle de ces ouvrages est elle appropriée à leur contenu et à la psychologie de la lecture ou doit-on chercher des méthodes nouvelles? »

Cette fois encore, nous nous trouvons en présence d'une matière immense et si difficile à saisir qu'un peu d'incertitude était inévitable. Une nuée de spécialistes a répondu sur chaque point. Ces réponses sont un peu inégales. Certains sont de petits chefs-d'œuvre d'exactitude et de précision, d'autres sont plus vagues et plus sommaires. Il y en a même où l'on trouve un ton de polémique qui n'est pas exactement ce qu'on cherchait et qui serait avantageusement remplacé par un tableau concret. Mais si l'on rencontre trop souvent des réponses par allusions et par généralités, il est juste de leur opposer tant de rubriques vraiment savoureuses et riches en renseignements. A l'article *Encyclopédie* un petit plaidoyer *pro domo* est fort agréable.

L'ouvrage s'achève par une troisième partie sur les journaux et les revues et une quatrième sur les bibliothèques. Ce sont deux sujets complexes, intéressants mais où la question de la méthode ne se posait guère, où les précédents étaient nombreux et qui ont été traités l'un et l'autre d'une manière complète et vivante. Au total, M. Cain a construit, comme une architecture magnifiquement ordonnée, un très beau livre dont je suis bien loin d'avoir énuméré toutes les richesses. Des méthodes de la reliure à l'histoire du droit d'auteur, des bibliophiles illustres aux grandes collections mathématiques, on y trouve tout ce que peut souhaiter le lecteur le plus curieux de la vie. Les seules objections qu'on puisse lui opposer sont l'une, d'exciter parfois l'appétit sans le satisfaire entièrement ; on a envie de demander un supplément d'information et c'est assez dire l'intérêt de l'ouvrage. L'autre est que des faits importants, en petit nombre, je crois, se sont glissés entre deux rubriques et ont disparu comme dans une crevasse. Je citerai un seul exemple. Un des monuments de la géologie en France est la traduction de l'*Antlitz der Erde* de Suess. Ces cinq gros volumes, composés

sous la direction de M. de Margerie, sont à la fois une édition critique, une mise à jour, un enrichissement immense de notes et de cartes, et parfois un éclaircissement. Or, cet ouvrage capital ne se trouve ni à l'article *géologie*, quoiqu'il soit un corps de doctrine, ni au brillant article *traductions* dû à M. Gillet, quoiqu'il soit de celles-ci un exemple unique. Mais ce genre d'accidents est inévitable. C'est comme un caractère qui tombe dans un texte.

●

Il n'est pas aisé de définir le talent complexe de M. Vialar. Mais il y entre à la fois de l'imagination et de la sensibilité. Il aime les contes et il en invente ingénieusement les sujets. Mais ces fictions sont faites pour nous émouvoir. Leur pittoresque nous divertit, ce qu'elles ont de poignant et d'humain nous touche. Telles sont sans doute, les raisons qui, obscurément perçues, ont valu à *La Rose de la mer* [1] le prix Femina.

Un cimetière sur la lande de bruyère défleurie, sous un ciel gris, devant la mer grise, aux premières maisons de Cherbourg. On met en terre Amélie Jardehen, la mère de Jérôme. Dans les yeux du fils nous voyons passer l'ombre de la vieille « un peu courbée déjà, malgré qu'elle n'eût pas encore atteint la soixantaine, poussant devant elle sa chèvre qu'elle venait rechercher chaque soir ». Autour de la tombe, nous voyons d'abord, au milieu des pêcheurs et des femmes en coiffe, Jérôme lui-même, grand, bien découplé, carré d'épaules, les yeux fixes, bleus et nets, puis son oncle, le frère de la morte, Romain, qui sanglote à petits coups, tant cinquante ans d'alcool font les yeux rouges et le cœur sensible.

Romain « avait toujours été trapu, bas sur pattes, solide bien sûr mais trop petit. A vingt-cinq ans, il avait commencé à avoir du ventre, à trente ans il s'était arrondi, soufflé — il y en avait à qui l'alcool ne faisait rien ! — Et il savait aussi qu'il avait des mains courtes que les femmes n'aimaient pas toucher et de tout petits yeux dont elles avaient peur. » Il y a autour de ce sinistre personnage une ombre équivoque.

1. Denoël, éditeur.

Jérôme a horreur de son oncle. Mais tous deux possèdent en commun un rafiot déglingué, la *Rose de la mer*, et il faut bien le faire naviguer en commun. Romain a justement trouvé un chargement de pièces détachées à transporter en Roumanie. Jérôme signe, les yeux fermés.

Tout le livre est dans le tableau, peint avec un réalisme et un sentiment singuliers, de toutes sortes de petites gens qui vivent de la mer. L'embarquement se fait et nous voilà sur cette ferraille prête à couler au premier coup de gros temps. Deux surprises nous attendent. Romain et Jérôme, dans une ronde de nuit, entendent des gémissements. C'est la domestique du bar *Le Dernier Sou*, qui s'est embarquée en secret et qui accouche. Cette éclosion de la vie parmi ces hommes rudes est étrangement émouvante. La mère meurt d'une hémorragie et Jérôme prend l'enfant dans sa cabine. La seconde surprise est celle-ci : le chargement de pièces détachées, assuré par une grosse somme, n'existe pas. Les caisses sont pleines de vieilles briques. Le plan de Romain est de couler son bateau avec l'équipage, en coupant les rivets des tôles, tandis qu'il se sauvera sur un canot avec Jérôme. Qu'il le veuille ou non, il faut bien que Jérôme soit complice. Il l'est en effet, avec répugnance et méfiance. Cependant, dans sa cabine, prospère ingénûment cette petite vie innocente.

Comment cette seule présence transforme cet homme rude, M. Vialar l'a marqué avec une extrême finesse de touche. Point de sentiment à proprement parler, mais une émotion qui ne peut se nommer, quelque chose d'inconscient et de fort, un amollissement, une tendresse. « Voilà ce qu'il était, cet enfant : une rose, toute fraîche, toute neuve, née on ne savait d'où, spontanément, au cœur de cette mer faite pour les hommes tout seuls. Et Jérôme pensa tout haut cette chose naïve et merveilleuse : C'est peut-être bien lui, après tout, la *Rose de la mer*. »

Il y a des choses que Jérôme ne peut plus faire. Le soir du crime est venu. Il faut bloquer les hommes dans leur carré et les chauffeurs dans les machines, pour qu'aucun témoin n'échappe. Après on fera sauter les plaques de tôle et le bateau s'enfoncera. Au moment d'accomplir le sabordage, Jérôme a un réveil de conscience assez particulier ; il assomme net

Romain d'un coup de marteau et jette le corps à la mer. Personne ne l'a vu, sauf un homme dont il est sûr. Le bateau est sauvé.

Ils vont arriver à Constanza, Jérôme racontera qu'il a ignoré la fraude de Romain. Mais il n'a pas compté avec ce sourd travail qui se fait en lui et qui réveille cette très antique idée humaine, l'idée de l'expiation. Arrivé au port, bien loin de vouloir se justifier, il se dénonce. « Il se sentait absous de tous ses crimes : ceux qu'il avait perpétrés et des autres surtout ceux qu'il eût pu commettre. Une espèce de joie magnifique et toute simple l'entraînait et il allait d'un pas allègre et ferme... Tout pouvait s'écrouler, rien à présent ne l'empêcherait d'être ce qu'il était devenu enfin : un homme, et d'en avoir conscience. »

HENRY BIDOU

PARIS... d'hier et d'aujourdhui

L'ARSENAL

Jadis les villes fortes de France assumaient dans la défense du royaume un rôle plus étendu qu'aujourd'hui. Chacune d'elles avait sa garde municipale formée de bourgeois et, pour la munir, des magasins d'artillerie ou d'armes blanches qui servaient pendant les sièges ou ravitaillaient les troupes royales.

En 1512, *les échevins de Paris installent leur réserve d'armement et les ateliers où l'on fond leur artillerie à l'angle de l'enceinte de Charles V et de la rive droite de la Seine, près de la tour de Billy, en face de l'île Louviers, sur un terrain du couvent des Célestins. On voit d'ici le quartier : le mur de Charles V suit à peu près notre boulevard Bourdon, de la Seine à la Bastille; les « granges » de la Ville et les Célestins occupent l'espace compris entre ce boulevard, les rues Saint-Antoine et du Petit-Musc et le boulevard Morland (jadis quai du Mail).*

Vingt ans après, François Ier *emprunte une de ces granges. Il emprunte comme emprunte le Roi : à jamais rendre. En effet, il installe à demeure dans les bâtiments municipaux les réserves et ateliers auxquels on donne bientôt le nom nouveau d'arsenal, tiré, s'il vous plaît, de l'arabe. Et même, sa tour de Billy, réserve de poudre, ayant sauté en* 1538, *il s'étend et transporte sa pyrotechnie plus au nord, dans une partie de l'ancien hôtel Saint-Paul (rue Saint-Antoine, n°* 17, *emplacement du temple de la Visitation) : c'est le Petit-Arsenal.*

Sous Henri II, la Ville se résigne et porte ailleurs ses canons et ses munitions (rue de Sévigné, n° 29, *emplacement de la Bibliothèque de la Ville). En* 1563, *le Petit-Arsenal saute à son tour et le Roi se décide à reprendre tout l'établissement que l'on commence à reconstruire au long de la Seine. En* 1572, *le tribunal militaire de l'artillerie est amené du Louvre à l'Arsenal mais les bâtiments ne sont achevés que par Henri IV : il y installe confortablement Sully, son grand-maître de l'artillerie; il y plante, bordant le fleuve, les belles allées d'arbres du Mail, la promenade parisienne à la mode, avec le Cours la Reine, au début du* XVIIe *siècle; il veut même s'y faire une garçonnière...*

Louis XIII transporte les ateliers de poudre à la Salpêtrière.

Les fonderies de canons sont cédées en 1684 aux frères Keller, les célèbres fondeurs des statues de Louis XIV. Enfin, la grande-maîtrise de l'artillerie est supprimée en 1755 mais, dans un des bâtiments, le régisseur des poudres garde son laboratoire : de 1775 à 1792, il s'appelait Lavoisier.

De bonne heure, d'autres destins avaient commencé pour l'Arsenal. La Meilleraye, successeur de Sully à la grande-maîtrise, y avait fait peindre par Vouet pour sa femme, Marie de Cossé-Brissac, un oratoire et une chambre qui subsistent ; de leur temps, les réceptions de l'Arsenal furent célèbres. Plus tard on établit dans un coin le tribunal qui jugea Fouquet et l'affaire des Poisons. Au temps du duc du Maine, autre grand-maître, l'ancien Arsenal fut doublé, vers la rivière, par un avant-corps, œuvre de Boffrand. Mais la duchesse n'aimait qu'un pavillon isolé, placé sur la Seine vers l'écluse actuelle du canal Saint-Martin : notre dessin montre à peu près la jolie vue qu'elle y avait sur les arbres de l'île Louviers, le port Saint-Paul et l'Arsenal.

Au XVIIIe *siècle, d'ailleurs, cette région de Paris est charmante. A l'ombre de la vieille Bastille commencent les jardins des Célestins, rendez-vous des nouvellistes et des promeneurs à qui s'offrent successivement encore l'insigne église du couvent, pleine de monuments dont les débris font l'orgueil du musée du Louvre, l'Arsenal de Sully et celui de Boffrand, ses jardins, le mail et le quai. Sans vain parti pris, comparons l'état actuel : les rives mornes du canal, la place de la Bastille toute disloquée, le boulevard Henry-IV bordé par la sinistre caserne de la Garde républicaine, l'horizon de l'Arsenal bouché sur le boulevard Morland par des hangars construits sur l'ancienne île Louviers, rattachée à la rive droite en 1844 (La Ville y range ses fournitures scolaires, arsenal moderne). Plus de jardins, plus d'arbres, plus d'eaux. Ces malheureux quartiers de l'Est parisien n'intéressent personne depuis la fin de l'Ancien Régime.*

Il faudrait dire comment la poudrière devint bibliothèque. Rappelons seulement le marquis de Paulmy, bailli de l'Arsenal sous Louis XV, bibliophile célèbre dont les collections, achetées par le comte d'Artois, faillirent être vendues par la Révolution. La Restauration les rendit à leur propriétaire qui, devenu Charles X, les ouvrit libéralement au public : personne ne songe à lui en savoir le moindre gré. Il faudrait évoquer Charles Nodier, son bibliothécaire, dont les fameuses réceptions furent, — expression consacrée —, le « berceau du romantisme » : on peut voir encore son salon. Il faudrait citer ses successeurs, écrivains, érudits : Henri de Bornier, José-Maria de Hérédia, Funck-Brentano, Louis Batiffol. Mais quoi, il faudrait décrire aussi les décorations des salles louis-quinzièmes et les admirables collections de manuscrits, de livres et d'estampes. Tout un livre à faire !

L'Arsenal de 1940 a prudemment garé le meilleur de ses boiseries, de ses livres, de ses meubles mais il offre pourtant au public studieux des fonds très riches. Chose plus rare encore, son conservateur, M. Frantz Calot, unit à la science du bibliographe l'art d'un maître de maison accompli : grâce à lui, cette bibliothèque où l'on travaille beaucoup garde l'aspect d'un salon.

Mais, pour s'en convaincre, il faut franchir le porche, refait par Labrouste dans le style triste qu'aimaient nos arrière-grands-parents : serrés entre des casernes, les beaux bâtiments d'autrefois en ont pris un peu l'aspect. Or, pour loger la marée montante des livres, on doit, pour agrandir l'Arsenal, lui construire sur le terrain libre à l'ouest un bâtiment nouveau. Le terrain étant étroit, ce bâtiment prendra figure de tour, écrasant encore un peu plus la vieille maison. Ne vaudrait-il pas mieux profiter de l'occasion pour lui rendre l'air et la vue ? Justement, sur l'autre rive du boulevard, les tristes magasins municipaux, aisés à échanger contre une remise placée partout ailleurs, font rêver d'un bel abattis : une noble percée vers la Seine que borderaient les constructions nouvelles. Ce rêve, M. Jean Lailler, l'homme de goût qui préside aux destinées conjointes de la Mazarine et de l'Arsenal, ne le verrait-il pas volontiers se réaliser ?

Souhaitons pour Paris qu'il en soit ainsi fait.

PIERRE D'ESPEZEL

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Rédacteur en Chef de la Revue de Paris, *114, avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.